COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU

LETTRES DE M.me D'IVRY A SA FILLE,

PAR M.lle M. DE B******.

TOME PREMIER.





PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

A S.A. IMPÉRIALE ET ROYALE

MADAME,

MÈRE DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI.

MADAME,

Vous daignez agréer l'hommage de cet uvrage, vous permettez que ce faible essai araisse sous vos auspices, vous daignez ccueillir une jeune personne dont la plume : les efforts ont besoin d'être encouragés.

A cette favorable indulgence, on reconalt votre ame sensible et généreuse; on :connalt la Princesse auguste qui se plait protéger les sciences et les arts, qui zigne sur-tout se déclarer la mère des alheureux, et semble ne s'être réservé :s droits de la puissance que le plus noble :s attributs, celui de répandre les bienits.

Ces qualités, qui distinguent si éminemment la digne mère de mon Souverain, me donnent la confiance que vous daignerez, Madame, protéger ma jeunesse, et affermir mes pas dans la carrière où je viens de m'engager.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE,

La très-humble, très-obéissante et très-dévouée servante,

MÉLANIE DE BOILEAU.

PRÉFACE.

'ÉTUDE de l'histoire est généralement considérée mme l'une des plus essentielles; et cependant ès-peu de personnes ont le courage de faire un urs d'histoire complet. On se borne assez ordiairement à lire celle de son pays : si l'on y ajoute lecture de l'histoire romaine, et celle de queles-uns des peuples modernes, on croit avoir eaucoup fait! Rarement on a la patience ou le emps nécessaire pour faire une étude approfondie t générale de l'histoire.

Cette observation, qui m'a souvent frappée, n'a fait penser que ce serait rendre service au public, que de lui présenter un ouvrage élémentaire sur l'histoire universelle; un ouvrage qui, sans avoir la sécheresse des abrégés chronologiques, pût en offrir les avantages; ne point lasser l'attention par la lecture d'un trop grand nombre de volumes, et cependant présenter le résumé de l'histoire de tous les siècles. Les faire parcourir avec intérêt, conduire le lecteur à travers les vastes sentiers de l'érudition, est sans doute une tâche difficile! Elle l'est sur-tout pour une femme qui s'essaie dans cette carrière, et qui n'envisage qu'en tremblant les écueils dont elle est semée. Mais,

*

soutenue par le désir d'être utile, et par les encouragemens qu'on a daigné donner à ce faible essai, elle ose offrir le fruit de ses travaux, et solliciter l'indulgence de son sexe, à qui cet ouvrage est principalement destiné.

C'est à celles dont les loisirs sont souvent remplis par de frivoles, mais agréables lectures, qu'il appartient de redouter l'ennui qu'inspire un volumineux historien, et de fuir l'aspect effrayant des champs de bataille, des démêlés politiques et de toutes les grandes catastrophes des empires, qui n'ont un charme séduisant que dans les romans historiques. Mais même pour apprécier et bien juger le véritable mérite de ce genre de fictions, il est nécessaire d'avoir une connaissance générale de l'histoire; il est utile de connaître à quel point le romancier a pu se permettre d'altérer les faits, et de pouvoir discerner les écarts d'une imagination fertile, des faits positifs consacrés dans les annales, et présentés à la postérité comme d'incontestables vérités.

Oui, sans doute, il est plus essentiel que jamais de connaître les bases historiques sur lesquelles reposent tant de brillantes conceptions, qui forment une branche distinguée de notre littérature moderne; et ceux même qui se plaisent à l'enrichir, ne dédaigneront peut-être pas de parcourir un ouvrage où ils pourront trouver une ample carrière aux ingénieuses fictions. Leur présenter une foule

e héros, leur épargner de longues et pénibles recherches, n'est-ce pas mériter quelques droits à leur reconnaissance?

Mais un motif plus pur a dirigé ma plume; c'est pour la jeunesse que j'ai travaillé, c'est pour elle que mon faible pinceau a tracé le rapide tableau des révolutions des nations. J'ai voulu les lui présenter sous un nouveau jour, sous celui où il me paraît convenable de les offrir à de jeunes esprits; j'ai soigneusement écarté tout ce qui peut altérer l'innocente candeur du plus aimable des âges. A ce titre mon ouvrage méritera peut-être d'être distingué de beaucoup d'autres; on n'y trouvera rien qui puisse blesser les oreilles chastes : j'ai eu à cet égard la plus scrupuleuse attention, et me suis fait une loi de ne point chercher à éblouir mes lecteurs, de leur présenter, au contraire, les faits historiques avec la plus grande simplicité. Il m'a paru que c'était ainsi qu'on devait écrire pour la jeunesse; et j'ai donné à cet ouvrage une sorte de cadre de roman, pour stimuler un peu l'intérêt des jeunes lecteurs. On reconnaîtra, au surplus, qu'une fois entrée en matière, je ne me permets aucune digression étrangère au sujet. J'ai consulté et suivi les meilleurs auteurs; j'ai tâché de les accorder autant que je l'ai pu, et me suis sur-tout attachée à suivre ceux qui passent pour les plus exacts et les plus véridiques. Je me suis efforcée de profiter des reproches qui ont été faits à ceux qui m'ont

devancée dans cette carrière : je pense avoir évité quelques-uns de leurs torts; je me suis aidée de leurs lumières; et quelqu'imparfait que soit mon ouvrage, il aura au moins le mérite d'avoir un but utile, et ne pourra être dangereux sous aucun rapport.

Je l'ai fait en forme de lettres, parce que cette coupe m'a paru celle qui permet le plus facilement de passer de l'histoire d'un peuple à celle d'un autre, sans risquer d'amener de confusion dans les idées. Il entrait dans mon plan de mener à peu près de front l'histoire des divers peuples, afin de les faire considérer dans leurs rapports respectifs. J'ai reconnu, par ma propre expérience, qu'en suivant la marche ordinaire des historiens, qui présentent successivement les nations, les unes après les autres, jusqu'à l'extinction de chacune de leurs annales, on ne conservait qu'un souvenir confus des rapports qui avaient existé entr'elles, et que, très-souvent, on confondait les époques et les siècles. Pour éviter cet inconvénient, j'ai suivi un autre plan; je me suis attachée à considérer les grands empires comme des espèces de phares qui doivent guider et diriger les pas dans la nuit des temps : j'ai présenté l'histoire de leurs vicissitudes d'une manière succincte, mais beaucoup moins rapide que l'histoire des petits peuples. Ceux-ci n'ayant joué qu'un rôle secondaire, et presque toujours subordonné, n'ont attiré mon attention qu'à mesure

ı'ils ont paru sur la scène. Ainsi, par exemple, ıns l'histoire ancienne, les grands empires des *gyptiens*, des *Assyriens*, des *Babyloniens*, des *lèdes* et des *Perses*, ont d'abord et principaleıent fixé mes regards; tous les petits peuples en ıpport avec eux, *Syriens*, *Phéniciens*, *Israélites*, *uifs*, *Moabites*, *Madianites*, etc. etc. n'ont été onorés que d'une mention légère, mais j'ai parlé e tous ceux qui ont formé un corps de nation; t en me bornant à esquisser leur histoire, j'en ai ait une sorte d'appendice de celle des grands peu·les. De même, en traçant l'histoire grecque, j'ai lonné l'histoire des Macédoniens, lorsque ceux-ci ınt commencé à jouer un rôle un peu important. En traitant l'histoire de la république romaine, j'ai le même donné celle des Carthaginois, aussitôt qu'ils sont entrés en lice avec les Romains, et j'ai fait ensuite marcher de front l'histoire de ces républiques rivales. Je n'ai point négligé de parler des divers royaumes qui s'élevèrent sur les débris de la puissance d'Alexandre; et dès que celle des Romains est venue éclipser toutes les autres, ce peuple de rois est devenu le type principal d'où j'ai considéré les nations asservies à son joug.

J'ai consacré quatre volumes à l'histoire ancienne : l'histoire moderne en contiendra six; elle sera conduite jusqu'à nos jours.

Je suis pour celle-ci la même marche que pour la première : les grands empires sont toujours ma

boussole; c'est d'eux que dérive le cadre des nations qui fixent mon attention, à mesure qu'elles paraissent. Je m'attache, autant que je le puis, à bien établir l'origine des peuples modernes, d'après les auteurs qui ont le plus approfondi cette matière obscure. Je les suis pas à pas; et, parvenue aux développemens de leur puissance, je pense devoir me resserrer sur les faits généralement connus. Mon but est moins de les détailler, que de faire connaître les étonnantes et successives révolutions des états, et de faire considérer dans leur ensemble cette masse imposante des vicissitudes, qui offre un si vaste champ aux réflexions philosophiques.

Heureuse si je puis recueillir de mon travail la gloire d'avoir semé quelques fleurs à travers les épines; d'avoir écarté celles dont la pointe acérée semble repousser les esprits légers, et les éloigner des sentiers de l'étude! Si j'ai pu leur en rendre la route plus facile, et préparer seulement le triomphe d'une main plus habile, je ne me plaindrai point de mon partage; et, satisfaite d'avoir contribué à inspirer à quelques personnes le désir de perfectionner cette branche des connaissances humaines, malheureusement trop négligée dans la plupart des éducations, je croirai avoir assez fait pour mériter que mon essai soit accueilli avec indulgence.





COURS
ÉLÉMENTAIRE
D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE PREMIÈRE.

Détails préliminaires, où l'on établit les circonstances qui ont amené cette correspondance.

Il est donc vrai, ma chère Aline, que vous commencez à sentir votre ignorance, et que vous désirez d'en sortir? Cet aveu me fait le plus grand plaisir; mais je serais encore plus satisfaite, si je vous voyais mieux disposée à faire vos efforts pour vous instruire.

Ce n'est pas assez de sentir son ignorance, il faut encore avoir ce courage qui fait triompher de la paresse et de l'ennui qu'inspire l'étude aux personnes qui n'en ont pas l'habitude. Au surplus, je ne dois pas être étonnée de l'espèce d'effroi que vous me laissez entrevoir.

Vous redoutez la peine qu'il vous faudra prendre pour vous occuper d'objets sérieux : cette crainte est une suite de la manière dont vous avez été élevée.

Je n'avais que trop prévu, lorsque madame Dorville proposa de se charger de vous, que votre éducation serait fort négligée. Je fis à votre père mes observations à ce sujet ; mais les avantages qu'elle promit de vous faire l'éblouirent tellement, qu'il rejeta toutes mes représentations. Chargé d'une famille nombreuse, et n'étant pas assez riche pour donner à chacun de ses enfans une dot un peu considérable, lorsqu'il serait question de les établir, il regarda la proposition de sa parente comme très-avantageuse pour vous ; et il n'hésita pas à vous confier à ses soins.

Comme je l'avais pensé, cette femme, si estimable d'ailleurs, mais malheureusement peu éclairée, et d'un caractère faible, vous éleva avec trop de complaisance. Aimant passionnément les enfans, elle s'abandonna à son aveugle tendresse ; elle vous laissa faire toutes vos volontés, ne voulant vous gêner, ni vous contraindre en aucune manière ; on ne vous fit nulle violence pour vous porter à l'application ; de vous-même,

ɔus ne voulûtes point apprendre, et
ɔus n'apprîtes rien. Fort heureusement
nature vous avait donné un caractère
sez doux pour qu'il ne fût point trop
nsiblement altéré par la mauvaise édu-
ition que vous reçûtes; mais si un na-
rel heureux vous préserva d'une par-
des défauts qui eussent pu résulter
la trop grande complaisance de ma-
me Dorville, je n'en reste pas moins
rsuadée que vous seriez infiniment
ieux que vous n'êtes, si vous eussiez
é élevée différemment.

Oui, ma chère Aline, je ne crains
int de vous le dire, vous étiez née
ur avoir ce qu'on appelle un caractère
armant! et vous l'auriez, si l'on eût
is plus de soin de corriger vos défauts
issans, et de développer les heureuses
alités que vous annonciez. Qu'il m'eût
doux de le faire! Ah! ma fille, si vous
iez avec quel regret je vous confiai
soins de madame Dorville! je n'é-
point comme votre père éblouie par
fortune qu'elle promettait de vous
urer; j'appréciais bien plus les avan-
es de l'éducation! et si j'eusse été maî-
sse, vous ne m'eussiez jamais quittée.
prouvai d'autant plus de peine à me
arer de vous, que, comme je viens de

le dire, vous me donniez déjà les plus grandes espérances ; faut-il l'avouer même, vous étiez alors celle de mes filles qui m'en donnait le plus. Mais votre jolie petite figure et vos grâces enfantines plûrent à madame Dorville ; elle voulut absolument vous avoir. Il fallut faire le sacrifice de mon Aline ; Dieu qu'il me coûta de larmes !.... qu'il m'en coûta de renoncer à développer votre raison, à former votre cœur et votre esprit, à cultiver enfin toutes ces qualités qui promettaient tant ! Il fallut céder à l'autorité d'un époux ; jamais il ne me parut si pénible de le faire. Je prévoyais ce qui est arrivé ; je craignais encore plus, et dans l'état des choses, puisqu'il n'a pas dépendu de moi de vous élever dans mon sein maternel, ou du moins de diriger votre éducation, je dois rendre grâce au ciel de ce qu'ayant été aussi gâtée, vous êtes restée avec un caractère aimable, et fait pour être aimé.

Pour votre instruction, elle a été si négligée, que vous êtes, à seize ans, beaucoup moins avancée, sous plusieurs rapports, que vos sœurs ne l'étaient à douze. Cependant, je ne doute nullement que vous ne puissiez, dans l'espace

e deux ans, avant que vous soyez par-
enue à votre dix-neuvième année, qui
st l'époque avant laquelle on m'a pro-
nis de ne point songer à vous établir,
e ne doute nullement que vous ne
uissiez réparer les vices de votre édu-
ation; mais il faudrait pour cela que
ous en eussiez un véritable désir, et
ue vous ne vous laissassiez point re-
uter par les difficultés qui vont naître
ous vos pas.

Vous n'êtes point habituée à l'étude,
t par conséquent loin d'y trouver des
harmes: elle ne vous présentera d'a-
ord que des épines; c'est le sort des
ersonnes qui ne s'y sont point accou-
umées de leur jeune âge, tandis qu'au
ontraire celles qui ont franchi de bonne
eure les premières difficultés, trouvent
ne source de délices dans ce qui fait
'ennui des autres. Vos sœurs me prou-
ent tous les jours la vérité de cette
bservation; je n'ai besoin de leur faire
ucune violence pour leur faire pren-
lre leurs leçons; elles s'y portent tou-
ours d'elles-mêmes; et à mesure
u'elles acquièrent plus de connais-
ances, elles les prennent avec plus
l'intérêt. Vous savez combien votre
œur Eulalie a profité de mes soins;

combien l'étude lui coûtait peu ; ou plutôt avec quel plaisir elle s'y livrait ! Aussi, quels rapides progrès n'a-t-elle pas fait, non-seulement dans les arts agréables, mais encore dans les sciences qui sont du ressort des femmes? Vous n'ignorez point non plus que ce sont ses talens et ses connaissances qui ont beaucoup contribué au mariage avantageux qu'elle vient de faire. Dans un siècle où les hommes sont généralement intéressés, et ne considèrent guère que la dot, monsieur de Léricourt, plus sage et plus modéré, sous le rapport de la fortune, n'a cherché qu'une compagne aimable, dont l'esprit fut assez cultivé pour lui rendre sa société et sa conversation agréables. Tout me porte à croire que votre sœur sera fort heureuse avec lui ; et après avoir établi aussi avantageusement ma fille aînée, qui est bien moins favorisée que vous du côté de l'extérieur, je suis portée à penser qu'avec des grâces plus séduisantes, mon Aline ne me fût pas restée ; et qu'instruite par moi, fortifiée dans les bons principes, elle eût appris à moins s'enorgueillir des louanges qu'on prodigue à sa figure, et qu'elle eût cherché à en mériter d'autres.

Que cette petite moralité ne fâche point ma chère enfant; je la lui dois à plus d'un titre. Lorsque vous étiez plus jeune, et dans l'âge d'apprendre avec plus de facilité, je me suis vainement efforcée d'exciter votre émulation, en tâchant de piquer votre amour propre par l'exemple de vos sœurs. Mes efforts ont été superflus; vous ne songiez qu'aux jeux, et ne vouliez vous occuper d'autre chose. Vous me répétiez, je m'en rappelle, « que vous seriez « assez riche pour n'avoir pas besoin « d'apprendre ». Sotte maxime, que vous teniez de vos imbécilles de bonnes, et qui n'eut que trop long-temps certain empire sur votre esprit! Mais enfin vous êtes désabusée à cet égard; vous sentez tout le faux de cette idée; votre propre expérience vous a appris que la fortune ne préserve pas de tous les désagrémens qui résultent de l'ignorance, et qu'il n'est que des sots qui puissent penser le contraire.

Je suis charmée, je vous l'avoue, que vous ayez éprouvé quelques petites humiliations qui ont fait changer vos idées, en vous faisant rougir de votre peu d'instruction; sans cela, peut-être, vous l'eussiez reconnu trop tard, et lorsqu'il

n'eût plus été temps d'y porter remède. Mais vous étant aperçue, au milieu de la société et de ses plaisirs, qu'il est des choses qu'on ne peut ignorer sans honte; ayant connu par votre expérience que l'ignorance totale de l'histoire, de la géographie et de la grammaire vous exposait tous les jours à des méprises qui apprêtaient à rire à vos compagnes, lorsque dans ces petits jeux qu'on nomme jeux d'esprit, il vous arrivait de vous servir de quelques mots ou de quelques expressions qui décelaient votre défaut de savoir; piquée, humiliée des plaisanteries qu'on s'est permis de vous faire, vous avez pris le parti de vous abstenir de ces sortes de jeux, et vous ne vous en êtes pas mieux trouvée. Trop jeune encore, et trop peu formée pour vous amuser de la conversation des personnes plus raisonnables, vous n'avez gagné que de l'ennui à vous séparer de vos compagnes; vous convenez enfin que cet ennui vous suit partout où l'on parle des choses dont vous n'avez nulle connaissance? Comme, par exemple, lorsqu'on discute devant vous un point d'histoire, l'impatience que vous en ressentez, vous fait sentir la nécessité de s'instruire, ne fût-ce que

our n'être point étrangère aux sujets u'on traite devant vous.

L'utilité en est d'autant plus grande ctuellement, que l'éducation étant généralement beaucoup plus soignée qu'elle e l'était autrefois, il devient honteux 'ignorer ce que presque tout le monde ait, et d'être réduite à redouter de se 'ouver avec des personnes instruites. ,oin de goûter les charmes de leur en-'etien, on sent au contraire, à tous les istans, le désagrément de ne point com-rendre la moitié des choses qu'elles isent, et celui de devoir à leur indul-ence l'obligeance de se prêter à la fai-lesse de votre entendement.

C'est ce que vous éprouvez toutes les ois que vous accompagnez madame Dorville chez son aimable nièce madame e Sénac. Cette femme si intéressante, ar la manière dont elle élève ses en-ins, et dont elle sait tirer parti de tout e qui les entoure, pour développer et ormer leur jugement, se plaît à mettre evant ses filles la conversation sur les bjets qui font partie de leur instruc-on; et par les discussions qu'elle en-age adroitement, elle les affermit dans e qu'elles savent, et leur donne le désir de 'instruire de ce qu'elles ignorent encore.

Si la modestie et la timidité qui sied si bien à leur âge, les empêchent de se mêler à ces entretiens, vous distinguez au moins, par la manière dont elles écoutent, combien elles y prennent d'intérêt, et vous regrettez de ne pouvoir partager cette jouissance. La société de ces jeunes personnes vous est utile ; leur exemple a été plus puissant sur vous que celui de vos sœurs; vous vous êtes enfin décidée à reprendre un maître de géographie et un de grammaire, et à lire des livres d'histoire; mais vous m'ôtez une partie de la joie que m'a donné cette nouvelle, en me faisant craindre que vous n'ayez pas le courage de persévérer, et qu'il n'en soit comme des maîtres que vous avez pris dans votre enfance.

J'ose croire, cependant, qu'étant maintenant plus raisonnable, et ayant senti la nécessité de vous instruire, vous saurez vous roidir contre les premiers momens de découragement ; c'est pour vous engager à le faire, que je viens de vous retracer tout ce qui doit vous y déterminer.

Si vous avez quelque tendresse pour moi, et que vous soyez jalouse de me le prouver, vous ne pouvez en prendre un plus sûr moyen ; je vous répète,

d'ailleurs, qu'aussitôt que vous aurez passé les premières difficultés, l'étude cessera de vous paraître pénible; celle de la géographie pourra même vous amuser : cette science est du nombre de celles dont l'étude est agréable. La grammaire est plus aride ; elle demande une application plus entière, mais elle est d'un usage si essentiel, et vous avez tant reconnu le désagrément de ne point savoir l'ortographe, que je veux espérer que vous y donnerez quelques mois.

Pour l'histoire, vous savez, ma chère Aline, combien l'étude m'en paraît importante; vous savez que c'est ma science de prédilection : ne la négligez donc point, je vous en conjure; et si vous avez besoin de mes conseils pour vous aider et vous soutenir dans votre entreprise, adressez-vous à moi avec confiance.

Faites-moi part, ma chère enfant, des réflexions que vous suggère le parti que vous avez pris; dites-moi tout naturellement ce que vous pensez des auteurs que madame de Sénac vous a engagé à lire, et croyez qu'il me sera bien doux de vous en faciliter l'intelligence.

Adieu, ma chère amie; j'attends de vos nouvelles avec impatience, et je

désire que votre première lettre m'apprenne que vous êtes un peu plus forte contre l'ennui, et que vous travaillez courageusement à vaincre cet ennemi de l'étude.

LETTRE II.

Introduction à l'étude de l'histoire.

Que me mandez-vous, ma chère Aline; est-ce là ce courage que j'osais espérer ? quoi, déjà vous êtes épouvantée du nombre de volumes qu'il vous faudra lire, pour acquérir quelques connaissances de l'histoire ?

On vous a conseillé de commencer par lire l'histoire ancienne de M. Rollin : cet ouvrage est en effet très-bon ; mais ces treize volumes vous effraient ; et vous l'êtes bien plus encore, me dites-vous, d'avoir vu, en parcourant les tables, qu'après la lecture de ces treize volumes, vous n'aurez rien appris sur l'histoire romaine, qu'il vous faudra encore lire neuf volumes du même auteur, que madame de Sénac vous engage à préférer à l'abrégé de Laurent Echard. L'histoire romaine du premier est en effet plus détaillée et mieux faite ; mais vous me dites que vous n'aurez jamais le courage de lire tout cela, que c'est plus fort que vous ! que

vainement vous avez voulu vous vaincre pour lire le premier volume, et lutter contre l'ennui qui vous a pris dès les premières pages; qu'augmentant de plus en plus, vous n'avez pu que feuilleter et parcourir le reste du livre. Ce n'est pas assurément le moyen de lire avec fruit. Vous vous en prenez au style de cet ouvrage de l'ennui qu'il vous inspire ; vous prétendez qu'il est mal écrit, qu'il est rebutant. Cet ouvrage est cependant très-estimé; il a même été long-temps fort à la mode, quoique le style en soit un peu lâche et diffus, et qu'on reproche à l'auteur quelques inexactitudes dans les faits. On lui reproche aussi de ne pas s'étendre assez sur les premiers temps de l'histoire greque, dont il n'a pas développé l'origine, non plus que ses premiers établissemens ; mais l'obscurité qu'il laisse à cet égard, n'est point ce qui a pu vous frapper ; vous n'êtes point en état d'en juger. La véritable raison qui vous le fait trouver ennuyeux, c'est qu'il traite d'objets graves et sérieux auxquels vous n'êtes point accoutumée.

Vous n'avez fait jusqu'à présent que des lectures frivoles, qui ont amusé votre imagination sans éclairer votre

esprit ; et c'est la différence du genre d'ouvrage qui vous effraie, bien plus que le nombre de volumes qu'il vous faut lire. Convenez de bonne foi, ma chère Aline, que s'il était question de lire ce même nombre de volumes en plusieurs romans, vous n'en seriez point épouvantée ? Ce n'est donc que, parce qu'il est question d'ouvrages sérieux, que vous manquez de courage ?

Ah! si vous aviez un véritable désir de vous instruire, vous ne vous rebuteriez pas si facilement, et vous ne compteriez pas les volumes. Votre sœur Angéline, qui n'a pas encore treize ans, lit actuellement l'auteur dont nous venons de parler; elle le lit avec un véritable intérêt, parce qu'elle y trouve le développement de ce qu'elle connaît déjà, par les abrégés qu'elle a appris dans son enfance. Pour celui qui a des principes et des notions sur un art quelconque, une étude plus approfondie n'est plus qu'un jeu ; mais pour vous qui avez tout à apprendre, et qui m'objectez d'ailleurs que, répandue dans le monde, comme vous l'êtes maintenant, vous ne pouvez donner que fort peu de temps à l'étude, je conviens qu'il vous faut des auteurs plus abrégés : le difficile est d'en trouver

de bons, qui réunissent l'exactitude, la précision et la clarté.

Nous en trouverons bien sur les histoires particulières; mais ces différens auteurs réunis formeraient encore un grand nombre de volumes, que je vois bien que vous n'auriez pas la patience de lire. Vous me demandez s'il n'y a point d'ouvrage sur l'histoire universelle qui, sans être volumineux, soit assez étendu pour vous donner une idée de l'histoire des différens peuples anciens et modernes, de leurs lois, de leurs usages, de leurs coutumes; un ouvrage qui puisse enfin vous apprendre tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur cet objet, en vous épargnant tous ces longs détails de siéges et de batailles, qui en effet n'intéressent guère que les gens de l'art.

Il serait sans doute à désirer que l'ouvrage que vous demandez existât, puisqu'il est une infinité de personnes qui, comme vous, seraient bien aises d'avoir une idée de l'histoire; et qui n'ont ni la patience de l'étudier, ni souvent même le temps qu'il faut consacrer pour en faire une étude un peu approfondie. Mais je n'en connais point qui puisse remplir ce but, et je crois même qu'il

n'en existe pas, car j'ai fait beaucoup de recherches à ce sujet (1). Nous avons bien des abrégés dont les titres annoncent l'intention de remplir vos désirs, mais ils ne tiennent point ce que leurs titres promettent; et, au vrai, ils ne sont bons que pour la première enfance. Nous avons des abrégés chronologiques qui sont très-bons pour des tablettes de cabinet, faites pour être consultées par des gens instruits, qui veulent retrouver les dates des faits qu'ils connaissent, et dont le seul énoncé suffit pour les remettre dans leur mémoire; mais ces ouvrages ne peuvent convenir aux personnes qui ne connaissent point encore l'histoire; ils ne feraient que mettre de la confusion dans leurs idées, sans les instruire et les intéresser; il leur faut quelque chose de plus étendu.

(1) A cette époque le précis de M. Anquetil n'avait pas encore paru; il n'était même point connu que cet auteur s'occupât d'un Abrégé de l'histoire universelle. Si celui qu'il a mis au jour eût paru être composé pour la jeunesse, on se serait bien gardé d'entrer en concurrence avec un savant d'une telle réputation; mais comme il est reconnu que l'ouvrage de M. Anquetil n'est point celui qui convient aux jeunes gens, dont l'esprit n'est point encore formé, on pense que celui-ci pourra leur être de quelque utilité.

Plusieurs ouvrages portent le titre d'*Histoire universelle*, sans le remplir entièrement; nous n'avons même point, en France, d'ouvrage véritablement complet sur cette matière, excepté la traduction de la grande histoire universelle des Anglais.

Cet ouvrage, composé par une société de gens de lettres, forme un corps d'histoire très-complet, mais il est en cent vingt-six volumes *in*-8°, et ne peut par conséquent convenir à mon Aline, ainsi qu'à beaucoup d'autres personnes.

J'ai eu cependant la patience de le lire, et il m'a inspiré un grand intérêt; il contient des recherches très-curieuses et très-savantes; il est d'ailleurs fort bien écrit. Mais, comme tous les ouvrages faits de plusieurs mains, il a des parties qui sont infiniment mieux traitées les unes que les autres; l'histoire ancienne, par exemple, est en général beaucoup mieux écrite que l'histoire moderne, où l'on remarque quelquefois un peu de confusion (1). Mais ce volumineux ouvrage n'étant point celui qu'il vous faut, je ne m'y arrêterai pas davantage. Parmi

(1) Particulièrement sur la fin de l'Histoire romaine, depuis le partage de l'empire entre les enfans de Constantin.

ceux plus abrégés, je ne vous parlerai point de ceux des anciens auteurs, parce qu'à coup sûr vous seriez rebutée par leur style.

Il faudrait à ma chère Aline quelque auteur fleuri, ou tellement éloquent, qu'il l'entraînât, sans qu'elle s'en doutât, dans les sentiers de l'érudition. C'est sous ce rapport, me dites-vous, qu'on vous a vanté l'Histoire universelle de M. de Bossuet. Vous me demandez si elle est digne de sa réputation? assurément! Mais c'est improprement qu'on vous l'a annoncée comme une histoire complète; ce n'est qu'un discours sur ce sujet. C'est un véritable chef-d'œuvre pour les réflexions sur la religion et la politique; l'auteur y trace le plan d'une histoire universelle divisée en douze époques, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne. La manière dont ce plan est tracé, ne peut que faire vivement regretter que celui qui avait su le disposer ne l'ait point mis en exécution; mais la mort ne lui permit même pas de finir son discours; la moitié du second volume de l'édition *in*-12 est d'une autre main, et la différence en est bien sensible.

Je vous engage, ma chère amie, à lire

cet excellent discours; mais seulement pour vous préparer à l'étude de l'histoire, et prendre en même temps une idée de l'élévation et de la force des pensées de l'un des plus célèbres écrivains du beau siècle de Louis XIV.

Augustin Calmet avait entrepris de donner une histoire universelle sacrée et profane, qui eût pu vous convenir si elle eût été finie; elle devait être en sept volumes. Les premiers qui parurent en 1730 étaient sagement écrits. On trouvait alors que c'était ce qu'on avait de meilleur pour l'ordre et les faits; mais, outre qu'on est maintenant plus difficile pour le style, l'ouvrage n'a point été achevé.

Cette matière fut long-temps imparfaite, et semblait être considérée comme d'une trop grande étendue pour être traitée en entier. Lorsque M. de Voltaire écrivit sur ce sujet, on n'avait encore travaillé que jusqu'à l'époque du règne de Charlemagne; il essaya de faire un ouvrage plus complet, et continué jusqu'à nos jours. Mais s'attachant plus principalement à peindre les mœurs, les usages, les révolutions de l'esprit humain, que l'ordre des successions des rois et de la chronologie, il négligea

quelquefois la partie historique pour suivre les établissemens des coutumes et les progrès du commerce et des arts. Il traita les choses en grand; et, suivant sa manière, il les envisagea sous un point de vue philosophique. Son ouvrage porte pour titre : *Essai sur l'Histoire générale des Mœurs et de l'Esprit des Nations*. Il passe pour être rempli d'erreurs dans les calculs et les assertions; les faits sont quelquefois tronqués, particulièrement dans ce qui est relatif à l'histoire des papes. Cet auteur est d'ailleurs trop suspect sur tout ce qui tient à la religion, pour pouvoir le mettre, sans danger, entre les mains des jeunes personnes dont l'esprit n'est pas assez formé pour distinguer le vrai du faux, ou seulement de l'exagération.

Ainsi, il ne peut encore remplir notre objet, et je suis loin de vous en conseiller la lecture.

Un ouvrage, dont il vient de paraître une nouvelle édition, me paraissait, d'après son titre, et plus encore d'après la manière dont cette nouvelle édition était annoncée, devoir mieux remplir notre but : c'est l'ouvrage de madame de Genlis, qui a pour titre : *Les Annales de la Vertu*, ou *Histoire universelle*

iconographique et littéraire. Cette nouvelle édition, qui est singulièrement augmentée, et dont le titre et l'annonce m'avaient donné l'espoir de trouver enfin un ouvrage qui mette l'étude de l'histoire à la portée des jeunes personnes, n'a pas tout-à-fait rempli l'idée que j'en avais conçue. Je n'ai trouvé, en la parcourant, qu'une foule de faits épars, classés avec ordre à la vérité, et pris dans l'histoire de toutes les nations. Ce sont bien les annales de la vertu, beaucoup plus complètes qu'elles n'avaient encore paru, mais ce n'est point une histoire universelle. Ce n'est point l'ouvrage que nous cherchons ; ce n'est point celui qu'on avait annoncé comme offrant tout ce qu'il est nécessaire de savoir de l'histoire, des mœurs, des usages, des lois, du gouvernement des différens peuples qui ont paru sur la terre, et en même temps une idée de leur littérature : quant à ce dernier objet, il est fort bien rempli ; mais quant à la partie qui me paraît la plus essentielle, celle qu'on peut appeler *l'histoire* proprement dite, je ne l'y trouve point ; je ne trouve que des précis si abrégés, qu'ils n'en peuvent donner une véritable idée.

L'auteur commence par un abrégé

géographique, puis un précis de l'Ancien et du Nouveau Testament; et, pour terminer de suite apparemment tout ce qui tient à la religion, et même à l'église, elle donne immédiatement un précis de l'histoire des papes, qu'elle conduit jusqu'à Pie VI, si bien que l'on parvient jusqu'à la fin du dix-huitième siècle de l'ère chrétienne, sans avoir encore aucune notion sur la formation des premiers empires, sur leur accroissement, leur puissance, leur décadence et leur chute; choses qui me paraissent assez essentielles à établir d'abord. Ce qui est bien plus fort, c'est qu'après avoir lu très-attentivement ces précis, on ne sait pas encore comment s'est établie la puissance de l'église. Ces précis sont si abrégés, qu'ils n'offrent guère que des noms et des dates; et, malgré les notes intéressantes qu'on rencontre de temps en temps, ils sont d'une sécheresse et d'une aridité qui en rendent la lecture fatigante.

Il n'en est pas de même de celle des faits détachés; cette partie est infiniment plus soignée, les détails en sont intéressans, plusieurs faits peu connus sont tirés d'une infinité d'auteurs que peu de personnes ont le courage de lire; on doit savoir gré à madame de Genlis,

d'avoir eu celui de les chercher. Elle les présente d'ailleurs d'une manière beaucoup plus agréable, par les charmes de son style; elle rajeunit de vieux faits presqu'entièrement oubliés, et qui sans elle, peut-être, seraient restés ensevelis dans les anciens et volumineux auteurs dont elle les a tirés.

Ce que j'ai dit de l'histoire sainte, peut s'appliquer à l'histoire de la Chine et à celle du Japon, qui sont de même traitées par faits détachés, toujours présentés d'une manière intéressante et instructive. Passant ensuite à l'histoire ancienne, à celle des Grecs, des Romains, etc. etc. dont elle donne d'abord un précis historique et chronologique avant de passer aux faits détachés, qui sont toujours sa partie brillante, on trouve les mêmes reproches à faire à tous ces abrégés. Quelques-uns sont bien faits dans leur précision, mais aucun n'est assez étendu pour donner une véritable idée de la nation qu'il traite.

On m'objectera sans doute, que si l'auteur se fût plus étendu dans ses précis, son ouvrage serait devenu trop volumineux; mais je répondrai à cela qu'elle eût pu moins s'appesantir sur des objets qui ne sont point directement

de son sujet, et qu'alors il était possible de donner plus de détails à la partie historique, et de remplir mieux le titre d'histoire universelle, sans rendre l'ouvrage plus volumineux.

Au surplus, d'après ce que madame de Genlis dit dans sa préface, elle paraît regarder l'étude entière de l'histoire, comme inutile aux jeunes personnes; elle croit que c'est leur rendre service, que de leur épargner le récit des faiblesses et des crimes qui ont déshonoré l'humanité, pour ne leur offrir que celui des traits de vertus qui en font la gloire.

J'oserai sur ce point être d'un avis contraire au sien. Je pense que, comme il est essentiel de connaître l'histoire et les hommes tels qu'ils sont, et qu'ils ont été dans tous les temps, il est absolument nécessaire que la peinture de leurs faiblesses accompagne celles de leurs vertus, puisqu'il est constant qu'on en prendrait une idée très-fausse en les supposant toujours vertueux. On ne peut d'ailleurs connaître une nation par des faits particuliers et détachés; on ne peut la juger que dans son ensemble, et par l'histoire générale et particulière des princes qui l'ont successivement gouvernée.

Mais si je me permets de critiquer cet ouvrage, sous le rapport sous lequel on l'avait annoncé, je ne le regarde pas moins comme très-précieux sous celui des recherches dont il est le fruit, et sous l'avantage d'offrir un tableau aussi doux que consolant pour l'humanité, qui ne peut que se reposer avec délice sur des faits qui l'honorent. Comme le dit l'auteur, les actions vertueuses éparses dans la masse totale de l'histoire, paraissent en fort petit nombre; mais recueillies et réunies sous un même cadre, elles forment un ouvrage véritablement intéressant, et dont on ne peut que savoir gré à celle qui l'a entrepris. Mais cet ouvrage, tout estimable qu'il est, ne remplissant point encore notre objet, puisqu'il ne forme point un corps d'histoire complet ; et convaincue d'après l'examen que je viens de faire avec vous, qu'il n'existe point dans notre langue un abrégé élémentaire de l'histoire, tel que je le désirerais, véritablement fait pour les jeunes personnes, je vais essayer d'y suppléer.

Je vais tâcher, ma chère Aline, de faire moi-même cet ouvrage qui nous manque. Je me décide à l'entreprendre, afin de vous faire connaître de l'histoire tout

ce que je trouve nécessaire que vous en sachiez, et de vous faciliter une étude que je m'aperçois bien que vous n'auriez pas le courage de faire, si on ne vous la rend facile et agréable. Je vais donc rassembler tous les extraits que j'ai faits dans ma jeunesse; ils m'ont déjà été très-utiles pour l'éducation de vos sœurs, et me le seront encore pour perfectionner la vôtre.

Si le désir de vous être utile peut me tenir lieu de talens, je parviendrai sans doute à mon but; et en vous offrant dans mes lettres un résumé court et succinct de ce que j'ai pu trouver de plus intéressant sur l'histoire, dans la lecture des meilleurs auteurs, je me flatte que je vous amenerai à aimer ce genre d'ouvrage, et peut-être vous inspirerai-je le désir de fouiller vous-même aux sources où j'ai puisé ce goût pour une étude, que je regarde comme si essentielle, qu'elle a fait, et fait encore une des principales occupations de ma vie.

J'espère que ma chère Aline sentira le prix de la peine que je vais prendre pour me prêter à la légèreté de son esprit, et qu'elle m'en donnera la récompense par son application à me lire, et

à profiter des recherches que je vais faire pour elle.

Je ne vous offrirai que des entretiens sur l'histoire, mais je tâcherai de leur donner assez d'intérêt, pour que vous puissiez les lire sans ennui; les lire attentivement, et non en feuilletant comme vous faites les livres sérieux. En même temps je les rendrai assez instructifs, assez étendus pour que vous ayez de l'histoire des notions justes et suffisantes à votre âge; je ne laisserai passer aucuns faits un peu importans sans en faire mention; je m'attacherai sur-tout à vous faire connaître les révolutions survenues dans les gouvernemens.

Adieu, ma chère enfant; je vais rassembler mes matériaux : et si vous ne vous sentez point effrayée de ma proposition, si vous me promettez de me suivre attentivement à travers les landes de l'érudition, ma première lettre vous entretiendra des premiers empires connus. Mais je mets encore une condition au travail que je vais entreprendre, c'est que vous me donniez votre parole, de garder les deux maîtres que vous avez repris, tout le temps que durera notre correspondance, que nous appelerons un petit cours d'histoire? C'est

le prix que j'exige de mes soins, et je me flatte que mon Aline ne me le refusera pas; elle sentira sans doute combien il faut que je l'aime, pour me déterminer à une entreprise aussi pénible que celle que je lui propose : mais tel est mon désir de la voir sortir de son ignorance, que rien ne pourra me coûter pour y parvenir; je ferais pour elle ce que le lord Chesterfield a jadis fait en partie pour son fils. Je suis bien loin d'avoir les talens et les lumières de cet homme célèbre, mais ma tendresse m'en tiendra lieu, et me donnera le courage de suivre la tâche laborieuse que je m'impose, si mon Aline accepte mes conditions.

LETTRE III.

Commencement de l'histoire. -- Notions sur la formation des premiers empires. — Conjectures à ce sujet. — Fondation du royaume d'Égypte; religion, usages, lois et mœurs des Égyptiens dans les temps anciens; temps fabuleux de leur histoire.

Vous m'assurez, ma chère amie, que ma proposition vous comble de joie; que loin d'en être effrayée, vous n'éprouvez qu'un vif sentiment de reconnaissance. Vous êtes pénétrée, dites-vous, de la peine que je vais prendre pour vous instruire, et vous concevez à peine que je puisse m'imposer une tâche aussi pénible.

Je n'ai jamais douté du cœur de mon Aline; je sais qu'il est sensible et reconnaissant, qu'il sait apprécier les services qu'on lui rend, et j'aime à lui voir conserver ces qualités, qui dès son enfance auraient rendu mon Aline l'objet de ma prédilection, si je me fusse permis de préférer un de mes enfans.

Mais en lui avouant aujourd'hui qu'elle eût été ma fille la plus chérie, si je n'eusse écouté que mon inclination, si je ne me fusse un peu défendue contre ses qualités attachantes ; en le lui avouant, c'est lui donner l'assurance que ma tendresse me fera paraître bien doux le travail auquel je vais me livrer pour elle. Oui, tel pénible, tel fatiguant qu'il puisse être quelquefois, si mon Aline en recueille le fruit que j'en espère, je ne regretterai point mes recherches : quelles seraient celles qui pourraient me coûter pour procurer à ma fille chérie les mêmes avantages dont ses sœurs jouissent? Elles les ont acquises à plus de frais ; mais, enfant gâté de la nature, il t'est réservé de recueillir sans avoir semé, et ta mère se trouvera encore trop heureuse de parvenir à son but, en écartant toutes les épines des sentiers qu'elle va parcourir avec toi. Puisque tu me promets de remplir fidèlement les conditions de notre traité, je vais, suivant ma parole, essayer de tracer une esquisse des premiers gouvernemens.

Je n'entreprendrai point de remonter à la création du monde et à l'histoire des premiers hommes ; vous avez lu dans l'abrégé de la Bible tout ce qu'il

est nécessaire de connaître sur ces premiers temps ; je ne pourrai que puiser moi-même dans cette source ; vous répéter ce qui a été dit par les auteurs sacrés, ou risquer de m'égarer en suivant les philosophes qui s'en sont quelquefois écartés. Il vaut mieux vous en tenir aux notions qui vous ont été données dans votre enfance ; je me rappelle, d'ailleurs, qu'au moyen du petit ouvrage orné de figures que j'ai eu soin de vous mettre de bonne heure entre les mains, les principaux traits de l'histoire sainte se sont assez bien gravés dans votre mémoire ; c'est ce que vous savez le mieux : ainsi nous ne reviendrons point sur cet objet ; et, laissant de côté tout ce qui tient à l'histoire du peuple de Dieu, nous ne nous occuperons que de l'histoire profane qui nous offre un plan déjà assez vaste.

On ne commence à en découvrir quelques traces qu'environ cent cinquante ans après le déluge, lorsque les enfans de Noé eurent entrepris de bâtir la Tour de Babel, et que la confusion des langues les eût forcés de se disperser, et de se répandre en divers climats.

Quelques auteurs prétendent que la dispersion des peuples, la séparation des

enfans de Noé, n'arriva que quatre cents ans après le déluge. Ce sentiment est celui des chronologistes de la grande histoire universelle; d'autres tiennent à l'époque des cent cinquante ans, marquant le déluge l'an 1656. Quoiqu'il en soit, on paraît assez d'accord que c'est vers l'an 1800 du monde qu'arriva la séparation des nations.

Vous vous rappelez, sans-doute, que les trois fils de Noé, se nommaient Sem, Cham et Japhet. Ce dernier eut, dit-on, sept fils qui s'étendirent dans l'Asie et dans une partie de l'Europe. Gomer, qui fut l'aîné de ses fils, fonda une colonie que les Grecs nommèrent celle des Galates. Magog fut le père des peuples qui prirent le nom de Scythes, et qui sont célèbres dans l'histoire. Javan passa dans l'Ionie, et fut, à ce qu'on croit assez généralement, le père de tous les Grecs. Madaï, celui des Mèdes. Thabal, des Ibériens, qui sont aujourd'hui les Espagnols. Moloch, celui des Cappadociens; et Tyrès, le septième fils de Japhet, est la souche des Tyriens et des Thraces.

Les enfans de Cham occupèrent la Syrie. Chûs, fut dit-on le chef des Ethyopiens; Mesraïm, ou Mènes suivant les

auteurs profanes, fut celui des Egyptiens; Phul s'établit en Afrique, et Chanaan dans la Judée, qu'il nomma de son nom, Chanaan, et qui fut depuis la terre promise.

Sem, autre fils de Noé, dont nous marquons les descendans les derniers, quoiqu'il paraisse être l'aîné, Sem eut cinq fils. L'aîné, nommé Elim, fut le chef des Perses; Assur, qui bâtit Ninive, ou du moins en jeta les fondemens, et fut le chef des Assyriens; Arphaxad, qui fut celui des Chaldéens; Aram, celui des Syriens; et Lud, celui des Lydiens.

Je vous rapporte ici ce qui, à travers une foule d'hypothèses, paraît le plus certain. Parmi ces faits d'une haute antiquité, la plupart des historiens ne sont point d'accord, et l'origine des nations est toujours le sujet de longues et ennuyeuses discussions, que je vous épargnerai, en adoptant le sentiment qui me paraît le plus généralement suivi, ou en vous donnant une idée des diverses opinions, lorsque je me trouverai trop embarassée de les concilier, ou même de faire un choix.

Pour concevoir, ma chère Aline, la différence des sentimens, ou plutôt des

opinions sur ces objets, il suffira que vous vous rappeliez que les faits anciens n'ont été long-temps conservés que par tradition. Les premiers auteurs qui ont écrit se sont fait un système tel quel, qui nous a été transmis d'âge en âge ; et après un long laps de temps, il est devenu presqu'impossible de découvrir la vérité, et de savoir quel est celui dont on doit adopter le sentiment.

Ainsi, par exemple, le lieu où était situé le paradis terrestre est devenu le sujet de beaucoup d'incertitudes ; les uns l'ont placé dans l'Arménie, d'autres dans la Syrie, d'autres dans l'Arabie : mais le plus grand nombre me paraît pencher pour le placer en Arménie.

Le parti le plus sage est de ne s'entêter pour aucune de ces diverses opinions, et de se contenter de les connaître, afin de pouvoir se fixer sur une idée quelconque.

On n'a que des conjectures, des probabilités sur la manière dont se sont formés les premiers empires. Si l'on en croyait aveuglément les historiens, ils auraient été très - florissans dès leur commencement ; mais il est vraisemblable qu'ils n'étaient au contraire que des peuplades, telles à peu près

que sont aujourd'hui celles des peuples sauvages gouvernés dans leur origine, comme nous l'avons vu dans l'Ancien Testament, par les chefs de famille ; il est à croire que le besoin de se défendre contre les bêtes féroces, ou contre les autres peuplades qu'ils pouvaient rencontrer, les aura mis dans la nécessité de marcher en bandes, et de se créer un chef pour mieux se mettre en état de défense ; le plus vaillant aura sans doute été choisi, et son autorité se sera établie d'après les talens qu'il aura montrés pour la défense commune.

C'est ainsi, par exemple, que Nembrod ou Nemrod, dont l'Ecriture parle comme d'un chasseur habile, comme du premier homme puissant sur la terre, et qu'on suppose, d'après cette expression, avoir été le premier roi, aura pu le devenir. Il n'était probablement, dans l'origine, qu'un chef de chasseurs ; et s'il est vrai qu'il bâtit Babylone, ce ne fut sans doute que pour chercher un asile contre les bêtes féroces qui lui faisaient la guerre ; de même qu'on voit encore aujourd'hui les sauvages obligés de se prémunir, et de faire des feux durant la nuit pour éloigner les tigres et les lions. Nos premiers pères ayant été victimes de

leur peu de précautions, auront pris le parti de bâtir enfin des mûrs et des villes, pour mieux se mettre à l'abri de la fureur de ces cruels animaux.

Dans l'enfance des sociétés, n'imaginons point, sur la foi d'un auteur fabuleux, qu'elles étaient déjà remarquables par leur régularité, et moins encore par la beauté de leurs édifices; non, elles ne présentaient probablement d'abord qu'un aspect à peu près semblable à celui des huttes de sauvages, dont les hordes éparses rappellent nos premiers pères, tels que l'Ancien Testament nous les représente : leurs cabanes ne se seront perfectionnées que par la suite, lorsque le calme aura succédé aux agitations d'un premier établissement; et la nécessité, mère de l'industrie, aura amené insensiblement l'art de bâtir.

Pour suivre la conjecture relative à Nemrod, il n'est pas inutile de vous apprendre qu'il était un descendant de Cham, et que c'est dans cette race qu'on aperçoit les premiers fondemens de l'idolâtrie, qui se communiquèrent ensuite aux enfans de Japhet. La véritable religion, c'est-à-dire, le culte d'un seul Dieu, s'est conservée long-temps dans la race de Sem; c'est dans sa

branche que s'est perpétuée la famille patriarchale. Les Hébreux ont pris leur nom de son petit-fils Heber. Sous ses enfans, on commença à bâtir des temples, et à rendre des honneurs divins à différens chefs des nations. Il est à remarquer aussi que Tharé, beau-père d'Abraham, s'occupait à faire des statues ; ainsi déjà s'essayait l'art du statuaire. Mais revenons à Nemrod, qui nous donnera l'idée de la manière dont la puissance des autres chefs a pu s'établir. Après s'être distingué comme le plus fameux chasseur de son temps, il aura par suite été choisi pour chef dans les querelles et les batailles survenues contre les autres peuplades. Sa valeur, ses talens ayant insensiblement habitué ses camarades à lui obéir et à se laisser conduire par lui, ils auront fini par lui conférer le gouvernement entier de leur peuplade. Sous tel nom qu'on veuille le désigner, le premier des gouvernemens paraît avoir été celui d'un seul qui est une véritable image de l'empire des pères sur leurs enfans, empire long-temps respecté dans l'enfance du monde, et dont on voit encore une preuve dans la vénération des peuples anciens pour la vieillesse.

Ce ne fut probablement que par la suite des temps, lorsque les monarques eurent abusé de leur puissance, que les peuples auront pris le parti de changer la forme primitive, et de choisir parmi eux un certain nombre de chefs, qui ont formé une confédération qu'on a nommé république. C'est ce que nous aurons occasion de reconnaître, en parcourant l'histoire, et particulièrement celle de la Grèce.

J'ai voulu, avant d'entrer dans les détails fabuleux que je ne puis vous laisser ignorer, puisqu'ils sont le fondement de l'histoire, vous donner une idée des conjectures qui me paraissent les plus vraisemblables sur l'origine et la formation des premiers gouvernemens. Ce n'est point ma propre opinion que je viens de vous émettre, mais celle des hommes éclairés et philosophes de ce siècle, où l'on a dégagé les premiers temps de l'histoire, de la plupart des fables dont les auteurs anciens l'avaient environnée.

Je dois encore vous dire que les premiers historiens ont été des poëtes, et qu'accoutumés à mettre des fictions dans leurs poésies, ils en ont placé de même dans les récits historiques.

Prévenue ainsi, ma chère Aline n'ajoutera pas une foi trop entière aux faits qui n'en méritent point; et lorsque sur le rapport d'Hérodote, je lui transcrirai des détails fabuleux, elle se rappelera ce dont je l'ai avertie.

Le royaume d'Egypte passe généralement pour le plus ancien de tous les royaumes; il paraît constant qu'il fut fondé par Mènes, fils de Cham, comme je vous l'ai dit. Les auteurs profanes les plus accrédités, marquent l'époque où il établit la royauté en Egypte, vers l'an 2965, avant Jésus-Christ, et l'an du monde 1816. Cette date n'est point très-précise, les uns la marquent plutôt, les autres un peu plus tard. Mais il ne s'agit que de la différence de quelques années, et il suffit pour ces choses d'avoir à peu près une idée du temps.

C'est quelque chose de bien étrange que la manie des hommes en fait d'origine. Les Egyptiens ne se contentent pas de descendre de Mènes ou Mesraïm, selon l'Ecriture, ils ont encore voulu s'attribuer une origine divine pour paraître plus anciens; ils assureraient volontiers qu'ils sont sortis du limon de leur fleuve, qu'ils sont nés comme Amphytrite et Vénus des écumes de la mer.

* Ils adoraient plusieurs divinités, dont les principales étaient le soleil et la lune, sous les noms d'Isis et d'Osiris. Ils proposèrent aussi des dieux à tous les élémens : Vulcain au feu, Cérès à la terre, Océan à la mer, Minerve à l'air. Jupiter, considéré comme esprit et force vivifiante, était placé dans le ciel. Ils faisaient animer les étoiles et les planètes par d'autres dieux subalternes ou par les ames des héros.

Une preuve qu'ils avaient cependant la persuasion de l'existence d'un Dieu suprême, créateur et conservateur du monde, c'est cette inscription d'un de leurs plus fameux temples : *Je suis tout ce qui a été, est, et sera ; aucun mortel n'a encore levé le voile qui me couvre.* Et cette autre qui existe encore : *A toi la déesse Isis, qui étant une, est toute chose.*

Un sens caché et allégorique paraît avoir toujours environné les objets de leur culte. Le véritable sens n'était connu que du petit nombre de gens instruits ; et le vulgaire ignorant, ne s'attachant qu'à celui figuré, tomba dans les superstitions les plus grossières.

* Religion des Egyptiens.

Le désir de faire connaître l'influence et le pouvoir qu'ils attribuaient à leurs dieux, en a rendu les représentations bizarres. Un œil au bout d'un sceptre signifiait la providence d'Osiris; un faucon, sa vue perçante. Isis était représentée toute couverte de mamelles, pour signifier qu'elle nourrissait toute chose. On lui mettait à la tête des cornes, un cistre et une cruche à la main, et d'autres signes qui indiquaient les phases de la lune, la fécondité du Nil, et les fêtes établies à cette occasion. Sérapis, dieu de l'abondance, avait un boisseau sur la tête; Jupiter Ammon avait la tête d'un bélier; Anubis, celle d'un chien. Je ne vous parlerai point d'une foule d'autres dieux, portant des têtes, des pieds, des mains, des corps d'animaux, avec des faces humaines, d'où il arriva que le peuple, oubliant le motif de ces signes, en vint à adorer les animaux eux-mêmes, dont les figures n'avaient été ajoutées ou substituées aux personnages, que pour rappeler les qualités qui faisaient honorer leur culte.

De là derivèrent les usages les plus superstitieux; chaque ville finit par avoir ses dieux particuliers, ses ani-

maux divinisés. Celui qui le fut le plus généralement, fut le bœuf Apis, qu'on choississait et nourrissait avec des attentions extrêmes. Sa mort était un sujet de deuil; et comme nous le verrons par la suite, les Egyptiens étaient très-susceptibles sur les insultes qui lui étaient faites; ils ne les pardonnaient pas. Indépendamment du bœuf sacré, le chat, le chien, le loup, le porc, les crocodile, reptile, oiseau, poisson, étaient l'objet du culte de la vénération particulière de chaque ville; et ils avaient de grands bâtimens, suivant leur nature, pour palais, et des prêtres pour les servir. Mais comme l'animal adoré dans un canton, était immolé dans un autre, il en résultait des haines funestes entre les habitans du même pays. Ils joignaient encore à ces cultes superstitieux, celui des légumes, qui fut le comble de la démence, et n'a dû être le partage que de la partie la plus ignorante du peuple, si ce n'est pas une exagération des historiens, pour mettre le comble au mépris qu'attirait aux Egyptiens leur fanatisme religieux de la part des autres nations, et surtout des Grecs leurs voisins.

Il est certain qu'on ne pouvait ajouter au respect, à la vénération, à l'exac-

titude scrupuleuse qu'ils portaient dans leurs cérémonies. Ils avaient des sacrifices, et même, affreuse superstition! des sacrifices humains, une liturgie pompeuse, des fêtes gaies et brillantes. Comme les autres peuples, ils se firent des oracles; leurs temples et leurs idoles brillaient d'ornemens, s'enrichissaient tous les jours par les offrandes. En voyant cette magnificence on a peine à croire que l'objet en était une brute ou un légume! mais tout s'allie dans les têtes; et avec la démence la plus ridicule, on trouve chez les Egyptiens les institutions civiles les plus sages. Ils les conservèrent long-temps : une coutume nouvelle était chez eux un prodige.

Il faut croire, cependant, que celles qu'on admire chez ce peuple, ne s'établirent que successivement sous les plus sages de leurs rois, car leur gouvernement fut toujours monarchique; mais l'on assure que, dès le commencement, ils prirent des précautions pour que la puissance d'un seul ne fut pas nuisible à tous. L'éducation du roi n'était pas arbitraire. Dès sa naissance, le prince qui devait régner, était confié aux prêtres qui l'instruisaient de la religion et des

lois. On l'entourait de jeunes gens de mœurs éprouvées ; nul esclave, nul homme suspect n'approchait de lui ; on lui inculquait, par les exercices religieux, l'idée d'un dieu vengeur et rémunérateur. Tant que le monarque vivait, sa volonté faisait loi, il était respecté comme un dieu ; mais, à sa mort, il subissait le sort des hommes ; le peuple entier le jugeait sur le seuil de son sépulcre. Après une entière discussion de toutes ses actions, si les mauvaises l'emportaient sur les bonnes, il était privé de la sépulture. Cet usage se rapportait à celui où l'on était de juger ainsi tous les hommes, en présence de ceux qui s'étaient dit leurs amis. Ceux qui étaient reconnus vertueux, étaient renfermés dans le tombeau avec des éloges, des hymnes d'actions de grâces et des prières aux dieux de les placer dans un séjour de bonheur. Quand le défunt avait commis quelque crime, ou laissait des dettes, il n'était pas enterré ; mais si les descendans satisfaisaient par la suite les créanciers, ils obtenaient le droit de donner la sépulture à leurs ancêtres.

Au surplus, par l'art de l'embaumement qu'ils possédaient au suprême de-

gré, ils préservaient les corps des inconvéniens qui eussent pu résulter du défaut de sépulture.

Ma chère Aline trouvera peut-être que je m'arrête un peu long-temps sur des idées tristes, mais elles étaient considérées comme très-importantes chez les Egyptiens, qui n'épargnaient ni peines ni dépenses pour la construction de leurs sépulcres, qu'ils nommaient des demeures éternelles, pendant qu'ils n'appelaient leurs plus beaux palais que des hôtelleries. Ils craignaient si peu l'image de la mort, ou du moins ils trouvaient si nécessaire de se la rappeler, que, dans les grands repas, on apportait, sous les yeux des convives, un cercueil, et quelquefois même, dit-on, un véritable cadavre, qu'on accompagnait de cette appostrophe : « Regarde ce mort, tu deviendras semblable à lui ».

S'ils tempéraient ainsi étrangement la gaieté, hâtons-nous de tempérer aussi ce lugubre tableau, en lui substituant celui des temps fabuleux, qui amuseront davantage mon Aline.

J'ai dit plus haut que les Egyptiens avaient voulu s'attribuer une origine divine. Voici ce que les Grecs nous ont transmis de leur cosmogonie : car leurs

caractères hiérogliphes étant restés énigmatiques, ce sont leurs voisins qui ont fourni ce qu'on sait de leurs usages et de leur histoire.

*Jupiter et Junon, enfans de Saturne et de Rhée, c'est-à-dire, du Temps et de la Terre, engendrèrent Osiris, Isis, Thiphon, Apollon et Vénus. Rhée donna encore le jour à une multitude de dieux et de déesses, mais nous ne parlerons que des premiers, qu'on suppose plus légitimes.

L'aîné de ces dieux, Osiris enfin, fut, dit-on, élevé par une vierge qui prit grand soin de son éducation, et l'éleva, d'ailleurs, avec beaucoup de tendresse. Parvenu au trône d'Egypte, il travailla à adoucir les mœurs sauvages de ses sujets; bâtit la première ville et des temples où il fut honoré par la suite, et il conçut le projet d'étendre par toute la terre le bienfait de la civilisation.

Nul conquérant ne peut lui être comparé, s'il n'employa que les armes qu'on lui suppose; savoir: l'éloquence, la musique et la poésie. Il se fit, dit-on, accompagner, dans son voyage, par neuf

* Temps fabuleux.

vierges habiles musiciennes, qu'il mit sous la conduite de son frère Apollon ; il leur joignit Mars qui, le premier, enseigna à planter et cultiver la vigne, et Triptolème, à qui on doit l'art de semer et de récolter. Outre ces personnes utiles, il grossit son cortége de quelques satyres, dont la gaieté et les danses lui parurent propres à gagner le peuple. Lorsqu'on voit, à la tête de son cortége, Apollon et les Muses, il faut reconnaître que cette fiction a quelque chose d'ingénieux.

En allant travailler au bonheur des autres nations, Osiris n'oublia pas la sienne. Il laissa, pour défendre ses sujets, *Hercule*, qu'il nomma chef de l'armée ; *Anthée*, *Busiris* et *Prométhée* furent chargés du gouvernement des principales provinces, et il confia l'administration générale à Isis, sa femme, sous la direction d'*Hermès*, d'*Hermès* qui fut, sans contredit, le plus savant des hommes, puisqu'on lui doit les sons articulés et appellatifs, les lettres, la religion, l'astronomie, la musique, la lutte, l'arithmétique, la lyre à trois cordes et l'usage de l'olive.

Sous sa direction, et sous celle des fiers enfans de la terre, tout devait aller

bien, les sujets d'Osiris ne pouvaient manquer de rester paisibles ; aussi, après avoir pris de telles précautions, il passe en Ethiopie, parcourt l'Arabie, l'Inde et une partie de l'Asie ; il s'avance même jusqu'à la frontière de l'Europe, marquant son passage par les villes qu'il bâtissait, par les temples et les autres monumens qu'il élevait, et qui lui méritèrent moins de gloire que les connaissances utiles dont il enrichit tous ces peuples.

Revenu dans ses états, ce conquérant législateur n'y trouva pas le bonheur. Typhon, son frère, s'était formé un parti ; il reçut le roi avec les apparences de l'amitié. Osiris, sans défiance des projets de son frère, se rendit à un repas donné par Typhon ; tous les convives étaient complices de ce perfide, qui employa une singulière ruse pour se défaire de celui qu'il jalousait. Il fit apporter, pendant le repas, un coffre magnifique dont tout le monde admira le travail et la richesse. Typhon annonça qu'il appartiendrait à celui dont le corps le remplirait avec plus de justesse. Plusieurs s'y mesurent inutilement ; Osiris y entre à son tour, le coffre se ferme aussitôt, et l'on verse dessus, à grands

flots, du plomb fondu : puis on le précipite à la mer.

La douleur, le désespoir d'Isis, après la disparution de son époux, produisirent de terribles effets ; elle le chercha quelque temps, et à l'instant où elle découvrit sa mort, elle jeta, dit-on, de si terribles cris, que deux fils de rois en furent victimes ; l'un périt de frayeur, l'autre du redoutable regard qu'elle lui lança, dans ce premier moment de désespoir et de courroux.

On peut croire que cette princesse si puissante dans sa colère, vengea les mânes de son époux ; elle poursuivit Typhon, le battit, le tua : plaça ses enfans sur divers trônes ; et fit rendre les honneurs divins à Osiris. Elle continua ensuite de gouverner l'Egypte, et se distingua tellement par ses talens pour l'administration, que sa mémoire resta en grande vénération. Pour lui ôter une partie de sa gloire, on veut qu'Osiris soit revenu sur la terre l'aider parfois de ses conseils ; mais croyons plutôt, comme le disent quelques auteurs, qu'elle dut à elle seule sa grande réputation qui, dit-on, se perpétua tellement, que les peuples marquèrent depuis beaucoup plus d'obéissance aux reines qu'aux

rois. C'est un usage galant qu'il est bon d'accréditer, ainsi que celui où l'on prétend que les Egyptiens furent long-temps obligés de promettre, en se mariant, d'être en tout soumis à leurs femmes.

Plus d'un auteur confondent Mènés avec Osiris, et attribuent au premier une partie des bienfaits opérés par le demi-dieu; d'autres les séparent, et prétendent que plusieurs princes sont confondus avec Osiris, qui ne fit qu'une très-faible partie des faits attribués à ce grand roi, qu'on nous présente comme inventeur des arts; quelques-uns enfin placent Mènes après les premiers temps fabuleux, et d'autres ne le font paraître qu'après ceux appelés héroïques.

On s'accorde à dire qu'il dessècha la Basse-Egypte; de marais la rendit terre-ferme; changea le cours du Nil pour l'utilité du pays, enseigna la religion, institua des fêtes solennelles, et fut suivi de cinquante rois de sa race.

Je vous laisse réfléchir sur tout cela; ma chère Aline, et termine ma lettre qui est déjà bien longue; mais j'ai voulu vous donner des notions un peu étendues sur l'origine des peuples, et je vous engage à me faire part de l'impression

que vous en aurez reçue. Tâchez de vous les graver dans la mémoire, et que votre réponse m'apprenne ce que vous en pensez ; ce sera redoubler mon zèle pour notre correspondance.

LETTRE IV.

Suite de l'histoire des Egyptiens ; temps héroïques ; division et description de l'Egypte ; histoire de ses rois, depuis Mènes jusqu'à Psammétique.

Je suis très-satifaite, ma chère amie, des raisonnemens sensés que vous faites sur ma dernière ; je vais donc continuer de vous présenter les faits historiques, comme à une jeune personne qui commence à les goûter, et à qui l'on peut parler raison, mœurs, lois et coutumes.

* Nous en sommes restés aux successeurs de Mènes. Après ce roi, l'Egypte fut partagée en quatre états ou gouvernemens ; celui de Thèbes ou de la Haute-Egypte ; celui de Thin, dans la Basse-Egypte ; celui de Memphis et de Tanis.

C'est ici le moment de vous parler de la division naturelle de ce pays, et de vous en donner une légère description. Ce beau pays, que le Nil arrose et fertilise, est long de deux cents lieues, et

* Temps héroïques.

large de trente. Le fleuve fameux dont vous avez sans doute entendu vanter les étonnans effets, est originaire d'Ethiopie. Grossi par les pluies qui tombent abondamment dans les mois d'avril et de mai, il se décharge en Egypte par sept cataractes dont l'aspect et le bruit font frissonner les étrangers, mais les habitans s'en approchent sans crainte ; et leur hardiesse, leur intrépidité à traverser le fleuve dans de frêles nacelles, est pour les voyageurs un spectacle effrayant ; on les voit se précipiter à travers les rochers ; on les croit engloutis dans les gouffres écumans, et on les revoit l'instant d'après reparaître au loin, et voguer tranquillement sur la surface du fleuve.

Il coupe l'Egypte et la divise naturellement en haute, moyenne et basse Egypte.

La première partie, la plus voisine des cataractes, était autrefois embellie par un grand nombre de superbes villes, de temples majestueux, de palais, de tombeaux, d'obélisques et sur-tout par cette fameuse Thèbes, cette Thèbes aux cent portes, si célèbre par son étonnante population, ses richesses et ses édifices.

Memphis, dans la partie moyenne,

sans égaler Thèbes, étale encore aux regards des voyageurs des débris imposans. Près d'elle sont les monumens de ces fameuses pyramides, mises au nombre des merveilles du monde. On y voit aussi les traces du lac Mœris, creusé par la main des hommes, et d'une étendue dont l'imagination est effrayée : nous en dirons quelque chose de plus détaillé à l'article de son fondateur.

On croit que la partie basse de l'Egypte est une création du Nil qui, en apportant son limon, a insensiblement formé cet atterrissement. Au défaut des ouvrages de l'art, elle est richement ornée des dons de la nature ; elle est douée d'une fécondité inaltérable. La sienne est indépendante des crues du Nil ; elle la doit au Delta qui l'arrose, et sa fertilité ne se dément point, lors même que les basses eaux du Nil occasionnent la disette dans les autres parties de l'Egypte.

Une partie des édifices qu'on admire en Egypte, paraît s'être élevée sous les successeurs de Mènes, sous les princes de sa race, dont les noms mêmes sont restés à peu près inconnus ; mais on veut qu'ils aient fait de très-rapides progrès dans les arts, et particulièrement dans

les arts utiles, qui ont dû être les premiers cultivés, et qu'ils aient eu des armées nombreuses, des armées de quatre cent mille hommes.

Cela n'empêcha pas les Egyptiens de tomber sous la domination des étrangers, qui s'emparèrent de Memphis et de toute la Basse-Egypte, où ils régnèrent, pendant environ deux cent soixante ans, sous le nom de rois pasteurs. On ne sait point précisément s'ils étaient Arabes ou Phéniciens; leur histoire est restée dans l'oubli; leur nom annonce seulement qu'ils menaient une vie pastorale, et par conséquent pacifique.

Sous leur domination, l'Egypte s'embellit et s'enrichit beaucoup; c'est peut-être alors que s'éleva l'édifice que quelques auteurs ont appelé le palais des cataractes, qui, étant destiné à retenir les eaux du Nil, ou à aider la direction de son cours, dût être un des premiers érigé, puisque de son élévation dépend la fécondité de cette contrée; mais il faut croire que les superbes colonnes et les statues dont cet édifice est orné, n'auront été placées que par la suite. On assure cependant que les Egyptiens se distinguèrent de bonne heure par leur magnificence; mais il est probable qu'ils

ne s'y adonnèrent qu'après avoir d'abord travaillé utilement. La nature de leur climat les rendit ingénieux à trouver des moyens pour faciliter l'écoulement des eaux, qui se répandent lentement sur leurs terres, qu'elles doivent couvrir entièrement pour les fertiliser; ils apprirent à les conduire dans les parties les plus éloignées par diverses pratiques que la nécessité leur fit découvrir. C'est ainsi que les principes du nivellement et de la geométrie ont pris naissance chez eux; on leur doit les premiers élémens de cette science. On leur doit encore les premières notions d'astronomie et d'astrologie judiciaire, qui les entraîna par la suite à donner dans la magie. A l'égard de, la sculpture, et plus encore de la peinture, ils paraissent avoir été longtemps à y faire des progrès. Il est cependant des auteurs qui supposent aux Egyptiens la connaissance de ces arts dès les premiers temps, et assurent que leurs villes ont été de bonne heure très-ornées.

A travers une foule de princes dont on ne dit rien, on cite Busiris comme le fondateur de Thèbes. Après lui parut Osymandias, qui fit la guerre aux Ethiopiens, leva contre eux une armée

de quatre cent mille fantassins et de vingt mille cavaliers. La nombreuse population de l'Egypte, la fécondité des femmes, qui sont quelquefois mères à l'âge de dix ans, rend plus probable qu'en tout autre pays des armées aussi considérables; nous en verrons bientôt paraître de plus formidables encore. Osymandias attachait un grand honneur à son goût pour les bâtimens. Il orna Memphis de portiques, de temples, de son propre tombeau, et de beaucoup d'autres monumens. On dit aussi qu'il bâtit une bibliothèque.

Plusieurs monarques, après lui, augmentèrent Thèbes et l'embellirent. Nitocris fut la première femme qui porta la couronne en Egypte, selon ceux qui révoquent en doute le règne d'Isis, ou refusent à cette première reine les honneurs de l'administration; mais, d'après les auteurs qui fixent à Nitocris l'époque de la considération que les Egyptiens eurent pour les femmes, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle mérita peu d'établir la gloire de son sexe. D'abord, elle reçut la couronne des Egyptiens, qui l'enlevèrent à son frère pour la lui donner; et au tort d'être usurpatrice, elle joignit le manque de

reconnaissance. Elle fit périr l'un des seigneurs qui l'avaient placée sur le trône; et à ce qu'il paraît, le sacrifia pour une très-légère offense. Elle fut, en général, vindicative et absolue. On la dépeint très-belle, on lui donne un teint admirable, des yeux superbes, mais on lui reproche sa cruauté, ce qui altère toutes ces qualités. Elle éleva l'une des pyramides, et ce fut peut-être son plus grand titre à la vénération de ses sujets.

Douze générations se passèrent ensuite jusqu'à Mœris, qui se rendit célèbre en faisant creuser le fameux lac qui porte son nom, et qui servait à recevoir les eaux du Nil, lorsque son inondation était trop forte, ou à lâcher ces mêmes eaux sur les terres, lorsque le débordement n'était pas suffisant pour les fructifier. Il faut au Nil trente pieds d'élévation pour procurer l'abondance; trop ou trop peu cause la stérilité et la disette. Il est donc facile de croire que des motifs si importans fixent une attention extrême sur les crues du Nil. Mille moyens ont été inventés pour s'en assurer, et la superstition s'en est mêlée. On jetait autrefois une jeune vierge dans les eaux, au moment où elles commençaient à s'enfler, pour se rendre le fleuve

favorable : plus tard, on se contenta d'y précipiter une statue ; et encore actuellement la crue du Nil occupe en Egypte tous les esprits; c'est la nouvelle du jour qui, selon le degré, est une occasion de fête ou de deuil.

Vous concevez, d'après cela, ma chère Aline, que Mœris rendit un grand service à son pays, en faisant creuser le lac dont nous venons de parler, et c'est, d'ailleurs, au rapport de tous les voyageurs, le plus étonnant ouvrage de ce genre qui ait été fait de mains d'hommes ; aussi, le nombre des ouvriers qu'on dit avoir été employé à le creuser est-il prodigieux. Mœris fut de plus l'un des grands rois de Thèbes : je dis de Thèbes, parce qu'à cette époque où les rois pasteurs régnaient encore dans la Basse-Egypte, et que la domination des Egyptiens ne se conservait que dans la Haute, on distinguait les rois de Thèbes de ceux de Memphis qui fut long-temps soumise aux étrangers.

Mais s'il est incertain que Mœris réunit Memphis au royaume de Thèbes, du moins est-il certain que son fils Siphoas régna sur ces deux villes. Ce prince se rendit très-célèbre par son savoir ex-

traordinaire, qui lui a mérité le nom de second *Thot.* Les Grecs l'ont connu sous celui d'*Hermès* ou *Mercure Trismegite.* On l'appelait aussi le fils de Vulcain. C'était un prince rempli de justice et de piété. Dès qu'il fut sur le trône, il entreprit de rétablir la religion et les lois. Il cultiva, dit-on, l'histoire naturelle. Son règne ne fut que de quatorze ans.

Après lui régna à Thèbes Phruron ou Nilus; c'est de lui que le fleuve qu'on nommait avant *Egyptus,* a pris le nom du Nil. Il paraît que ce changement fut l'événement le plus important de son règne.

Parmi les rois de la Basse-Egypte, on ne cite guère que Certos, qui régnait en même temps que Mœris, et même avant, car son règne fut de quarante-quatre ans; mais il ne fit rien de remarquable. On marque seulement que ce fut au commencement de son règne qu'Abraham fut en Egypte pour éviter la disette et la famine qui assiégeaient alors la terre de Chanaan. Certos fut le père d'Assys, qui régna quarante-neuf ans, mais dont le nom seul fut conservé.

Après lui, Aménophis, roi de la Basse-Egypte, eut un règne glorieux, dont la

durée fut, dit-on, de trente ans. Il soumit toute l'Egypte à sa domination, et fut père de ce Sésostris si fameux dans l'histoire. Aménophis paraît être le Pharaon, près de qui Joseph fut en faveur. Pharaon était un nom de dignité commun à tous les rois d'Egypte, et celui sous lequel ils sont toujours désignés dans l'Ecriture, ce qui rend difficile de distinguer ceux dont elle fait mention.

On prétend qu'Aménophis, ayant de grandes vues sur son fils, fit élever avec lui tous les enfans mâles nés le même jour que Sésostris. Exercé dès son jeune âge aux fatigues et aux travaux de tout genre, ce prince fut formé de bonne heure à ceux de la guerre, et les jeunes gens élevés avec lui furent, comme l'avait prévu son père, de braves et fidèles soldats, qui lui furent entièrement dévoués. Préparé ainsi à la conquête du monde, son père l'envoya faire ses premières armes dans la Lybie, dont il extermina les serpens et les monstres; puis il combattit les Arabes, les vainquit, et les poursuivit jusqu'à l'Océan Atlantique.

Ses premiers succès l'animèrent, l'excitèrent à faire de nouvelles conquêtes. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il

songea à étendre ses états. Il fut cependant assez sage pour s'occuper d'abord d'assurer la tranquillité de son royaume, et de prévenir les troubles qui eussent pu résulter de son absence. Dans cette vue, il divisa l'Egypte en trente-six gouvernemens, qu'il confia à des personnes sûres, et les mit de plus sous la régence de son frère. Ayant ainsi pourvu à la sûreté de ses états, il leva des troupes, dont il donna le commandement aux compagnons de son enfance. On prétend qu'ils étaient au nombre de mille sept cents, et que son armée était composée de six cent mille hommes d'infanterie, de vingt-quatre mille cavaliers, de vingt-sept mille chariots armés en guerre, et qu'il avait encore sur la mer Rouge une flotte de quatre cents vaisseaux : ce qui paraît porté à un nombre fort exagéré ! Mais telle enflée que paraisse cette énumération, elle est rapportée par plusieurs historiens ; et, ce qui paraît constant, c'est qu'il fit des conquêtes aussi rapides que surprenantes pour son temps. Les Ethiopiens furent le premier peuple qui éprouva le pouvoir de ses armes; il les défit en plusieurs rencontres, et les rendit tributaires; ensuite il subjugua les Arabes;

soumit toutes les parties occidentales de l'Asie; traversa l'Helespont, et termina ses conquêtes dans la Thrace, où le défaut de vivres manqua faire périr son armée. Selon quelques auteurs, il passa le Gange, traversa les Indes, et pénétra jusqu'à l'Océan oriental. Il laissa après lui divers monumens qui attestèrent son passage en divers endroits. Il érigea des colonnes, qu'on voyait encore bien long-temps après son règne.

Neuf années s'écoulèrent dans ses diverses expéditions. Sésostris revint en Egypte couvert de gloire, et traînant après lui une foule de captifs, qu'il employa bientôt à des travaux, qui prouvent qu'il voulait mettre son pays à l'abri d'une invasion semblable à celle que lui-même venait de faire en divers royaumes. Il fit élever un mur depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, pour fermer l'entrée de l'Egypte aux peuples qu'il avait vaincus. Cette muraille d'une si grande étendue, construite à travers les déserts pour arrêter les courses des Arabes, ne fut que le premier de ses travaux utiles à son pays. Après avoir pourvu à sa sûreté extérieure, il s'occupa de l'embellissement intérieur. Pro-

fitant de la paix et de la terreur qu'il inspirait à ses voisins, il bâtit des temples, fit élever des obélisques ; et voulant favoriser le commerce, et en même temps faciliter l'arrosement des terres, il fit couper l'Egypte par de nouveaux canaux ; il fit construire des chaussées, sur lesquelles on bâtit des villes, qui parurent dans le temps des débordemens du Nil, comme des îles au milieu des eaux.

Par ses soins, chaque ville un peu importante eut un temple, et il en éleva plusieurs de magnifiques. Tous ceux qu'il fit bâtir portaient cette inscription : « Aucun égyptien n'a travaillé « à cet édifice ».

Cette attention à ne pas fouler son peuple, à n'employer que les esclaves aux travaux publics, dut le faire adorer des Egyptiens : elle prouve en même temps combien ses captifs étaient nombreux ; car ses travaux furent immenses. Sa gloire serait entière, si on ne lui reprochait d'avoir attelé à son char les souverains des nations vaincues, qu'il obligeait de venir lui apporter les tributs qu'il leur avait imposés. Il se corrigea de l'orgueil insensé de se faire traîner par des rois, après avoir reçu,

de l'un de ses infortunés, une réponse qui lui fit sentir que la roue de fortune pouvait tourner pour lui, et le plonger dans les vicissitudes où les autres étaient tombés.

Mais son bonheur fut constant. Les révoltes qui avaient été fréquentes sous ses prédécesseurs, furent entièrement éteintes sous son règne, non-seulement par l'effroi que son nom seul inspirait, mais encore par les soins qu'il prit d'amollir ses sujets pour prévenir les révoltes. Sa politique fut depuis suivie par ses successeurs. Il rendit le gouvernement despotique, et réussit ainsi à rendre l'Egypte très-florissante.

Les seuls troubles qu'il éprouva lui vinrent de sa famille. Son frère Danaüs, ou Armaüs, comme quelques auteurs l'appellent, s'était habitué au commandement en son absence; il eut peine à rester ensuite dans la soumission. Les sages mesures de Sésostris, prévenant les révoltes, Danaüs, convaincu de leur inutilité, essaya de le faire périr. On croit que ce fut en mettant le feu à son palais. Ce qu'on assure, c'est que Sésostris n'échappa que par une espèce de miracle, aux feux qui devaient le consumer. Ce fut une preuve de son bon-

heur, et c'en est une de sa clémence; de s'être contenté de chasser le coupable de ses états. Sésostris eut encore à réprimer la cruauté de son oncle, nommé Busiris, frère d'Aménophis. Busiris ne se distingua, ne se rendit célèbre chez les anciens, que par la tyrannie qu'il exerçait dans son gouvernement, situé sur les bords du Nil. Ce fut probablement en l'absence de Sésostris qu'il s'adonna aux plus grands excès. Son neveu, à son retour, réprima ses attentats; et, après avoir banni Danaüs, il paraît qu'il gouverna tranquillement ses états, et employa le reste de ses jours à faire le bonheur de ses sujets. Dans sa vieillesse, il devint aveugle, et de désespoir se tua lui-même, ce qui fut célébré comme une action de courage.

Les anciens avaient sur ce point des idées différentes des nôtres; ce qui nous paraît une lâcheté, était à leurs yeux un acte méritoire.

Danaüs, après avoir erré en divers pays, finit par se retirer en Grèce, dans le Péloponèse, où il s'empara du royaume d'Argos, fondé, près de quatre cents ans avant, par Inachus.

Vers le même temps Cadmus, portait

de Syrie en Grèce l'invention des lettres. Quelques auteurs ont pensé que ce prince était égyptien, et s'autorisent dans leur opinion sur ce que les Egyptiens ont toujours réclamé l'invention des lettres qu'ils attribuent à leur Mercure; mais le plus grand nombre s'accorde à croire Cadmus phénicien.

Cette nation si célèbre dans l'antiquité, commençait dans cette même période à se rendre puissante par son commerce. Placée sur les côtes de la Palestine, dans un climat stérile et ingrat, ses habitans se distinguèrent par leur industrie. La nécessité qui est presque toujours mère des talens, donna l'essor aux leurs; elle les porta à chercher les moyens de se procurer les choses qui leur manquaient. Le mont Liban et d'autres montagnes leur offraient des bois de construction; ils en tirèrent parti, s'appliquèrent à la navigation, et y devinrent bientôt habiles. Leur situation les rendit puissans sur la mer, où ils étaient sans rivaux et sans concurrens; des ports commodes leur ouvrant la Méditerranée, ils s'enrichirent promptement par le commerce; et, après avoir pourvu aux besoins de première nécessité, ils s'en

firent de superflus; ils créèrent de nouveaux arts, dans lesquels ils excellèrent bientôt.

Nous reviendrons sur ce peuple intéressant; nous parlerons de Sidon, et de la suberbe Tyr; nous parcourrons l'histoire des rois de ces deux villes, plus célèbres peut-être que ne l'ont été leurs princes; mais revenons à ceux d'Egypte, aux successeurs de Sésostris.

Ils profitèrent des leçons de politique qu'il leur avait donné; mais du reste, ne se distinguèrent point.

Sésostris II n'eut de commun avec son père que d'être aveugle comme lui; ce ne fut point chez le fils le fruit de la vieillesse, mais la punition d'un sacrilége: Il ne fit rien de mémorable, et ne dût la tranquillité dont il jouit, qu'au sage gouvernement établi par son père, gouvernement qui continua de faire fleurir l'Egypte, sans que les descendans de Sésostris prissent beaucoup de peine.

A plusieurs rois dont le dernier fut un tyran (ce fut Rampsés, le Pharaon de l'Ecriture, qui accabla les Israëlites de travaux; il les employa sur-tout à bâtir les murailles de la Basse-Egypte), succéda Aménophis III, qui suivit les traces de son père, en persécutant le

peuple d'Israël. Il en fut puni par les plaies de l'Egypte, et périt ensuite dans la mer Rouge, lorsqu'il poursuivait les Israëlites, après leur avoir permis de se retirer.

Actisanès éthiopien, fut ensuite placé sur le trône d'Egypte, où les Egyptiens l'appelèrent. Il fut grand justicier ; sa sévérité peupla Riconolure, ville la plus reculée des terres entre la Syrie et l'Egypte, dans une contrée très-stérile ; il y envoya les voleurs, dont il fit faire une exacte recherche, et qu'on flétrit d'une ignominie éternelle, en leur coupant le nez.

Mendès, son successeur, bâtit le labyrinthe. Une anarchie de cinq générations amena sur le trône Mènes, homme d'une naissance obscure. Il fut appelé Protée par les Grecs : ils l'ont considéré comme un grand magicien, et prétendaient qu'il avait le pouvoir de prendre toutes sortes de formes, même celle du feu. On doit considérer cette prérogative qu'on lui attribue, comme l'emblême de la coutume des Egyptiens, d'orner la tête de leurs rois de figures d'animaux et de végétaux, même d'encens brûlant. Pendant le règne de Protée, Pâris et Hélène furent poussés en

Egypte par la tempête, et ce fut avec peine qu'ils échappèrent à la justice du roi qui voulait les retenir, et punir l'affront fait à Ménélas.

Remphis, son fils, fut extrêmement avare. Il amassa de grands trésors, et fit bâtir une forteresse pour les enfermer; mais, malgré ses soins et son exacte surveillance, il fut trompé, il fut volé, et vit presque chaque jour diminuer ses trésors par l'adresse de l'architecte, qui s'était réservé un moyen de s'introduire dans la forteresse dont le roi seul avait la clef.

Après huit rois, dont on n'a rien a dire d'intéressant, Chéops monta sur le trône; il bâtit la grande pyramide. Sa fille passe pour en avoir fait bâtir une petite du produit des présens qu'elle recevait de ses amans; ce qui n'est pas fort délicat, sur-tout pour une princesse; mais l'histoire fait connaître que les Egyptiennes étaient très-intéressées, et n'étaient rien moins que réservées dans leur conduite.

On a cependant l'exemple d'une princesse qui, comme une autre Lucrèce, se donna la mort pour un attentat fait à sa chasteté. Elle était fille de Mycérinus, qui régna après Chéops. On vante la

douceur et la bonté de ce monarque, qui se distingua par sa clémence en plusieurs occasions.

On place après Mycérinus, Gnéphactus, renommé pour sa sobriété. Dans une expédition qu'il fit en Arabie, les vivres lui ayant manqué, son armée se soutint pendant plusieurs jours par les alimens les plus vils; il en conclut qu'on pouvait se passer de bonne chère et il la défendit dans ses états.

Son fils, Bocchoris-le-Sage, a mérité ce surnom par des institutions qui le font regarder comme un législateur. Archictis, qui lui succéda, imagina un singulier moyen pour rétablir le crédit et faire circuler l'argent; ce fut de permettre d'emprunter sur le corps de son père; ce qui a trait au respect que je vous ai dit que les Egyptiens avaient pour la sépulture, qui était pour eux un point d'honneur. Le débiteur donnait en gage le cadavre de son père; le créancier, se reposant sur un nantissement qui lui répondait de tous les efforts de celui-ci pour s'acquitter, accordait du temps, et le débiteur ne pouvait être enterré, ni lui, ni ses descendans, qu'il n'eût préalablement dégagé le corps de son père. Ainsi, toute la famille était

intéressée à la chose, et travaillait de concert à acquitter cette dette sacrée.

Un Ethiopien, nommé Sabbaco, monta ensuite sur le trône par droit de conquête; il en chassa Anysis, qui s'enfuit dans les marais, c'est-à-dire, dans la partie basse de l'Egypte. Une vision avait ordonné à l'Ethiopien cette entreprise qui pouvait paraître téméraire, un autre vision lui ordonna, cinquante ans après, de massacrer tous les prêtres; il aima mieux abdiquer la couronne, et se retira dans son pays. Anysis reprit le trône qu'il garda cette fois jusqu'à sa mort. Il fut remplacé par Séthon de l'ordre sacerdotal.

Cette alternative de rois conquérans, rois détrônés, rois rétablis, et enfin choisis parmi les prêtres de la nation, marque une fermentation qui amena les Egyptiens à un gouvernement de douze rois.

Maîtres du royaume, ils prirent toutes leurs précautions pour s'affermir; et s'étant partagé l'Egypte, ils gouvernèrent avec une autorité égale; mais l'ambition et la jalousie qu'ils avaient les uns des autres, fit bientôt naître des divisions et des craintes. Ils consultèrent l'oracle qui répondit : « Celui d'entre « vous qui fera une libation dans une

« coupe d'airain sera roi de toute l'E-
« gypte ». Un autre oracle ajouta : « Ce-
« lui que vous maltraiterez sera vengé
« par des hommes d'airain ». Le véritable sens de ces oracles restait encore inconnu, lorsqu'un jour que les douze rois s'assemblaient pour offrir ensemble un sacrifice, il ne se trouva qu'onze coupes pour eux douze. Psammétique, l'un d'entr'eux, emplit de vin son casque d'airain, et s'en sert pour faire une libation aux dieux. C'est ainsi que s'expliqua le premier oracle. Ses collègues se le rappelant, s'alarment, et se réunissent contre Psammétique ; il le relèguent dans les marais. Il y vivait avec tranquillité, tout en déplorant leur injustice, lorsque des soldats de Carie et d'Ionie sont jetés par la tempête sur la côte où Psammétique était relégué. Quelques-uns disent que c'étaient des corsaires qui abordaient dans l'intention de piller. Selon l'usage de leur pays, ils étaient revêtus de cuirasses d'airain ; à la vue de leur costume, les habitans de la côte se dispersent et accourent vers Psammétique, en lui disant avec effroi que des hommes d'airain sortent de la mer. Explication du second oracle. Psammétique saisit aussitôt cet espoir

favorable. Il accueille les naufragés, fait alliance avec eux, et aidé de leurs secours et de celui du petit nombre de ses sujets qui lui restait fidèle, il rassemble une armée dont les étrangers deviennent la principale force, et fait la guerre aux onze rois, ses ennemis. Une grande bataille qu'il leur livra, près de Memphis, décida de leur sort. Psammétique remporta sur eux une victoire complète, et bientôt il se rendit maître de toute l'Egypte et régna sans concurrens.

L'un de ses premiers soins fut de récompenser les braves Cariens et les Ioniens à qui il devait ses succès. Il leur donna des établissemens, et fit alliance non-seulement avec eux, mais avec les autres Grecs.

De ce moment, les ports de l'Egypte, qui avaient jusqu'alors été fermés aux étrangers, leur devinrent d'un libre accès. Psammétique fit aussi fleurir le commerce ; et la libre communication avec les autres peuples, contribua de plus à bannir la barbarie de ses états. Les jeunes Egyptiens puisèrent, dans leurs nouveaux rapports, le goût des arts et des sciences qu'on commençait déjà à cultiver en Grèce.

Mais les distinctions que Psammétique accordait aux étrangers, et particulièrement aux Grecs, à qui il marquait la plus grande confiance, indisposa une partie de sa nation; deux cent mille Egyptiens prirent, dit-on, la résolution de fuir leur patrie. Psammétique instruit de leur dessein, entreprit en vain de les arrêter; ils partirent. Il fit courir après eux, sans qu'on put les décider à revenir; ils désertèrent, malgré toutes les représentations, et furent chercher des établissemens en Ethiopie. Pour réparer cette perte, Psammétique s'appliqua à gagner l'affection de ses sujets; il s'occupa de leur bonheur; et parmi les services qu'il rendit à son pays, on compte celui d'avoir fait chercher les sources du Nil. Il s'illustra encore en soutenant différentes guerres, et en prenant la ville d'Asoth, après un siége fameux qui dura vingt-neuf ans; c'est le plus long de tous ceux dont l'histoire fait mention. La gloire d'y mettre fin n'empêcha pas Psammétique d'être en proie aux excursions des Scythes, qui menacèrent ses états, et ne lui permirent pas de poursuivre le cours de ses conquêtes. Il se crut trop heureux de parvenir à les éloigner à force de présens.

Ces barbares se retirèrent dans la Haute-Asie, où ils régnèrent vingt-huit ans.

Psammétique finit son règne aussi glorieusement qu'il l'avait commencé; il continua toujours de témoigner beaucoup d'égards aux étrangers; la défection de quelques-uns de ses sujets, ne l'engagea pas à changer de manière envers ceux qu'il avait accueillis ; et les avantages que les Egyptiens trouvèrent bientôt dans les nouvelles branches de commerce qui s'ouvrirent pour eux, les consolèrent du crédit que les Grecs obtinrent en Egypte.

Psammétique, dont le règne fut de cinquante quatre ans, commence les temps vrais de l'histoire d'Egypte : c'est pourquoi nous nous y arrêterons, afin de ne point trop nous avancer, avant de parler des grands empires des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses.

Les deux premiers disputent d'ancienneté avec les Egyptiens, et ont droit, par conséquent, à notre attention, dès ces premières époques où l'on trouve chez tous les historiens des incertitudes frappantes.

Ainsi, ma chère Aline, pour tâcher de mener à peu près de front l'histoire des

anciens peuples, et vous les faire considérer dans leurs rapports respectifs, non-seulement je ne vous parlerai point aujourd'hui de Néchao-Pharaon, fils et successeur de Psammétique, mais même je n'en ferai pas le sujet de ma prochaine lettre : je ne m'occuperai de ce prince que lorsque nous aurons jeté un coup-d'œil sur les autres monarchies qui nous ramèneront à cette époque.

Mes lettres seront quelquefois longues, ma chère amie, c'est une suite nécessaire des sujets que je traite ; je pense ne pas devoir adopter d'autres divisions que celles que comporte naturellement l'histoire. J'espère vous la présenter d'une manière plus intéressante, en ne la coupant pas très fréquemment. Des faits trop souvent détachés les uns des autres, deviendraient arides, et ce n'est point une sèche nomenclature que je veux offrir à mon Aline.

LETTRE V.

Temps fabuleux de l'histoire grecque. Les fables des Grecs, présentées comme le pendant de celles de l'Égypte et le fondement de la mythologie, ont été, par cette raison, placées avant l'histoire des grands empires.

Je me proposais de vous entretenir aujourd'hui des Assyriens et des Babyloniens; mais vous me témoignez, par votre dernière, un si vif désir de connaître quelque chose de l'histoire grecque, que je reste incertaine si je dois suivre mon premier dessein.

Quel est donc le motif qui vous porte à cette préférence pour les Grecs? Ah! je le devine; on vous a tant parlé du beau climat de la Grèce, des fêtes charmantes de ce beau pays, où les grâces et la beauté jouaient un si grand rôle, que mon Aline brûle d'envie d'être au courant de toutes ces choses! Son imagination, je le vois, désire se promener à travers ces belles contrées, où Vénus avait tant d'autels; mais je serai peut-être cruelle sur ce point; je réduirai

beaucoup ces riantes descriptions, si favorables à nos poëtes, et ce que je vous en dirai sera bien au-dessous de l'idée que vous vous en êtes faite.

Plaisanterie à part, ma chère Aline, je vois bien que les récits fabuleux ont quelques attraits pour vous; vous serez donc satisfaite d'en trouver dans l'origine de presque tous les peuples; et quoique les Grecs en aient fourni plus que d'autres, je vous promets que les Assyriens et les Babyloniens ne resteront guère en arrière sur cet objet. Mais enfin, puisque vous désirez connaître d'abord les fables de la Grèce, je veux bien vous en amuser aujourd'hui; aussi bien elles feront le pendant de celles de l'Egypte; et en parcourant les temps fabuleux, qui sont les fondemens de la mythologie, nous parviendrons peut-être à découvrir ce qui a donné lieu à ces espèces d'allégories, et aux apothéoses des princes les plus célèbres de l'ancienne Grèce.

Ourane, fils d'Acmon, qui vivait à peu près vers le même temps que Mœris, roi de Thèbes, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, était originaire de l'Arménie et de la race des Sacques; il quitta son pays natal pour venir s'éta-

blir dans l'Asie mineure; il passa dans la Cappadoce, où il bâtit une ville qui, de son nom, fut appelée *Acmonia*. Il mourut de mort violente, pour s'être livré avec trop d'ardeur à la chasse des bêtes féroces. Ce genre d'héroïsme était alors en vogue, et tellement en honneur, que quelques auteurs ont cru qu'Acmon fut mis au nombre des dieux, et reçut le nom de *Très-Haut;* mais cette qualité lui est contestée par quelques autres; et l'on ne s'accorde généralement qu'à le dire père d'Ourane et bisaïeul de Jupiter, ce qui suffit bien pour sa gloire.

Ourane épousa sa sœur Titée, que l'on a nommée *la Terre;* de là vient sans doute que ses enfans furent appelés *les Titans*. Ourane fut le premier de sa race qui fût connu des Grecs. On le représente comme un conquérant. On prétend qu'il étendit son empire sur la Thrace, la Grèce, l'Italie, les Gaules et l'Espagne : c'est-à-dire que, dans toutes les parties de l'Europe qu'il parcourait, il faisait fuir devant lui les troupes de sauvages, ou qu'il en forçait quelques-uns à le suivre. Dans ces temps où les peuples de la Grèce étaient les Pélages, les Aones, les Hyantes, les Selèges, et d'autres dont on ne connaît que les

noms, barbares au point d'errer sans chefs et sans aucune discipline, n'ayant d'autres retraites que les antres et les cavernes, s'il était facile de les faire fuir, il ne l'était pas de les soumettre et de leur faire porter le joug. On ne peut guère conquérir que des peuples cultivateurs, parce qu'ils tiennent aux champs qu'ils cultivent, et que l'amour de la propriété les force de se soumettre au joug du vainqueur; mais les sauvages à qui tous lieux sont égaux, fuient quand ils ne sont pas les plus forts, et sont toujours sûrs de trouver des retraites qui remplacent celles qu'ils abandonnent; considération qui doit rendre difficiles à croire les faits mémorables qu'on attribue à Ourane; mais il établit une domination telle qu'il est possible de l'avoir sur des peuples sauvages, et il la dut sans doute à l'ascendant que lui donnait sur eux sa valeur et sa hardiesse dans les combats. Il eut beaucoup d'enfans très-célèbres, sous le nom de *Titans;* ils causèrent beaucoup de chagrin à leur père; ils se révoltèrent plusieurs fois contre lui, et l'obligèrent de les mettre en prison. Kronos ou Saturne, le plus jeune de ses fils, parvint à rendre la liberté à ses frères; puis se joignant à eux pour faire

la guerre à son père, il le battit en plus d'une rencontre, finit par le faire prisonnier, et le maltraita tellement, qu'Ourane périt de chagrin.

Saturne prit, quelque temps après, le titre de *roi*, que son père n'avait jamais porté; il fut le premier de sa race qui prit la pourpre et tous les attributs de la royauté. Craignant que l'exemple qu'il avait donné à ses enfans, en dépouillant son père Ourane, ne fût suivi par eux, il les faisait tous enfermer aussitôt après leur naissance; l'on a même dit qu'il dévorait tous les mâles. Rhéa, son épouse, indignée de cette cruauté, trouva moyen de soustraire Jupiter, le dernier de ses fils. De l'Arcadie, où il était né, elle le fit transporter dans l'île de Crète, où il fut élevé dans les antres du mont Ida, demeure ordinaire des Curètes, qui étaient les prêtres, les sacrificateurs et les devins de la nation.

C'est la conduite inhumaine de Saturne envers ses enfans, qui a donné lieu à la fable, qui les lui faisait dévorer à mesure qu'ils naissaient, de même qu'elle a donné lieu à celle, si ingénieuse, de l'éducation de Jupiter par les Nymphes du mont Ida.

Ce prince ne commença à régner en

Thessalie qu'à l'âge de soixante-deux ans ; et ce ne fut qu'après avoir détrôné son père Saturne, comme lui-même avait détrôné son père Ourane. Les Titans, jaloux de voir Jupiter sur un trône qu'ils pensaient devoir leur appartenir, lui déclarèrent la guerre; ils furent battus, et se virent contraints de quitter la Grèce.

La colonie errante des Titans se détruisit elle-même, par les guerres que se firent ses chefs. Il ne resta de toute cette race qu'Inachus, qui s'établit dans le Péloponèse, et qu'on regarde comme le fondateur du royaume d'Argos.

Revenons à Jupiter. Il épousa sa sœur, nommée *Junon* par les Latins, et *Héra* par les Grecs. Il partagea l'empire de la Grèce avec ses frères; Pluton eut l'Occident, et Neptune l'empire maritime. Jupiter, qui s'était réservé l'Orient et les îles, gouverna en grand prince, et fit des lois sages qu'il faisait observer très-exactement; il extermina les brigands qui s'étaient réfugiés dans les forêts de la Thessalie et de la Macédoine : c'était alors la plus grande marque d'héroïsme. Comme ce prince tenait sa cour sur le mont Olympe, cela donna lieu aux poëtes d'appeler l'Olympe *le ciel*, après que Jupiter eût été divinisé.

Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'à l'époque de l'invasion des Titans, les Grecs n'avaient aucune espèce de culte public; et l'on ne peut pas même dire quelle idée ils se formaient des dieux. Les enfans de Javan, s'il est vrai, comme on l'assure, que tous les Grecs descendent de ce fils de Japhet; les enfans de Javan avaient perdu tout souvenir de la divinité; et ils adoptèrent les dieux étrangers que leur présentèrent les diverses colonies qui s'établirent chez eux. Ceux qui les leur apportèrent, n'en donnèrent apparemment qu'une idée fort imparfaite; et le culte des Phéniciens et des Egyptiens fut altéré dès son établissement. Les sauvages contribuèrent encore à le dénaturer; ils y mêlèrent leurs préjugés, et le modifièrent de bien des manières; ces divers changemens furent une suite des diverses colonies qui s'établirent successivement: chacun soutint les dieux qu'il était accoutumé à révérer dans le pays qu'il habitait. Les différences d'opinions donnèrent souvent matière à des guerres intestines; les divinités ne s'établirent pas sans obstacles; les ministres d'un culte ancien furent souvent à la veille de se voir anéantis par un nouveau culte. Les prêtres eurent donc, dans tous les

temps, des intérêts contraires; et, jusque chez les premiers païens, ils se livrèrent des combats; ils usurpèrent les uns sur les autres, et la religion essuya bien des changemens.

L'histoire de ces divers changemens, présentée sous des allégories chargées de circonstances plus ou moins invraisemblables, prit insensiblement la forme d'une histoire des dieux même; ils furent considérés comme s'étant enlevé successivement l'empire de l'univers.

Toutes ces fables furent long-temps confiées à la tradition seule; les prêtres, ne formant point un corps, ne se concertèrent point; chacun donna l'essor à son imagination, et forma un culte à sa guise. Ainsi, il y eut autant de dieux et de pratiques religieuses que de territoires; chaque divinité, en changeant de lieu, changea de noms, d'attributs, de fonctions; et les notions que s'en firent les Grecs ne furent ni uniformes, ni constantes.

C'est cependant cette suite de fables qui forme ce qu'on appelle *la mythologie,* et qui n'est que l'histoire de divers princes, défigurée et amplifiée, suivant que l'imagination des poëtes les a emportés. Il suffisait alors d'être poëte pour

être théologien ; et chaque âge vit naître de nouvelles fables, qui mettent d'autant plus de confusion dans l'histoire, qu'on attribue souvent à un seul prince les faits arrivés sous d'autres princes du même nom. C'est ainsi, par exemple, que, dans la fable, on attribue à Jupiter, dont nous venons de parler, plusieurs faits antérieurs à son règne, et d'autres qui ont illustré des princes du même nom, qui ont régné bien longtemps après lui.

Comme nous aurons occasion de parler, par la suite, de la religion et des usages des divers peuples dont nous parcourons l'histoire, j'ai cru nécessaire de vous présenter quelques observations, dont vous pourrez faire l'application à mesure que nous avancerons dans l'histoire des nations, qui vous offriront presque toutes des incertitudes sur leur origine; objet important qui fournit toujours matière aux conjectures.

J'ai dit plus haut qu'Inachus s'établit dans le Péloponèse, et fonda le royaume d'Argos ; il paraît cependant que ce prince n'avait pas d'établissement fixe, et qu'il vécut sous des tentes. Ce fut son fils Phoronée qui bâtit Argos, et qui y régna après la mort de son père. Egia-

Iée, second fils d'Inachus, fonda le royaume de Sicyonne, vers le même temps que son frère Phoronée rassemblait dans Argos les peuples dispersés dans les campagnes. On prétend qu'il est le premier qui a sacrifié aux dieux et qui donna de véritables lois à ses sujets ; ce qui a fait dire à quelques auteurs qu'il fut le premier prince qui régna dans le Péloponèse.

Ogygès, contemporain d'Inachus, régnait vers ce même temps dans l'Attique; il eut de son mariage avec Thébée, fille de Jupiter, un fils nommé *Eleusinus*, qui bâtit Eleusis. C'est pendant son règne que l'Attique fut ravagée par une inondation qui conserva le nom de *déluge d'Ogygès*. Selon quelques auteurs, ce prince périt dans cette espèce de déluge; selon d'autres, il quitta son pays à l'approche de l'inondation qui fut si considérable, que le pays resta deux cents ans sans être habité. Pendant cet espace de temps, une partie de la Grèce retomba dans la barbarie dont elle commençait à sortir; et elle n'en fut tirée que plus de deux cents ans après, lorsque de nouvelles colonies vinrent d'Egypte et de Phénicie.

Il n'y avait encore, dans toute la

Grèce, que deux villes, Argos et Eleusis, qui devint depuis célèbre par les mystères qu'on y célébrait. Argos, que les successeurs de Phoronée continuaient à embellir et à fortifier, se trouva bientôt si peuplée, que sous le règne de Triopas, le septième de ses rois, l'étendue de son pays devint trop petite pour l'établissement de ses enfans. Xantus, l'un d'eux, se retira dans l'île de Lesbos, l'une des plus considérables de la Méditerranée, où il fonda un nouveau royaume. On croit que la ville d'Epidaure dans l'Argolide, fût bâtie dans le même temps, probablement aussi par un fils de Triopas, qui eut une famille nombreuse, et régna quarante-six ans dans Argos. On ne voit pas, cependant, qu'il se soit beaucoup occupé de policer ses peuples, car ils n'étaient encore guère sociables; l'on ne s'aperçevait pas qu'ils eussent fait de grands progrès dans la civilisation, lorsqu'un événement inattendu vint donner une face nouvelle à toute la Grèce.

Cet événement fut l'arrivée de Cécrops, qui vint, du fond de l'Egypte, policer les peuples de la Grèce, et donner des lois à toute l'Attique. Originaire d'une nation où les hommes ont toujours été plus féconds qu'ailleurs, il se mit à

la tête d'une colonie composée du superflu de sa province; et cherchant de nouvelles terres, il aborda dans l'Attique, qui était alors en proie aux barbares ; il en soumit quelques-uns par la force des armes, gagna les autres par la douceur; et se rendant absolument maître du pays, il sut si bien se concilier l'estime d'Actée qui régnait alors, qu'il lui donna sa fille en mariage, et le désigna pour son successeur.

Les pirates et les brigands qui infestaient l'Attique, donnèrent bientôt à Cécrops l'occasion de faire sentir à ses sujets combien il leur était nécessaire de se mettre à l'abri des incursions. Il leur apprit l'art de bâtir des forteresses, fonda une ville qui de son nom fut appelée Cécropie, et servit dans la suite de citadelle à la ville d'Athènes. Non content d'avoir tiré ses sujets du fond de leurs forêts, et de leur avoir appris à convertir leurs cabanes en maisons commodes, il s'attacha à les policer; il institua le mariage, en fit une cérémonie religieuse. Ces peuples ignorans n'avaient aucune idée de l'union conjugale; ils ne connaissaient d'autre règle que leurs penchans, et se livraient sans frein à toutes leurs passions. Cécrops s'en apercevant, et reconnaissant

de plus qu'ils n'avaient que des notions très confuses de la divinité et des hommages qui lui sont dus, s'attacha à leur en donner de plus certaines. On le regarde comme le premier qui ait donné une forme un peu fixe à la religion des Grecs; il leur apprit à révérer un dieu suprême ; ce fut lui qui donna à Jupiter le nom de *Très-Haut.* Après avoir réglé le culte des dieux, Cécrops fit quelques lois, dont la première fut celle du mariage; puis, il distribua ses sujets en douze cantons, qu'on appela depuis tribus ; il établit des espèces de tribunaux, et le sénat, depuis si célèbre sous le nom d'aréopage. On prétend que quelque temps après avoir distribué ses sujets par tribus, il en fit le dénombrement, et les trouva au nombre de vingt mille. Il est probable qu'il ne fit ce dénombrement qu'après un certain laps de temps, peut-être vers le milieu de son règne, qui dura cinquante ans, pendant lesquels il eut la satisfaction de jouir du fruit de ses bienfaits, et de voir ses peuples s'accroître de plus en plus.

Il n'y avait pas plus de neuf ans que Cécrops régnait, lorsque Deucalion, fils de Prométhée et petit-fils de Japhet,

prince barbare, vint de la Haute-Asie dans la Grèce. Il s'empara de Licorie vers le Mont-Parnasse, où il régna cinquante-deux ans ; mais, peu content du petit royaume qu'il s'était formé, il fit la guerre à ses voisins, et se rendit maître d'une partie de la Basse-Thessalie, nommée Phocide ; et comme cette partie avait anciennement été connue sous le nom d'Hellade, il voulut en renouveler le souvenir en donnant à son fils le nom d'Hellen, d'où les Grecs prirent parfois, dans la suite, celui d'Hellenes.

Sous le règne de ce roi, le cours du fleuve Pénée, qui est un des plus fameux de la Thessalie, fut arrêté par un tremblement de terre, dans l'endroit même où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la mer. Il tomba cette même année une pluie si abondante que toute la Thessalie fut innondée. Cet événement est connu et célèbre dans la mythologie sous le nom de *déluge de Deucalion.* Il a donné lieu à la fable qui lui fait ressuciter le genre humain par les pierres que lui et sa femme Pyrrha jetèrent derrière eux. Après ce déluge, qu'on dit universel, comme l'avait prédit l'oracle de Thémis, les pierres

jetées par Deucalion furent changées en hommes, et celles jetées par Pyrrha produisirent autant de femmes.

L'allégorie de ces pierres mystérieuses qui repeuplèrent le pays, est probablement la naissance des enfans de ceux des habitans qui se sauvèrent sur le Mont-Parnasse avec Deucalion et Pyrrha.

Je prendrai occasion de vous observer ici, ma chère Aline, que le terrain de la Grèce l'exposait à de très-fréquentes innondations. La Béotie est un bassin formé par des montagnes, et dans lequel les rivières n'ont leur écoulement que par des conduits souterreins. La Thessalie est également un bassin, et le fleuve Pénée se jette dans la mer par une embouchure si étroite, qu'il n'est pas difficile de comprendre qu'elle a pu se combler. Par conséquent, quoique les déluges d'Ogygès et de Deucalion soient les seuls dont la tradition se soit conservée, on peut conjecturer qu'il y en a eu plusieurs autres, qui ont contribué à ce que les Grecs restassent long-temps épars de côté et d'autre, et n'ayant presque pas de relations ensemble ; les montagnes qui les séparaient étaient des espèces de barrières qu'ils franchissaient rarement.

Il est absolument essentiel, pour bien étudier l'histoire de ces peuples, de considérer leur position géographique. Je vous engage donc, ma chère amie, à jeter un coup-d'œil sur la carte de l'ancienne Grèce, et à bien l'observer, afin de lire avec plus d'intérêt les faits que je me plais à vous tracer.

Vous verrez que la Grèce est coupée par une chaîne de montagnes qui forment plusieurs sinuosités, et jetant des branches de côté et d'autre, la divisent en plusieurs vallées ; vous verrez encore que la grande chaîne élève autour de chacune d'elles, des enceintes qui les ferment presque de toutes parts.

En considérant la position des différentes parties de la Grèce, on conçoit que ses habitans eurent long temps peu de communication, et durent se policer lentement. Cette même disposition ne permettait pas aux étrangers de pénétrer facilement dans l'intérieur; aussi, ceux qui ont contribué à civiliser les Grecs, s'établirent d'abord sur les côtes. Ils ne pénétrèrent plus avant dans le pays, qu'à mesure que les sauvages furent vaincus par la force, ou gagnés par la manière dont on traitait les vaincus. La curiosité de connaître un nou-

veau genre de vie, et d'avoir part aux avantages qui leur étaient offerts, contribua encore à les faire sortir de leurs retraites ; quelquefois ils en furent chassés et forcés de venir chercher un asile dans les villes; d'autres fois, ils y furent attirés par des combats dont on leur donna le spectacle ; c'est un artifice que les colonies employèrent avec succès, et c'est de cet usage que naquirent dans la suite les jeux célèbres de la Grèce.

L'histoire de ce pays est un abrégé de toutes les révolutions possibles. Après nous avoir montré les peuples dans l'état le plus grossier, le plus barbare, elle nous montre le commencement des arts et des sociétés ; et nous faisant observer ces choses depuis leur origine jusqu'à leur perfectionnement, elle nous les fait voir encore depuis leur perfectionnement jusqu'à leur décadence. Elle nous ferait remarquer de même, dans tous les genres d'étude, les progrès et les erreurs de l'esprit humain, si un tel examen n'était au-dessus de mes forces, et plus encore au-dessus de la légèreté de votre esprit. Je me contenterai donc de vous en donner une légère indication, quand l'occasion s'en présentera.

Revenons à l'époque où nous en sommes restées, celle du succès de l'invasion de Cécrops. Nous avons dit qu'il avait régné cinquante ans. Il mourut sans laisser de postérité. Cranaüs régna, dit-on, après lui dans Athènes, ce qui semble indiquer que cette ville avait été bâtie par Cécrops, quoique la plupart des auteurs n'en fassent point mention, et ne lui attribuent que Cécropie qui, comme nous l'avons dit, servit de citadelle à la ville d'Athènes.

Deux événemens contribuèrent à rendre mémorable le règne de Cranaüs. Le premier est le jugement rendu par l'aréopage, dans le différend entre Mars et Neptune. Ces princes qui régnaient tous deux dans la Thessalie, se soumirent d'un commun accord au jugement de ce tribunal. Le sujet de leur différend était la mort d'Hallirothius, fils de Neptune, tué par le dieu Mars; car c'est ce prince qui fut depuis érigé en dieu, dont Hallirothius avait violé la fille, nommée Alcippa.

Le second événement fameux de ce règne, fut le déluge de Deucalion, dont je vous ai parlé plus haut.

Après neuf ans de règne, Cranaüs fut chassé du trône par Amphictis son gen-

dre. Quelques auteurs ont confondu ce dernier avec Amphiction, fils de Deucalion et Pyrrha, qui régnait aux Thermopyles dans le même temps; et qui, bien différent de l'usurpateur Amphictis, était un prince plein de sagesse et d'amour pour sa patrie. Pour réunir les différens états de la Grèce, par un lien commun, il établit une confédération entre douze villes grecques, dont les députés se rendaient deux fois l'année aux Thermopyles pour y délibérer, et faire aux dieux des sacrifices en commun. Cette assemblée qui devint célèbre, fut appelée le conseil des Amphictions, et contribua beaucoup à établir l'union et l'amitié entre les divers peuples de la Grèce, qu'elle assujétit à un culte réglé, qui adoucit leurs mœurs et leurs esprits.

Dans la suite des temps, les deux députés que chaque ville envoyait à ces espèces d'états généraux, étaient toujours choisis parmi les citoyens les plus estimés; et la moindre infidélité à la patrie, suffisait pour n'être point admis à y concourir.

On place sous le règne d'Amphictis, roi d'Athènes, l'arrivée de Cadmus, dans le pays connu depuis sous le nom

de *Béotie*, où il bâtit la ville de Thèbes. Je vous ai déjà parlé de ce prince dans ma dernière lettre; je vous ai dit qu'il vint des côtes de la Phénicie, apporter aux Grecs l'écriture alphabétique. Il fut, dit-on, le premier qui, pour repeupler le pays dont il avait chassé les premiers habitans, offrit un asile à tous ceux qui voudraient se réfugier près de lui. Il introduisit cet usage en Grèce, et y apporta plusieurs arts utiles; mais, malgré tous ses services, l'histoire de sa postérité est une suite de malheurs et de catastrophes tragiques.

Huit ans après, Danaüs, fils de Bélus, roi d'Egypte, vint dans l'Argolide enlever la couronne à Gélanor, le dernier des descendans d'Inachus. C'est ce prince qui fut père des Danaïdes, dont nous parlerons par la suite.

Voici les colonies qui ont le plus contribué à policer les Grecs. On croit que c'est vers le même temps qu'elles s'établirent, que Sésostris pénétra dans la Thrace, et montra les arts aux peuples de l'Asie mineure et à ceux du nord de la Grèce.

Ceci n'est qu'une conjecture, car l'on ne sait point très-précisément l'époque des expéditions de ce grand conqué-

rant : les uns les placent plutôt, les autres plus tard ; mais, si c'est à cette même époque, tout concourait donc alors à policer les peuples, et à répandre les connaissances acquises par les nations plus policées. Quoique les lumières fussent à cette époque fort peu de chose, elles durent paraître des prodiges à des gens qui en étaient absolument dépourvus, et c'est ce qui contribua sans doute à faire mettre au nombre des dieux ceux qui les apportaient, et à les faire présider aux arts dont ils paraissaient les inventeurs.

C'est assez, je crois, de vous avoir indiqué une partie de l'origine de la mythologie, sans qu'il soit besoin de m'étendre sur cette science, qui est si agréable par elle-même, que j'aime à croire que vous en avez déjà quelque connaissance. Ne fût-ce que par la lecture des charmantes lettres à Emilie sur la mythologie, vous en apprendrez assez pour être en état de comprendre facilement ce qui pourrait vous paraître obscur dans les sujets d'histoire qui y ont donné lieu. Je compte que mon Aline fera en ce moment cette comparaison, et s'affermira ainsi sur les temps fabuleux.

LETTRE VI.

Histoire du premier empire des Assyriens, depuis son fondateur jusqu'à la mort de Sardanapale.

Pour satisfaire le désir que vous éprouviez de savoir quelque chose des Grecs, je vous ai tracé, dans ma dernière, une esquisse sur les commencemens de ces peuples, qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire ancienne; et voulant vous parler de suite des diverses colonies qui ont repeuplé la Grèce, et jeté les premières bases de son éclat futur, je me suis trouvée entraînée à rester en arrière, sur les empires dont la célébrité devança celle de la Grèce, et qui eurent une supériorité bien plus marquée, sous le rapport des armes et de la puissance.

Je vais donc aujourd'hui, ma chère Aline, vous entretenir des Assyriens et des Babyloniens.

* Ces peuples disputaient d'ancienneté avec les Egyptiens, et prétendaient

* Assyriens.

même l'emporter sur eux. Ils ont quelque droit à cette prétention, s'il est vrai qu'ils descendent d'Assur, fils de Sem. Il paraît assez constant qu'il quitta le pays de Sennaar, pour venir s'établir vers la source du Nil, mais il ne l'est pas qu'il jeta les fondemens de Ninive, qui devint par la suite la capitale de l'Assyrie.

Dans ma première lettre sur l'histoire, je vous ai parlé de Nemrod, ce chasseur si fameux dans l'Ecriture, à qui quelques auteurs attribuent la fondation de Ninive, et même celle de Babylone. Si vous vous rappelez les conjectures que je vous ai rapportées sur Nemrod et sur l'origine des premiers empires, vous concevrez que cet arrière-petit-fils de Noé put être fort célèbre sans avoir toute la puissance qu'on s'est plu à lui attribuer. Mais il n'en est pas moins vrai que si ce fils d'Assur rassembla les hordes éparses des Assyriens, et soumit, en se mettant à leur tête, les petits peuples voisins, cette nation est très-probablement la plus ancienne qui ait existé en corps, et c'est celle qui pourrait se vanter d'avoir eu le premier roi.

Ceux qui refusent ce titre à Nemrod, prétendent que ce fut Bélus qui fonda l'empire de Babylone et d'Assyrie,

qu'on confond dans ces premiers temps. Le premier a pour lui les auteurs sacrés, et le second, les auteurs profanes. Selon d'autres, Bélus chassa les Arabes de Babylone, et après s'être établi dans cette ville, qu'il agrandit et embellit, il établit un empire si absolu, qu'il se fit dresser des autels, bâtir des temples, et révérer comme un dieu.

Cela est bien beau pour un commencement d'empire! Il est plus probable que ce fut Ninus, fils de Bélus, qui en étendant les bornes de son empire, fit rejaillir sur son père une partie de sa gloire, et finit par le déifier sous le nom de *Bel*.

L'idolâtrie est née, dit-on, sur les bords du Tygre et de l'Euphrate, d'où elle s'est répandue en Egypte et en Grèce. Il est certain que les fables de ce pays se ressemblent beaucoup. Que ce soit *Phul*, *Bel* ou *Jupiter*, c'est sous différens noms le dieu qui habite le ciel, lance la foudre, et règle les destinées des hommes. Que ce soit l'*Astraté* des Syriens, la *Melita* des Babyloniens, la *Vénus* des Grecs, c'est toujours une femme de la plus grande beauté, la mère des grâces et des

amours qui préside aux plaisirs, et les excite par son exemple.

De ces rapprochemens de leurs dieux, vous conclurez que nous pourrons en trouver beaucoup dans leurs cultes ; mais avant de parler de celui des Assyriens, disons quelque chose de leur climat et de leurs usages, qui nous conduiront à voir comment leur empire a pu s'étendre aussi promptement que nous aurons bientôt lieu de le remarquer.

* Ils furent guerriers dès leur origine : mais en considérant la petitesse de leur pays, on est étonné qu'ils aient pu lever des armées aussi fortes que celles qu'on attribue à Ninus et à Sémiramis. La manière dont elles se formaient, fait cesser une partie de l'étonnement. D'un centre quelquefois fort resserré, sortait une cohorte guerrière qui, se jetant sur son voisinage, en ramenait des hommes arrachés de leurs foyers. N'ayant pas d'autres ressources, ils s'incorporaient volontiers aux vainqueurs : tous ensemble, excités

* L'Assyrie est située entre le Tygre et l'Euphrate ; elle s'étend jusques aux pays compris entre l'Asie mineure, l'Arménie, la Médie, la Perse, l'Arabie déserte et la Syrie.

par l'appât du butin, allaient ravager les contrées voisines, dont les habitans dépouillés et entraînés grossissaient encore la troupe.

C'est ainsi qu'un auteur moderne, qui pourra vous paraître un peu critique, explique les hauts faits attribués à Ninus, et nous fait concevoir comment les hordes ambulantes, connues sous le nom d'*Assyriens*, subjuguèrent la Mésopotamie, pénétrèrent jusqu'en Arménie, en Médie et en Perse, d'où ils passèrent comme un torrent par la Syrie, pour porter la désolation dans la Chaldée, devenue la patrie des Juifs. C'est ainsi, ajoute le même auteur, qu'à force de conquêtes, le centre s'entoura de déserts, et devint désert lui-même.

On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a beaucoup de vraisemblance dans cette opinion, qui nous représente les grands conquérans, comme des fleuves dévastateurs qui entraînent tout ce qui les entoure, et ne s'étendent qu'en détruisant.

Mais revenons à Ninus, qui paraît avoir commencé ses conquêtes du vivant de son père Bélus. La petite contrée qu'il habitait, était située sur la

rive gauche du Tygre, peu loin de la source de ce fleuve, entourée de lacs et de montagnes. Sa position put contribuer à le rendre guerrier et conquérant; ce fut peut-être pour trouver un pays plus fertile que, se mettant à la tête de la jeunesse de ses états, il parcourut les royaumes circonvoisins. On suppose qu'il commença par faire alliance avec un roi arabe, qui eût pu entraver sa marche, et qui au contraire, lui livra passage. Suivant alors le cours de l'Euphrate, il soumit plusieurs pays, se rendit célèbre par sa valeur, mais se déshonora en Arménie, s'il est vrai que, comme l'assurent quelques auteurs, il fit périr toute la famille royale, et expirer le roi sur une croix. C'est une cruauté dont il n'est point généralement accusé, mais elle ternirait bien la gloire de ses conquêtes. On veut qu'il les ait portées depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, et la rapidité de ses exploits les a long-temps rendues incroyables. Mais ce n'est plus en ce siècle qu'on peut trouver quelque chose d'impossible à un héros! et l'on peut croire à ceux des siècles passés, lorsqu'on a sous les yeux de si grands exemples de ce que peuvent des guerriers valeureux sous un chef

invincible. Croyons donc que Ninus put, comme on l'a dit, parcourir l'Egypte en vainqueur, soumettre la Célisyrie, les pays situés sur l'Hélespont, ceux des Parthes, des Mèdes et des Perses, n'être enfin arrêté dans le cours rapide de ses conquêtes, que par les Bactriens, dont les montagnes et la valeur suspendirent pour quelque temps ses succès.

Forcé de reculer devant ces peuples féroces et belliqueux, qui furent, dans la suite, soumis aux Perses, Ninus reprend le chemin de ses états; se met en possession du trône; augmente et embellit Ninive, qui reçut de lui ce nom tiré du sien, ce qui sans doute contribua à l'en faire supposer le fondateur. Il établit dans cette ville le siége principal de l'empire des Assyriens, et bientôt, à la tête d'une armée formidable, il marche vers la Bactriane qu'il veut absolument soumettre. Il se rend maître de plusieurs villes de ce pays; mais Bactres, capitale, place forte par sa situation, qui la rendait une véritable forteresse, résista long-temps aux efforts de Ninus. On prétend qu'il dut la prise de cette ville à l'adresse de la fameuse Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers, et pour laquelle il conçut une passion

si forte, après cette action héroïque, qu'il l'épousa aussitôt après la mort de son mari.

Vous aurez plus d'une fois entendu parler de cette princesse célèbre qu'on cite souvent dans la conversation, et qu'on a parfois comparée à l'impératrice de Russie Catherine II, qu'on appelait la Sémiramis du Nord. Ce que vous avez pu entendre dire sur celle de l'Orient, a dû exciter votre curiosité, et vous donner le désir de connaître l'histoire de cette reine célèbre, qui a fourni le sujet de plusieurs tragédies.

Je vais donc vous rapporter quelques-unes des fables qu'on nous a transmises sur son origine; car l'enfance de Sémiramis est environnée d'une foule de circonstances merveilleuses qui ont exercé l'imagination des auteurs anciens.

Il paraît qu'elle est née de parens obscurs. Les uns la supposent fille d'un berger; d'autres lui donnent une origine qui tient de la fable des œufs de Léda. Exposée dans une forêt, elle est recueillie par un malheureux bûcheron qui, touché de pitié, porte cet enfant à sa femme pour le nourrir. Celle-ci l'élève avec négligence, la laisse seule un jour dans son berceau, les uns disent à l'entrée

d'une forêt, les autres prétendent que ce fût dans sa cabanne, dont elle oublia de fermer la porte; mais, enfin, un aigle qui avait pris son vol de ce côté, cherchant une pâture convenable à ses petits, fond sur le berceau de l'enfant et l'enlève entre ses serres. L'aigle le porte doucement dans son nid, et les aiglons respectent l'enfant, se contentent de jouer avec lui; ils ne lui font auaucun mal. L'aigle lui-même s'y attache bientôt; et s'apercevant que l'enfant ne mangeait point volontiers la même nourriture que les aiglons, qui se nourrissaient de chair crue, l'aigle, attentif, lui en apporte une plus convenable pour lui: ce fut des rayons de miel. Ainsi, la douceur et la force se réunirent pour protéger et soutenir l'enfance de Sémiramis. Elle s'élève parmi les aiglons, joue et grandit avec eux; et lorsque ceux-ci eurent pris leur accroissement, et que, suivant l'usage de la gente volatile, ils ne surent pas plutôt faire usage de leurs ailes qu'ils prirent leur vol et se séparèrent de leur mère, Sémiramis, ne pouvant les suivre dans les airs, resta seule compagne de l'aigle, dont elle continua de partager le nid; ce qui lui mérita toute son affection.

Au bout de quelques années, des chasseurs poursuivent cet oiseau destructeur qui faisait beaucoup de dégât aux environs ; ils blessent l'aigle protecteur et pourvoyeur de Sémiramis. L'oiseau blessé vient se réfugier dans son nid ; les chasseurs y grimpent sur ses traces, et sont très-surpris d'y trouver un enfant dont la beauté les frappe. Ils l'emmènent avec eux, et le vendent à des marchands d'esclaves. Ceux-ci, comptant sur le profit qu'ils pourraient un jour tirer des charmes de cette petite fille, donnent quelques soins à son éducation ; elle en profite, acquiert des talens, et particulièrement celui de l'éloquence. Sa beauté se développe tellement, qu'ils se flattent bientôt de pouvoir la vendre à quelque grand prince : cet espoir prend plus de consistance par un espèce d'augure. Ils rencontrent un jour, dans leurs courses, l'aigle qui avait nourri Sémiramis. La distinguant au milieu d'eux, il vient planer sur sa tête, d'où l'on tira le présage de sa grandeur future ; on ajoute que cet oiseau suivit long-temps son ancienne protégée, et que ce fut la direction de son vol qui engagea les marchands d'esclaves à tourner leurs pas vers l'Assyrie. Ménonès,

ou selon d'autres, Ménon, grand officier de Ninus, et qu'on dit avoir même été gouverneur de l'Assyrie, acheta cette jeune esclave; et bientôt elle prit un tel empire sur son esprit, qu'il l'épousa et se laissa conduire par ses conseils.

D'autres historiens racontent différemment le mariage de Sémiramis; quelques-uns même la font fille de Simma, prince d'Arabie, mais cette origine est encore mêlée de fables très-peu vraisemblables. Ctésias nous en a donné une encore plus merveilleuse que celle que je viens de vous rapporter. Selon lui, elle dut le jour à une déesse inférieure, nommée Décerto, qui s'était attiré la colère de Vénus. Elle la rendit amoureuse d'un jeune homme qui apparemment l'abandonna : de désespoir et de honte, Décerto cache entre les rochers du désert la fille à qui elle vient de donner le jour, et se précipite dans la mer où elle est changée en poisson. Vénus, probablement appaisée par son sacrifice, envoie vers l'enfant les oiseaux qui lui sont consacrés; des pigeons le couvrent et le réchauffent de leurs ailes; ils le nourrissent de lait caillé qu'ils dérobent aux bergers du voisinage : ceux-ci, s'ap-

percevant du vol, suivent les pigeons et trouvent l'enfant. Ici, la fiction de Ctésias rentre dans celle citée plus haut, qui est je crois tirée d'Hérodote, à l'exception que ce sont des bergers au lieu des chasseurs qui emmènent l'enfant et contribuent à sa grandeur future. Ctésias supose que leur chef était berger du roi, et que ce fut lui qui donna à la jolie petite fille le nom de Sémiramis, qui en langue syrienne, veut dire colombe. Malgré cette circonstance, fable pour fable, j'aime mieux celle de l'aigle; elle a quelque chose de plus vraisemblable encore, et peut d'ailleurs conduire à expliquer comment Sémiramis fut si habile à gravir les monts; sa première éducation avait dû l'y accoutumer, et son goût pour les montagnes artificielles en fut peut-être une suite.

Enfin, dans l'une et l'autre fiction, elle surpassa toutes celles de son sexe en esprit et en beauté, et le bruit de sa réputation parvint jusqu'à Ménon sur qui elle fit une telle impression qu'il l'épousa.

Ce fut peu après que Ninus retourna contre les Bactriens; Ménon, forcé de le suivre, se sépare à regret d'une

épouse chérie. De son côté, Sémiramis qui avait autant de courage et de génie que de charmes, marqua le désir de suivre son époux à l'armée. Il paraît qu'il s'y opposa d'abord, mais voyant le siège de Bactres traîner en longueur, il s'ennuya d'être privé d'une femme adorée, et l'envoya chercher. Sémiramis apprit de l'escorte qui protégeait sa marche, que le roi commençait à désespérer de pouvoir prendre Bactres, et qu'il s'en affligeait beaucoup. Dès-lors, concevant un projet digne de son courage, elle songea à profiter de l'ascendant qu'elle avait sur son époux pour contribuer à sa gloire. Voulant accorder en même-temps la vanité naturelle à son sexe, avec celle de se distinguer à la guerre, les auteurs supposent qu'en s'occupant des préparatifs de son départ, Sémiramis se fit faire un habit ambigu qui pouvait servir à déguiser son sexe, et avait d'ailleurs tant de grâces qu'il fut adopté par les Mèdes, et ensuite par les Perses, lorsqu'ils furent devenus maîtres de l'Asie. Je n'ai garde d'oublier cette circonstance, qui ne sera pas sans mérite aux yeux de mon Aline. C'est même parce que je connais son goût pour les aventures romanesques, que je m'étends un

peu sur de semblables détails; mais; tout en désirant l'intéresser, je l'avertis d'être en garde sur les faits historiques qui tendent trop au merveilleux. On peut parfois s'y arrêter, mais il serait dangereux d'y ajouter foi. Mon but étant de vous rendre moins aride l'étude de l'histoire, je me permettrai quelquefois de vous citer des faits douteux lorsqu'ils offrent des détails agréables, mais c'est une liberté que je ne prendrai que rarement, et pendant les temps sur lesquels nous n'avons que des notions incertaines. Le règne de Sémiramis étant l'un de ceux qu'on révoque en doute, ou dont la vérité est au moins tellement obscurcie qu'il est très-difficile de la connaître, on peut se donner carrière, et il est même bon de savoir tout ce qu'on a écrit sur cette reine célèbre. Quelle que soit son origine, il paraît constant qu'elle eût un génie supérieur, et qu'elle gouverna comme un grand prince.

Si vous pensez comme moi, si vous avez le noble orgueil de votre sexe, vous la suivrez avec un double sentiment de plaisir et d'admiration, au milieu des expéditions qui l'ont illustrée. J'avoue que je ne suis pas exempte d'une sorte de partialité en faveur des héroïnes; et

comme j'aime tout ce qui tend à la gloire de mon sexe, tout ce qui peut l'établir dans tous les genres, quand nous rencontrerons sur notre chemin quelque femme célèbre dans l'histoire, je me plairai à vous tracer avec complaisance les traits qui lui donnent droit aux hommages de la postérité.

Revenons donc à celle qui occasionne cette digression ; suivons Sémiramis à son arrivée au camp. Elle n'y débute point en femmelette, elle examine l'état du siége et celui de la place ; observant un endroit faible, ou plutôt mal gardé, parce que les Bactriens se reposant sur la position avantageuse de cette partie de la forteresse, portaient toutes leurs forces du côté où ils étaient attaqués, Sémiramis conçoit le projet hardi que la fortune favorisa. Elle fait chercher des soldats accoutumés à gravir les rochers, se met à leur tête, et pendant que son mari, d'après son conseil, a engagé Ninus à former une nouvelle attaque sur divers points, Sémiramis conduisant habilement sa petite troupe, parvient avec des peines inexprimables à s'emparer de la partie haute de la forteresse. Ses succès animent les soldats de Ninus ; ils redoublent d'efforts, et les Bactriens,

pressés de tous côtés, sont forcés de se rendre.

Ninus, charmé de cette victoire, veut voir celle qui a imaginé et conduit un dessein si hardi. Sémiramis paraît devant lui, dans son habit moitié guerrier moitié galant ; elle paraît dans tout l'éclat que la gloire peut donner à la beauté. Ninus est frappé d'admiration ; il n'avait, dit-on, le projet que de témoigner sa reconnoissance à l'héroïne, en lui offrant de riches présens, mais il fut tellement ébloui de ses attraits, et de l'éloquence avec laquelle elle le complimenta, qu'il trouva que le trône seul était digne de lui être offert. Il conjura Ménon de la lui céder, et lui proposa même, dit-on, sa propre fille pour épouse en échange de la sienne. Ménon refusa ; mais s'apercevant que Sémiramis n'était pas insensible au mérite de Ninus, et sur-tout à l'appât d'une couronne, cet époux, vivement affecté, mourut de chagrin ; quelques auteurs disent même qu'il se pendit dans l'excès de son désespoir.

Sémiramis, devenue veuve, épousa Ninus, et vint jouir avec lui du fruit de ses conquêtes dans la ville de Ninive, où il fut empressé de la conduire en

triomphe, pour montrer à ses sujets leur nouvelle reine.

Elle vécut peu de temps avec Ninus, qui lui laissa en mourant la tutelle de son fils, et le gouvernement de ses états. Ninus avait régné cinquante-deux ans, et Sémiramis conserva plus de quarante ans les rènes du gouvernement. Pendant un si long espace de temps, elle eut celui d'élever des édifices de tout genre et d'étendre la gloire de ses armes. Comme elle avait commencé sa réputation par un exploit, elle la soutint et l'augmenta par les mêmes moyens. Elle surpassa tout ce que son mari avait fait. La plus formidable armée que Ninus eût mis sur pied était de seize cent mille hommes; on prétend que Sémiramis en leva de trois millions d'hommes. Elle assura la soumission des pays déjà conquis, et en subjugua beaucoup d'autres; ce fut principalement en Ethiopie qu'elle fit de très-grandes conquêtes. L'activité de Sémiramis égalait son courage. On raconte qu'un jour, pendant qu'elle était à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avait une sédition dans la ville; sans se donner le temps d'achever de s'habiller, elle vola au lieu du rassemblement; et soit par force, soit

par persuasion, elle dissipa par sa présence ce commencement de rebellion. Elle perpétua la mémoire de cet événement en faisant élever une statue où elle étoit représentée échevelée, et à demi-vêtue, absolument dans le même désordre de toilette où elle se trouvait lorsqu'elle arrêta la rebellion.

Elle parcourut tout son empire, laissant partout des preuves de sa magnificence. Elle marquait sa marche par des établissemens utiles; comblait des marais, construisait des ponts, aplanissait des montagnes, traçait des grandes routes à travers les sables et les rochers: long-temps après elles portaient encore le nom de *chemin de Sémiramis*.

Ninus avait embelli Ninive par émulation; Sémiramis, embellit Babylone, que quelques auteurs prétendent qu'elle bâtit entièrement. Mais s'il n'est pas certain qu'elle fonda cette ville, du moins l'est-il, qu'elle lui dut toute sa splendeur. On a parlé de la magnificence de Ninive, mais on n'en citait aucuns monumens, au lieu que ceux de Babylone furent célèbres. Les jardins et les murailles l'étaient sur-tout, puisqu'on les mit au nombre des merveilles du monde. Celles de Ninive avaient

étonné, mais elles furent surpassées par celles de Babylone. Les deux villes étaient enceintes d'une muraille de plusieurs lieues de tour, et de cent pieds d'élévation. Il ne pouvait passer que trois chariots de front sur celles de Ninive, il en passait six sur celles de Babylone.

Cette ville était située sur l'Euphrate, qui la partageait en deux. On admirait le pont construit sur ce fleuve ; il traversait la ville du nord au midi, et à la beauté de ses arches et des statues qui l'ornaient, se joignait celle d'un plancher de bois de cèdre. Des quais de marbre très-élevés faisaient l'ornement et l'assurance des bords du fleuve, et des digues, des canaux pratiqués pour sa décharge, avaient encore plus d'utilité que de magnificence. Je ne finirais pas si je voulais vous détailler les superbes monumens de cette ville fameuse, dont tout méritait l'attention ; mais l'on a sur-tout admiré le palais de la reine et le temple de Bel. Ces deux édifices, bâtis sur l'une et l'autre rive du fleuve, se communiquaient, dit-on, par un passage pratiqué sous l'Euphrate. Au milieu du temple de Bel, s'élevait une immense rotonde composée de sept

tours bâties l'une sur l'autre. Le palais de la reine étonnait moins que ses jardins suspendus dont on a tant parlé. C'était une énorme masse de terre que Sémiramis avait fait élever sur le tombeau de son mari. Cette masse d'une assez grande étendue pour être convertie en jardins et en bosquets, plantés de grands arbres et d'arbustes rares et odorans apportés à grands frais de toutes les parties du monde, alors connues, surprenait par sa hardiesse; et du fond de ses jardins presque aériens, Sémiramis se donnait le plaisir de contempler sa création.

Qu'elle eut ou non jeté les premiers fondemens de Babylone, on peut toujours dire avec vérité qu'elle avait créé cette ville, puisqu'elle en releva tous les bâtimens, et leur fit donner un plan uniforme. On prétend que pour qu'il fût plus régulier, la reine partagea le terrain entre les différens seigneurs de sa cour, et leur en fit don, sous la condition de bâtir sur le modèle qu'elle donna, et dans un temps fixé.

L'argent nécessaire pour de si grandes entreprises, pourrait faire supposer que ces états avaient d'immenses revenus; mais alors, ma chère Aline, il n'en était

pas besoin, la guerre fournissait à tout. Elle se faisait d'une manière absolument dévastatrice ; les trésors étaient le fruit non des contributions et des impôts prélevés avec équité, mais du pillage fait sur les peuples voisins. Lorsque les finances étaient épuisées, une nouvelle excursion dans les pays qu'on croyait opulens, ramenait l'abondance dans ceux du conquérant. Entrant à main armée dans les états qu'il voulait conquérir, il ne se contentait pas de contributions; ses soldats prenaient, emportaient vivres, bestiaux, produits du commerce et de l'industrie, tout enfin était la proie du vainqueur. Les hommes même, les femmes et les enfans, réduits en esclavage, étaient ramenés comme captifs, ou vendus au profit du prince qui avait soumis leur pays. Vous concevez qu'en agissant ainsi, les grands conquérans ne manquaient ni d'hommes ni d'argent; aussi furent-ils prodigues de l'un et de l'autre, par l'assurance où ils étaient de s'en procurer, par les mêmes moyens qui leur avaient toujours réussi.

Ceci explique ce que je vous ai dit plus haut, qu'ils finirent par s'entourer de déserts. On suppose que ce fut après

avoir épuisé de cette manière tous les pays autour d'elle, à une fort grande distance, que Sémiramis résolut de porter ses armes dans l'Inde, qui passait pour le plus riche pays de l'univers. Les préparatifs pour cette grande expédition durèrent, dit-on, trois ans; ils surpassèrent tous ceux qu'elle avait encore faits. C'est en cette occasion que les auteurs portent son armée à trois millions d'hommes. Le succès ne répondit pas cette fois à ses espérances. Sa nombreuse armée fut mise en déroute, repoussée, battue et dispersée. Sémiramis elle-même, en voulant la ramener au combat, fut, dit-on, blessée, et obligée de prendre la fuite.

Pour comble de malheur, elle apprit, en rentrant dans ses états, que son fils Ninias, ennuyé de la voir régner aussi long-temps, conspirait contre sa vie, et essayait de profiter de son absence pour s'emparer de l'autorité. Les uns disent qu'elle le prévint en abdiquant volontairement, se rappelant alors un oracle de Jupiter Ammon, qui lui avait prédit qu'elle serait près de sa fin, quand son fils lui dresserait des embûches. D'autres la font périr en se défendant contre Ninias; et quelques au-

teurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espoir d'obtenir les honneurs divins. Le fait est qu'on ne sait point précisément où elle mourut, ni quelle fut sa mort. Mais cette grande reine fut honorée par les Assyriens comme une divinité, et l'on prétendit qu'elle apparaissait sous la forme d'une colombe.

Sémiramis a laissé après elle une grande réputation, mais ses grandes qualités n'ont pas été sans quelques ombres, sa vertu fut un peu suspecte. On lui reproche des désordres, et même quelques cruautés. Quant à la mort de Ninus, à laquelle plus d'un auteur moderne l'accuse d'avoir contribué, la plupart des auteurs anciens n'en parlent pas. Il faut croire qu'ils n'eussent point manqué d'en faire mention, si elle eût été coupable de ce crime, et j'aime à penser que c'est injustement qu'elle en fut soupçonnée.

On sait peu de chose sur le règne de Ninias ; sa mère l'a trop éclipsé, pour qu'on ait beaucoup parlé de lui. On sait seulement qu'il n'imita Sémiramis que dans les désordres de sa vie privée, et nullement dans les occupations de sa vie politique et guerrière.

Ses successeurs ne sont pas plus connus, ils n'ont fait aucuns traits mémorables. Renfermés dans l'enceinte de leur palais, ne s'occupant que de leurs plaisirs, ils ont fourni si peu de chose à l'histoire, que la plupart de leurs noms sont restés ignorés.

On cite seulement Bélochus, dernier prince de la race de Ninus, qui a régné vingt-cinq ans, et qui n'ayant point d'enfant mâle, associa à la couronne sa fille Atossa, qui prit le nom de Sémiramis II, et régna douze ans avec son père.

Après la mort de ce dernier roi d'Assyrie, de la race de Ninus, Bélatorès monta sur le trône, en épousant Atossa, ou Sémiramis II, qui ne mérita en aucune manière d'être comparée à l'illustre reine dont elle prit le nom. Le règne de Bélatorès fut de trente ans, et n'eut aucun événement marquant.

Tout ce qui se passa sous ses successeurs est absolument ignoré. Les faits plus intéressans qui se passaient alors en Grèce, et dans les autres parties de l'Asie, ont entièrement captivé l'attention des historiens, qui ne parlent plus de l'empire d'Assyrie jusqu'au règne de Sardanapale.

Les auteurs sacrés, les historiens juifs, citent seulement quelques-uns de ces rois, qui ont persécuté les Israélites. Ils ne s'accordent point sur les noms avec les auteurs profanes. Selon eux, le premier monarque d'Assyrie se nommait Phul; il est probable que c'est Bélus qu'ils nomment Phul : ils ne le connaissent d'ailleurs que par ses exploits dans le royaume d'Israel qu'il rendit tributaire. En parcourant l'histoire de ce peuple, on trouve encore quelques autres rois d'Assyrie, dont il n'est pas fait mention dans les auteurs profanes.

Mais passons à celui en qui finit le grand empire des Assyriens. Sardanapale s'est rendu si fameux par sa mollesse et ses goûts efféminés, que son nom est devenu une injure. Ce prince mérita l'ignominie en s'adonnant aux plaisirs et aux occupations d'un autre sexe; il s'attira le mépris de ses sujets en s'habillant en femme, en se parant, se fardant comme une courtisane, et imitant, dit-on, toutes leurs manières. Deux hommes indignés de sa conduite, formèrent le projet de détrôner ce roi, qui ne savait point soutenir l'honneur du diadème. Le premier qui parut son-

ger à le lui ravir, fut un babylonien nommé Bélésis, prêtre et astrologue en réputation. Il s'associa Arbacès, mède de nation, général distingué, que quelques-uns prétendent avoir même été à cette époque gouverneur de la Médie, de même que plusieurs auteurs disent que Bélésis était lui-même alors gouverneur de Babylone. Quoi qu'il en soit de sa dignité, il paraît que ce fut lui qui séduisit Arbacès, et l'échauffa par de prétendues prédictions. Soit que l'ambition eût été le mobile de ces deux hommes, ou qu'ils fussent mus par le désir de rendre service à leur patrie, ils formèrent une ligue, et entraînèrent dans leur parti plusieurs gouverneurs de province. Cependant Arbacès doutait encore du succès, et hésitait à faire les premiers pas. Avant d'éclater, il voulut examiner par lui-même la conduite du roi. Introduit dans son palais, l'ayant vu au milieu de ses femmes et de ses eunuques occupé de vains amusemens, une quenouille à la main, et dans l'attirail honteux dont j'ai parlé plus haut, il ne douta plus du succès de la conspiration; et son mépris pour son souverain étant extrême, il ne craignit plus de s'armer contre lui.

Cependant ce prince efféminé montra plus de courage qu'on n'avait lieu d'en attendre. Forcé de s'armer contre les rebelles, il ne parut pas entièrement dénué de bravoure, et même de fermeté. Trois fois il battit les rebelles, trois fois ils se retirèrent déconcertés, et furent ramenés au combat par les prédictions de l'astrologue Bélésis. Un dernier effort ayant amené la défection d'une partie des troupes royales, Sardanapale fut contraint de fuir et de se retirer dans Ninive, qui fut aussitôt assiégée par les révoltés. Quoique serré de près, le roi eût pu peut-être se défendre encore long-temps dans cette place; mais un débordement du Tygre, s'unissant aux efforts des assiégéans, vint renverser une partie des murs de la ville, et Sardanapale, réduit à la dernière extrémité, se brûla dans son palais avec ses femmes et ses trésors. Ainsi finit ce prince dont le règne fut de vingt ans. Un bûcher fut son tombeau. Les révoltés ne trouvèrent qu'un monceau de cendres, où toutes les richesses étaient ensevelies; ils s'en vengèrent sur la ville, qu'ils pillèrent, mais traitèrent les habitans avec humanité.

Cet événement qui mit fin au pre-

mier empire des Assyriens, arriva vers l'an 748 avant Jésus-Christ. Des débris de ce grand empire se formèrent trois monarchies, celle de *Ninive*, ou le second *empire des Assyriens*, celle *de Babylone* et celle *des Mèdes*.

Ma première lettre vous apprendra ce que l'on sait de l'histoire de leurs monarques particuliers, et vous verrez bientôt ces pays réunis sous un même maître, passer ensuite sous diverses dominations, et les grands empires de l'Asie se confondre et s'anéantir successivement.

LETTRE VII.

Histoire des royaumes de Ninive, de Babylone et de Médie, élevés sur les débris du grand empire d'Assyrie. — Mœurs et usages de ces peuples. — Description de la Médie et des variations de son climat. — Etat de ce pays au moment de l'avénement de Déjocès. — Histoire de ce roi et de ses successeurs, jusqu'au règne d'Astiages; celle des rois de Babylone, depuis Bélésis jusqu'à Balthazar, et la destruction de cet empire.

Je vous ai dit dans ma dernière, que des débris du grand empire d'Assyrie, s'élevèrent les monarchies de Ninive, de Babylone et celle des Mèdes.

Cette dernière paraît avoir pris naissance plus tard que les deux autres. Arbacès, principal auteur de la révolution qui renversa Sardanapale, gouverna longtemps les Mèdes, sans prendre le titre de roi; il est même douteux qu'il l'ait porté; laissant une sorte de liberté à sa patrie, il se contenta de régner à Ninive.

Plus puissant que les autres conspirateurs, parce que c'était la confiance qu'il inspirait aux troupes, qui leur donna la hardiesse de marcher sous ses bannières contre leur souverain, Arbacès jouit de la principale autorité, dans l'espèce d'anarchie qui suivit la destruction du grand empire des Assyriens; il en usa pour récompenser ceux qui avaient concouru à ses desseins.

Bélésis fut confirmé dans le gouvernement de Babylone; et de gouverneur il devint bientôt roi. Si l'on peut croire un fait un peu apocryphe, on y trouverait la source de la souveraineté qu'il finit par s'attribuer.

On prétend que Bélésis n'ignorant point que les richesses de Sardanapale se trouvaient ensevelies sous le monceau de cendres de son bûcher, persuada à Arbacès, que pendant le siége de Ninive il avait fait vœu de transporter à Babylone les cendres de ce bûcher fameux, pour en former une montagne près du temple de son dieu; montagne qui devait servir de monument de la destruction de l'empire d'Assyrie, et être aperçu de tous ceux qui vogueraient sur l'Euphrate.

Arbacès, qu'on peint crédule et fa-

cile, livre les cendres sans défiance, et Bélésis se trouva possesseur d'un immense trésor. Les premiers effets de ces grandes richesses, furent de plonger l'astrologue, gouverneur de Babylone, dans le luxe et la molesse. Sa qualité de grand-prêtre ne l'empêcha pas de s'abandonner aux plaisirs avec si peu de retenue, qu'il devint un objet de railleries pour la cour d'Arbacès. Un favori du roi, nommé Parsondas, jeune homme très-bien fait et d'une jolie figure, fut l'un de ceux qui s'égaya le plus sur le luxe voluptueux de Bélésis; il s'en moqua tellement qu'il poussa la plaisanterie jusqu'au mépris. Ses propos rapportés à l'astrologue, le piquèrent vivement; il jura de se venger de ce censeur de ses plaisirs; et le fit d'une manière plaisante. Des gens apostés lui dressent des embûches, l'enlèvent et l'amènent dans le palais de Bélésis. Celui-ci commence par faire raser le railleur Parsondas; il est bon de vous avertir que les Assyriens portaient la barbe longue, et tenaient beaucoup à cette parure de la nature. Privé de cet ornement, Parsondas est habillé en femme; on le pare, on le farde, on le coiffe comme une chanteuse; couvert de fleurs et de pierreries, il est

présenté à Bélésis, qui sourit et rougit de cette première vengeance; mais pour y mettre le comble, il remet ce jeune homme entre les mains de l'eunuque qui avait la direction des chanteuses et des danseuses de sa cour. Bélésis ordonne qu'on entoure Parsondas des plus célèbres de ces femmes; qu'on leur recommande de l'instruire dans leur art, et de n'épargner aucuns soins, aucunes peines pour le rendre le plus délicat, le plus efféminé des hommes. Par l'habileté de l'eunuque, l'intention de Bélésis fut remplie. Parsondas, qui apparemment prit goût à la chose, devint plus délicat qu'une femme ordinaire; bientôt il surpassa en minauderies et en agrémens les plus charmantes femmes de la cour, qu'il parut se plaire à rivaliser dans les fêtes.

Pendant qu'il s'oubliait ainsi, et prenait part aux plaisirs qu'il avait blâmés si amèrement, Arbacès faisait chercher partout son favori. Il apprit enfin qu'il était chez Bélésis. Aussitôt Arbacès l'envoie redemander, et l'officier chargé de l'ordre commence par reprocher à Bélésis le chagrin qu'il a causé à son bienfaiteur. « J'ai de quoi me justifier », répondit-il à l'envoyé; et l'accueillant très-

bien, il lui donne un grand repas, à la fin duquel, entre une bande de femmes en chantant et jouant des instrumens. Parsondas est au milieu de cette troupe et se distingua suivant son usage. Bélésis engage malignement l'envoyé à désigner celle de ces femmes qui lui paraît la plus séduisante. Il montra Parsondas, qu'on lui fait alors reconnaître. L'envoyé est très-surpris, et Bélésis, après s'être beaucoup amusé de son étonnement, remet le jeune homme à l'officier, qui ramène à Arbacès son favori.

De retour à la cour du roi de Ninive, Parsondas jette feu et flamme; il se plaint vivement de l'affront qui lui a été fait et demande vangeance. Le gouverneur de Babylone est mandé, et il a soin de se munir de riches présens qu'il distribue aux eunuques et aux favorites. Introduit devant le roi, il excuse sa conduite sur ce qu'il n'avait eu d'autre dessein que de faire sentir à Parsondas, qu'il ne fallait pas se moquer de ceux qui se laissent séduire par les charmes de la volupté. Il fait enfin de cette aventure un sujet de plaisanterie. Arbacès, qui d'abord avait été fort irrité, finit lui-même par en rire. Parsondas en fut pour la honte de sa métamorphose.

Que cette aventure soit réellement arrivée ou qu'elle soit un conte, elle peut donner lieu à une réflexion morale, c'est pourquoi je vous l'ai rapportée; elle peut nous faire voir, ma chère Aline, les dangers des grandes richesses, et les écueils où elles peuvent entraîner; de même que la punition d'un jeune étourdi qui fronde indiscrètement des goûts qu'il finit par partager, prouve l'irréflexion qui n'est que trop commune à la jeunesse.

On peut penser aussi que Bélésis dut peut être sa justification aux sommes d'or et d'argent, et aux riches bijoux qu'il avait prodigués. Revenu triomphant dans son gouvernement, il paraît qu'il profita lui-même de la leçon qu'il avait donnée à Parsondas, et que ne s'occupant plus uniquement de ses plaisirs, il prépara les moyens qui le conduisirent à s'emparer de la souveraineté de Babylone. Ses grandes richesses purent encore l'aider beaucoup à y parvenir. On ne sait point précisément à quelle époque il l'obtint; il est probable que ce fut après la mort d'Arbacès, à qui l'on accordait des qualités guerrières.

Mais, du reste, aucun événement de son règne ne nous est parvenu. On sait

seulement qu'il y eut des interrègnes sous ses successeurs, qu'on porte au nombre de cinq, jusqu'à Nabuchodonosor, qui se rendit si fameux.

L'histoire des rois de Babylone n'est point non plus très-connue jusqu'à cette même époque. Bélésis ne fit rien de mémorable ; et Nabonassar qui lui succéda, ne serait point cité, si son avénement au trône n'eût été le commencement d'une ère astronomique, appelée de son nom *ère de Nabonassar.*

L'histoire des rois de Ninive ne nous serait pas mieux connue, sans les ravages qu'ils ont faits dans la Palestine. Vous avez pu voir dans l'Ecriture sainte, si vous vous en souvenez, que Théglath-Phalasar, aggrava beaucoup les malheurs des Israélites, et qu'il en emmena un grand nombre captifs dans ses états. Ce prince, que l'impie Achaz, roi de Juda, avait appelé à son secours contre Resin, roi de Damas qui l'opprimait, détruisit le royaume de l'oppresseur, mais se fit payer les services rendus au roi de Juda.

Salmanasar, fils et successeur de Théglath-Phalasar, combla les infortunes des Israélites. Il avait d'abord subjugué la Syrie et forcé Osée de lui payer tribut. Ce prince l'acquitta

pendant trois ans, mais se lassant de ce joug, il entreprit de le secouer, en faisant alliance avec le roi d'Egypte, qui promit de le protéger. Salmanasar irrité vint fondre sur Israel avec une armée formidable.Osée se renferma dans Samarie, sa capitale; Salmanasar y mit le siége qui dura trois ans. La famine et les maladies ayant fait périr la plus grande partie des habitans, les malheureux qui survécurent aux horreurs de ce siége furent forcés de se rendre. Le roi d'Assyrie prit la ville, et la fit détruire jusqu'aux fondemens; la garnison fut passée au fil de l'épée. Osée, chargé de chaînes, fut emmené en captivité, ainsi que les dix tribus d'Israel, qui furent transférées en Assyrie, dispersées en diverses villes, et particulièrement dans celles d'Hala et d'Habord, situées dans le pays des Mèdes.

Après cette expédition, Salmanasar tourna ses armes contre la Syrie et la Phénicie. Il eût de grands succès en Syrie, et s'empara d'abord de presque toutes les villes de la Phénicie; mais après avoir dompté l'orgueil des Tyriens, il fut battu dans un combat naval; et laissant son armée pour entourer la ville de Tyr, il reprit le chemin

d'Assyrie où il mourut l'année d'après.

Sennacherib, son fils aîné, lui succéda, et comme lui, persécuta les Israélites, en exigeant de vive force le tribut imposé par son grand-père à Achaz, roi de Juda. Il eut d'abord de grands succès en Judée, prit plusieurs villes, qu'il ruina et passa les habitans au fil de l'épée, ainsi que Salmanasar l'avait fait à Samarie, et il se disposait à tourner ses armes contre Jérusalem, lorsque le roi Ezéchiels, redoutant pour sa ville capitale le sort qu'avaient subi les autres villes de Judée, fit faire des offres de paix. Sennacherib exigea trente talens d'or, et trois cents talens d'argent qui lui furent comptés; mais l'Assyrien rompit le traité, en apprenant que Tharaca, roi des Ethiopiens, venait au secours des Juifs. Les hostilités recommencèrent, et Sennacherib leva le siége de Lebna pour marcher au-devant de l'armée deTharaca, qu'il tailla en pièces, et il entra en vainqueur en Egypte, où il ne trouva aucune résistance. Il revint ensuite en Judée, où Rabacès son général, entreprit le siége de Jérusalem. Mais la même nuit qui suivit le jour de son arrivée, l'ange exterminateur tua, dit-on, cent quatre-vingt-

cinq mille hommes qui composaient presque toute l'armée de Sennacherib. Cet événement miraculeux avait été, long-temps avant, prédit par Isaïe, qui en annonçant ce siége, avait dit: « Qu'on « se présenterait contre Jérusalem avec « le bouclier, mais qu'on n'y jeterait pas « une flèche ». L'accomplissement de cette prédiction est rapportée même par Hérodote et les autres historiens profanes. L'auteur que je viens de citer, dit qu'une immensité de rats coupa, dans une seule nuit, toutes les courroies des boucliers et les cordes des arcs des assiégeans, qui furent obligés de lever le siége honteusement.

Après ce carnage, Sennacherib reprit le chemin de ses états, et fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés. La couronne passa à Assaradon, le plus jeune de ses fils, qui n'avait point été du nombre de ses assasins.

Assaradon releva la gloire de l'Assyrie; il réunit le royaume de Babylone à celui de Ninive, et c'est probablement alors qu'il prit le nom d'empire des Chaldéens.

C'est à l'époque de l'avénement d'Assaradon au trône de Ninive, que com-

mença la monarchie des Mèdes, s'il est vrai que Déjocès en fut le premier roi. Il prit le sceptre la même année qu'Assaradon.

* Nous avons dit qu'Arbacès gouverna les Mèdes, sans prendre le titre de roi. Ce peuple, ami de la liberté, parut vouloir s'affranchir de l'autorité souveraine, lorsque la mort de Sardanapale eut rendu à cette province, ainsi qu'à toutes celles de son empire, le libre droit de se choisir un maître. Mais les funestes effets de la licence, leur firent sentir le besoin d'une autorité capable de réprimer les violences et les injustices; et à défaut de l'autorité souveraine qu'ils rejetaient, ils avaient été forcés de prendre des espèces d'arbitres, pour juger les discussions qui s'élevaient journellement entr'eux.

Si l'on en croit quelques auteurs, les Mèdes avaient été amenés à cette espèce d'anarchie, pour avoir eu des rois incapables de les gouverner. Le nom de ces monarques impuissans ne nous a pas été mieux conservé que le souvenir de leurs actions, et des expéditions qu'on leur attribue. Il faut donc les laisser de

* Mèdes.

côté, puisqu'on n'a nulle certitude, sur tout ce qui les concerne.

Madaï, troisième fils de Japhet, passe pour le patriarche des Mèdes ; c'est de lui dont ils prétendent tirer leur origine. Ces peuples furent long-temps belliqueux ; on ne les vit devenir efféminés, que lorsqu'ils furent les alliés des Perses. Ils maniaient l'arc habilement, mais ils avaient la perfide coutume d'empoisonner leurs flèches. Ils en avaient beaucoup d'autres qui tenaient à d'anciens préjugés. Uniquement adonnés aux armes, ils s'occupaient peu du commerce et des arts. Les lois, une fois faites chez eux, ne pouvaient être supprimées ou changées, même par celui qui les avait établies; aussi les lois des Mèdes sont-elles appelées dans l'Ecriture sainte, *irrévocables*. Ce frein imposé aux rois, est d'autant plus étonnant, que les Mèdes avaient pour eux un respect qui allait jusqu'à l'adoration. On n'osait ni rire, ni cracher en leur présence. Ils donnaient à leurs monarques le titre suprême de roi des rois. Mais il est probable qu'ils ne prirent ce titre sublime, que lorsqu'ils furent tout puissans en Asie, et leur domination ne fut pas très-longue.

* Long-temps Province soumise à la domination des Assyriens, la Médie dut à Sémiramis ses premiers embellissemens; ce fut-elle qui en fit combler les précipices, dessécher les marais, aplanir les montagnes. Elle y laissa aussi des monumens fastueux, symboles de sa grandeur; en faisant découper un rocher, elle en fit sortir sa statue gigantesque, environnée d'un groupe nombreux de cavaliers. Sémiramis fut, à quelques égards, bienfaitrice du pays, par les travaux utiles qu'elle y fit; mais on lui reproche d'avoir détruit la capitale des Mèdes, pour en transporter les richesses dans sa suberbe Babylone. Elle voulait que cette ville efface toutes les autres. Peut-être est-ce amour propre des Mèdes; mais ils prétendent qu'Ectabane eut des beautés remarquables, avant qu'elle eût été rebâtie et rétablie par Déjocès.

L'état où il trouva le pays n'annonce point que, dans les temps anciens, la Médie eût dû se distinguer par ses monumens; ses peuples étaient encore presque sauvages; ils vivaient dispersés dans

* **Médie, entre la mer Caspienne, la Perse, l'Assyrie, la Parthie et l'Arménie.**

une multitude de villages; ce fut lui qui les ramena dans les villes, et leur fit sentir le besoin de se réunir.

Avant de suivre ce prince habile, qui d'arbitre sut se faire roi, et roi despote, disons un mot du climat. Dans un très-petit espace, il reçoit diverses influences; le froid se fait très-vivement sentir sur les montagnes, pendant que les plaines jouissent d'une très-douce température. Cette même diversité se fait sentir dans le produit de ses terres; fertiles dans un endroit jusqu'à l'abondance, elles sont dans d'autres stériles jusqu'à la disette. Dans quelques cantons où le blé manque, les habitans font du pain avec des amandes sèches; mais les parties méridionales produisent des grains superbes, et donnent en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie : elles fournissent même d'excellent vin, qui est en grande réputation en Perse.

L'air y est très-sain, mais moins salutaire dans les plaines, sur-tout vers la mer Caspienne, dont les environs sont souvent inondés par les débordemens des fleuves qui s'y jettent.

Les montagnes de la Médie, hautes et rudes, sont comme des bornes pla-

cées naturellement entre les provinces, et ne laissent que des passages étroits semblables à des portes.

C'est peut-être cette situation qui rendit les Mèdes guerriers et féroces. Séparés les uns des autres par des espèces de retranchemens, ils se communiquaient peu, et ne connurent longtemps que le droit du plus fort. Déjocès s'acquit une réputation par la sagesse des jugemens qu'il portait d'abord dans son canton. Pacificateur adroit, juge intègre et intelligent, il fut bientôt choisi pour arbitre par les contrées plus éloignées. Son rare talent, l'ordre qu'il avait rétabli dans sa province, étendit insensiblement sa réputation dans toute la Médie; il devint l'arbitre de tous les grands différends de la nation. Jusqu'alors Déjocès avait été affable et accessible; mais voyant son autorité devenue nécessaire, il adopta une autre méthode : il déclare que le travail l'accable, que sa santé s'en altère, et que ses propres affaires d'ailleurs, ne lui permettent plus de s'occuper de celles du public. Alors il ferme sa porte à tout le monde, et ne prend plus nulle part aux démêlés qu'il savait si bien calmer. La Médie retombe dans l'anarchie; les

anciens désordres se renouvellent ; il s'en fomente même de plus grands encore, que Déjocès excitait peut-être en dessous. On s'assemble pour trouver un remède à ces maux ; des gens apostés disent que l'unique moyen d'y remédier est d'élire un roi, et de choisir Déjocès. Cette opinion est accueillie avec acclamation : on offre le trône à Déjocès, qui se fait prier pour l'accepter. Il avait prévu la nécessité où l'on serait de lui faire cette proposition ; et nul n'étant plus digne de gouverner, il voulait qu'on lui eut obligation de vouloir bien en prendre le soin, et il obtint ainsi des pouvoirs plus absolus.

Les premiers effets de sa puissance parurent avoir pour but le bonheur de ses sujets, comme je viens de le dire. Il les tira de leurs villages, bâtit ou rétablit Ectabane, dont il fit sa capitale ; attira près de lui une grande partie de ses sujets, leur donna des lois, établit une discipline militaire, s'attacha à adoucir leurs mœurs presque sauvages ; mais jetant bientôt la peau du renard, il devint un lion. A cette popularité qui lui avait frayé le chemin du trône, il substitua un despotisme tyrannique. S'entourant d'une garde nombreuse, il

se rendit inaccessible non-seulement au peuple, mais aux grands; il devint presqu'invisible. Ne se montrant que par l'éclat qui environne le trône, gouvernant despotiquement du fond de son palais, il parut s'attacher à inspirer la crainte encore plus que le respect. Ceux qui avaient le privilége de l'approcher, ne pouvaient le regarder en face; ce fut lui qui institua cette loi si gênante, dont j'ai parlé plus haut, qui interdissait en présence du roi, l'expression de la gaieté, et punissait comme un crime la moindre infraction aux plus sévères étiquettes.

Quoiqu'on dise que la férocité naturelle aux Mèdes, rendait de telles précautions nécessaires, il semble qu'elles étaient faites pour révolter des peuples peu accoutumés au joug, et qui s'étant librement choisi un roi, avaient le droit d'exiger qu'il leur accorde un libre accès. Mais il paraît que Déjocès sut tellement leur en imposer, qu'ils n'osèrent se soulever, et subirent docilement son joug de fer.

Son autorité s'affermit d'autant plus, que son règne fut fort long, et ne fut troublé par aucune guerre. Sa rigueur fut d'ailleurs modérée par la sagesse de

son gouvernement ; s'il punissait rigoureusement, il récompensait avec noblesse. Du fond de sa retraite, il se faisait instruire de tout ; il connaissait les actions, et même les discours de ses sujets, et savait discerner le mérite des uns et des autres. Tout en s'isolant, il sut civiliser les Mèdes, et leur donner des lois sages. Il prépara ainsi le règne brillant de ses descendans.

L'exemple de Déjocès fut suivi, par la suite, par les monarques de l'Orient ; comme lui, ils s'enfermèrent dans leur palais, et prisonniers sur le trône, ils furent environnés de gardes, qui faisaient, à la vérité, respecter et redouter leur autorité ; mais ceux qu'ils avaient armés contre le peuple, tournèrent leurs armes contre les monarques eux-mêmes. L'intérieur des palais devint le théâtre des révolutions sanglantes auxquelles le peuple prit peu d'intérêt ; isolé de ses souverains, il vit égorger leurs personnes avec indifférence. Jamais les peuples de l'Asie n'eurent pour leurs rois, cet attachement qui distingua ceux de l'Europe.

Ajoutons à l'aperçu sur le règne de Déjocès, qui fut de cinquante ans, un mot sur la ville d'Ectabane, qui fut de-

puis appelée la *superbe*. Elle était construite sur une montagne en rond, entourée de sept autres montagnes concentriques. Le palais du roi, bâti sur la dernière, dominait sur le sommet de toutes les autres, qui s'élevaient autour par gradation; et leur extrémité, peinte de diverses couleurs, offrait un aspect singulier et agréable, qui, de loin, devait être fort pittoresque.

Phraortes, fils aîné de Déjocès, fut celui qui lui succéda. On croit que Phraortes fut l'Arphaxad de l'Ecriture. Il suivit assez fidèlement les principes de son père; il ajouta la gloire des armes à la science du gouvernement; il assujétit les Perses, conquit une partie de la Haute-Asie, mais il échoua contre le roi d'Assyrie, Saosduchin ou Nabuchodonosor Ier, fils d'Assaradon. Phraortes fut tué en assiégeant Ninive, après avoir régné glorieusement pendant vingt-deux ans. Quelques auteurs prétendent qu'il fut fait prisonnier, et que le roi d'Assyrie le tua à coups de javelots.

Nabuchodonosor, après cette victoire, ne songea qu'à se venger des peuples qui lui avaient refusé leurs secours contre les Mèdes. Ce fut alors

qu'il devint fier et arrogant, et éleva la gloire de l'empire des Chaldéens au-dessus de celle des autres monarques. C'est alors qu'il ordonna si impérieusement à Holopherne, son général, « de « marcher contre les habitans du pays « de l'Occident, de les soumettre, et de « les obliger à lui apporter la terre et « l'eau ». Ce fut pour obéir à ses ordres suprêmes, qu'Holopherne porta l'épouvante dans le royaume d'Israel, assiégea Béthulie, et périt par les mains de Judith, trait trop connu pour le rapporter en détail. Après la téméraire action de cette jeune veuve, l'armée des Assyriens fut entièrement défaite, et les Israélites furent quelque temps à l'abri de leurs coups.

Pendant que Nabuchodonosor s'occupait à soumettre la Mésopotamie, et portait les ravages jusque dans les plaines de Damas, Ciaxare, fils de Phraortes, et son successeur au trône de Médie, s'étant rétabli de ses pertes, songeait à venger la mort de son père, et la destruction de sa capitale. Il rassemble une nombreuse armée, attaque les Mèdes, les défait, et vient assiéger Ninive; mais vers ce même temps, les Scythes, sortis des environs des Palus Méotides, sous la

conduite de Madriès leur roi, font une irruption en Médie, pendant que les Cimmériens qu'ils avaient chassés d'Europe, dévastent l'Asie mineure. Cette irruption force Ciaxare de lever le siége de Ninive, pour marcher contre l'ennemi qui ravage son pays. Malheureux dans cette expédition, il fut vaincu par les Scythes qui se répandirent alors librement, et pénétrèrent jusqu'en Egypte. Cependant les Mèdes n'ayant pu se délivrer des barbares, par la force des armes, eurent recours à la ruse. Les principaux Scythes sont invités à un grand festin, par les officiers du roi, et sur la fin du repas, ils sont égorgés. Ce cruel exemple est suivi dans plusieurs villes, par un plan concerté entre les habitans. Les Scythes, priés aux festins qui se donnent dans chaque famille, sont enivrés et massacrés impitoyablement par leurs hôtes. Ceux qui échappèrent à cette conjuration, se réfugièrent dans les états d'Alyate, roi de Lydie. Ciaxare exigea qu'ils lui fussent livrés, et le refus occasiona une guerre qui dura cinq ans. On raconte que les Lydiens et les Mèdes étant en présence, et engagés même dans un très-grand combat, il survint une éclipse de so-

leil, qui effraya tellement les deux armées, qu'elles se séparèrent, et se décidèrent à faire la paix. L'absence subite de l'astre du jour, ayant paru aux deux peuples une preuve manifeste de la colère du ciel, qu'ils supposaient offensé de leurs longs débats, ils crurent que le soleil, en s'éclipsant, leur donnait ordre de mettre fin à leurs querelles, s'ils voulaient revoir la lumière du jour.

Ainsi cette fois l'ignorance et la superstition, produisirent un heureux résultat, et firent terminer une guerre dont les deux peuples devaient être également fatigués.

Les Scythes régnaient encore en Asie, et continuaient de la désoler, lorsque Nabuchodonosor I[er] termina sa carrière, et laissa ses états à Sarac son fils, qui perdit bientôt, par sa lâcheté, le royaume de Babylone, qu'il se laissa enlever par Nabopolossar, l'un de ses généraux.

Ce fut pour Ciaxare une occasion favorable d'assiéger Ninive une seconde fois : il la saisit avec empressement, et ruina entièrement cette ville, qui ne se rendit qu'après une longue résistance. Tous les habitans furent passés au fil de l'épée, les enfans même massacrés; les horreurs de ce massacre furent poussées

au dernier point. Les soldats de Ciaxare se portèrent aux plus horribles excès ; ils en exercèrent jusque sur les morts. Les temples d'abord profanés, souillés de sang, furent détruits et renversés, de même que les palais, dont le débris furent livrés aux flammes.

Non content de cette affreuse vengeance, Ciaxare fit alliance avec Nabopolossar, le nouveau roi de Babylone : ils s'unirent pour faire la conquête du reste de l'Assyrie. Ces deux rois se la partagèrent, et l'empire des Mèdes et celui des Babyloniens, furent alors dans l'état le plus florissant.

* C'est véritablement de cette époque que date le grand empire de Babylone, qui eut des alternatives très-marquées. Comme royaume, il était fort resserré, puisqu'il ne passait pas les rives du Tygre et de l'Euphrate. Mais l'empire, c'est-à-dire, cette puissance qui a donné des lois, non-seulement au petit canton où elle était établie, mais encore à tout ce qui l'environnait fort au loin, cet empire ne s'est formé que par une suite de conquêtes, qui ont amené quelque-

* Babylonie, entre le Tygre, l'Euphrate, la Mésopotamie et le golfe Persique.

fois des étrangers sur le trône. On voit sur la liste des empereurs babyloniens, des Arabes, des Mèdes et des Perses, dont les uns ont formé des dynasties, les autres n'ont fait que paraître, et n'ont point laissé de successeurs de leurs races.

Observez encore, ma chère Aline, que l'Assyrie et la Babylonie, étant originairement le même pays, ces deux empires se sont souvent confondus comme vous l'avez vu ; mais qu'il faut faire entr'eux cette différence sensible, que l'Assyrien, qui eut d'abord la prépondérance, parut toujours écraser, absorber l'autre lorsqu'ils furent réunis ensemble, et que tout l'éclat de Babylone ne parut dans sa grande splendeur qu'après la destruction de Ninive.

Son empire ayant survécu à celui des Assyriens, nous dirons quelque chose de ses usages, de la religion et des mœurs de ses habitans, qui eurent un si grand ascendant sur les opinions de quelques autres peuples.

Tous les cultes qui ont parcouru l'univers, semblent partir de Babylone. On y adorait des héros déifiés, et des animaux ; on offrait de l'encens aux arbres, aux élémens, aux saisons ; et

dans le même temple, à côté des fausses divinités, qu'on croyait appaiser par des victimes humaines, s'élevait un autel au vrai dieu. C'est ce mélange qu'on appelait *sabéïsme*, qui consistait à croire un dieu premier sans exclure les dieux secondaires.

Les Babyloniens prenaient leurs prêtres parmi les Chaldéens, qui étaient leurs philosophes, leurs devins, leurs astronomes. Ils croyaient le monde éternel, et regardaient les astres comme des dieux, ou du moins comme le séjour des divinités subalternes, auxquelles le Dieu suprême avait confié le gouvernement du monde. De là est née l'astrologie judiciaire, dont on les croit les inventeurs. Elle consistait à épier quel astre paraissait sur l'horizon, à l'instant de la naissance d'un enfant. De la puissance de cet astre, ou de celle de la divinité qui l'habitait, de son influence maligne ou perfide sur la vie du nouveau né, on présageait son sort; on annonçait s'il serait riche, heureux ou malheureux. Les Chaldéens devinaient aussi, par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, les linéamens des mains, les traits du visage, les phénomènes de la nature, qu'ils tour-

naient en présage. La profession de devin était un état très-respecté, qui passait de père en fils, de même que toutes les autres, suivant l'usage établi dans tout l'Orient.

La religion du peuple était le culte d'Ouanès, monstre sorti de la mer, moitié homme, moitié poisson, qui avait enseigné toutes les sciences, et d'une Vénus, mère des Grâces.

On présume qu'elle présida à leurs habillemens, qui avaient même du faste et de la mollesse. Ils consistaient en une veste de lin, descendant jusqu'aux talons, recouverte d'une tunique de laine fine, et d'un manteau plus ou moins riche, suivant la qualité. Les habits des femmes ne différaient guère de ceux des hommes; les uns et les autres se ressemblaient par la richesse des ornemens accessoires. Leurs têtes, garnies de cheveux, étaient dans les deux sexes ornées d'une mitre, et leurs doigts chargés d'anneaux, dont un servait de cachet. Ils sortaient rarement sans avoir à la main un bâton ou espèce de sceptre, surmonté d'une fleur ou d'un oiseau, et aux pieds de riches sandales.

On prétend que les Babyloniens faisaient, à des temps marqués, une espèce

d'enchère de leurs filles; qu'ils les rassemblaient dans un endroit public, comme dans un marché, et qu'elles étaient mises à l'encan; que l'argent donné pour obtenir les belles, servait à marier les laides.

Les Babyloniens connaissaient la danse et la musique; ces arts étaient exercés, et en honneur chez eux. Leur goût pour les ornemens de luxe, leur talent pour les travailler étaient si connus, que pour faire valoir un bijou, le marchand disait : « C'est un ouvrage babylonien ». A cette renommée, ils joignaient les avantages du commerce ; ils en jouirent de bonne heure par la navigation de leurs deux grands fleuves. La pourpre de Tyr, la magnificence de toutes les nations, affluait chez eux; Babylone était le centre des riches filatures, des tissus variés, des étoffes éclatantes, des ouvrages d'or et d'argent: tout se trouvait en abondance chez ce peuple délicat et industrieux. Non-seulement ces monarques se firent appeler *roi des rois*, mais la monarchie prit encore le titre superbe de reine de l'Orient, et l'on vit les rois babyloniens porter leur orgueil jusqu'à vouloir se faire adorer, sous prétexte qu'ayant triomphé de la puissance

des dieux des autres nations, ils étaient plus qu'eux, et qu'on leur devait l'adoration qu'on portait aux dieux vaincus.

Nous verrons cette prétention du successeur de Nabopolassar, qui fut Saosduchin II, plus vulgairement connu sous le nom de *Nabuchodonosor-le-Grand.* Ce prince a été quelquefois confondu avec Nabuchodonosor Ier, avec qui il eut quelques rapports de caractère; ce qui a probablement contribué à faire attribuer au second Nabuchodonosor les faits qui illustrèrent le premier; mais l'un fut le héros de l'empire chaldéen, et l'autre celui de l'empire babylonien. Le fils de Nabopolassar en fit d'ailleurs assez pour sa gloire, et il ne doit rien enlever à celui d'Assaradon. Ainsi, quand vous les verrez confondus, restituez à ce dernier les conquêtes qui lui appartiennent, la soumission des Mèdes, et la prise d'Ectabane, qu'un auteur moderne attribue à Nubuchodonosor surnommé le *Grand.*

Ce prince commença à se rendre célèbre sur la fin du règne de son père, par l'expédition de Syrie, où Nabopolassar l'envoya, et qu'il termina heureusement.

Pendant qu'il s'en occupait encore, Néchao ou Nécho Pharaon, roi d'Egypte, jaloux de la prospérité du roi de Babylone, marcha contre lui; il l'attaqua, et lui enleva Carchemis, place importante de son empire. Nabopolassar, cassé de vieillesse, ne put venger cet affront; il en laissa le soin à son fils, et mourut après un règne de vingt-un ans.

Nabuchodonosor II, reprit non-seulement les places enlevées à son père, mais il se rendit maître de presque toute l'Asie. Ce fut principalement dans la Judée, qu'il fit cruellement sentir le pouvoir de ses armes. Il prit Jérusalem sur Joakim, roi de Juda, qui s'était révolté contre lui; il l'emmena d'abord captif à Babylone, et bientôt après il lui rendit la liberté et ses états, moyennant un tribut. Joakim le paya quelque temps; mais s'étant révolté de nouveau, trois ans après, il fut pris et mis à mort. Jéchonias son fils, qui lui succéda, essaya aussi de se soustraire au joug de Nabuchodonosor. Ce prince vint de nouveau assiéger Jérusalem; Jéchonias, sa mère, sa femme, ses enfans furent emmenés en captivité, ainsi que dix mille hommes choisis parmi les

plus notables de Jérusalem. Cette ville malheureuse fut livrée au pillage. Nabuchodonosor commença par enlever les trésors du temple et les vases sacrés, puis il donna aux Juifs un fantôme de roi, en la personne de Sédécias, oncle de Jéchonias.

Ce fantôme de roi, tout faible et tout impuissant qu'il était, marcha sur les traces de ses prédécesseurs, en formant une ligue avec les princes voisins, contre celui à qui il était redevable de la couronne. Cette hardiesse irrita tellement le roi de Babylone, que marchant une troisième fois sur la Judée, il la livra aux plus cruelles dévastations. Les horreurs qui se commirent dans la ville sainte, surpassèrent toutes celles qu'on avait vu jusqu'alors; et s'étant rendu maître des principales places du pays, Nabuchodonosor asservit entièrement les Juifs. Ils furent réduits à cette captivité de soixante-dix ans, qui leur avait été prédite par leurs prophètes, et qu'ils éprouvèrent d'une si terrible manière.

C'est au retour de cette cruelle expédition que Nabuchodonosor fit élever à Babylone cette fameuse statue d'or, haute de soixante coudées, que tous ses sujets eurent ordre d'adorer.

Vous vous rappelez, sans doute, le miracle auquel elle donna lieu, en faveur de Daniel et de ses compagnons, et l'édit qui s'en suivit? édit favorable à la religion du dieu des Juifs, qui adoucit un peu le sort des malheureux captifs.

Deux ans après la guerre des Juifs, Nabuchodonosor vainquit les Tyriens, les Moabites, les Philistins, et plusieurs peuples voisins. Il désola la Syrie, la Palestine, l'Iduménée, l'Arabie; soumit l'Egypte, et une partie de la Perse; et, après avoir ainsi considérablement agrandi ses états, et pris des mesures pour conserver ses conquêtes, il ne s'occupa que de l'agrandissement et de l'embellissement de sa capitale. Il mit le comble à la splendeur de Babylone, par les superbes bâtimens qu'il fit élever. Les fameux jardins suspendus sur des voûtes, surpassèrent ceux que Sémiramis avait fait planter. Il paraît que ce fut ceux que créa Nabuchodonosor, qui furent mis au rang des merveilles du monde.

Mais ce prince si puissant s'enorgueillit tellement de sa grandeur, que l'Ecriture marque qu'il reçut le châtiment de son orgueil, qui le portait à s'égaler à Dieu.

Il a été fameux par ses songes, qu'il se faisait expliquer par Daniel. Le premier, celui de cette statue composée de tous les métaux que le juif expliqua par les empires qui devaient tour à tour usurper la suprême puissance sur les autres nations, eut une grande célébrité. Mais le second, dont Nabuchodonosor lui-même était le sujet, dut être difficile à lui faire entendre. Il fallut un grand courage à l'interprète pour oser lui dire, qu'après avoir été l'admiration de son empire, comme un grand arbre qui s'élevait jusqu'aux cieux, il serait réduit à l'état de bête, et deviendrait un objet de pitié.

Si l'on peut prendre au figuré cette métamorphose, que les auteurs sacrés assurent qu'il subit, on pourrait croire qu'il tomba dans un état d'abrutissement qui lui fit perdre toutes les facultés morales, et devint ainsi semblable aux bêtes. Quelques auteurs profanes supposent qu'il fut attaqué d'une maladie qui, agissant sur son cerveau, lui fit croire qu'il avait réellement subi la métamorphorse dont l'avait menacé le prophète Daniel. Cette maladie nommée *licantrophie*, persuade aux personnes qui en sont attaquées, qu'elles sont

changées en loup, en chien, ou tel autre animal, dont elles prennent les goûts. On explique ainsi le passage de l'Ecriture, qui nous dit que Nabuchodonosor erra dans les bois pendant sept années, et qu'il remonta ensuite sur le trône, où il mourut l'année suivante, dans de grands sentimens de religion, après un règne de quarante-trois ans.

Il paraît au surplus que, pendant les sept années de son châtiment, son royaume n'éprouva aucune secousse, ce qui annonce que le gouvernement était confié à des mains sages.

Le règne de Evil-Mérodac, son fils et son successeur, aurait aussi été fort paisible, sans une imprudence, qui lui fit faire, dans une partie de chasse, une excursion sur le territoire des Mèdes. Ceux-ci le repoussèrent, et cette première escarmouche légère dans son principe, devint la cause d'une guerre funeste entre les deux peuples. Evil-Mérodac n'en vit que les préparatifs : il fut tué en trahison par son beau-frère, après avoir régné trois ans.

Nériglissar trouva, en montant sur le trône, l'empire menacé par les Mèdes et les Perses. Il forma contre eux une ligue formidable, avec tous les rois voi-

sins, et leur opposa ainsi une armée très-nombreuse; mais les Babyloniens s'enfuirent sans combattre, et les alliés, abandonnés, suivirent leur exemple, ils n'opposèrent que de faibles efforts, et se retirant bientôt, ils laissèrent leur camp à la merci du vainqueur. Nériglissar fut tué dans cette bataille.

On ne sait si Laborosoarchod, qui lui succéda était son fils ou son frère; mais ce prince est flétri dans l'histoire par deux actions infâmes. La première est le meurtre d'un jeune seigneur babylonien, nommé Gobrias, qu'il fit tuer par jalousie d'adresse, parce que plus adroit que lui à la chasse, il avait abattu une bête que lui-même avait manquée; la seconde, la mutilation de Gadates, autre jeune seigneur, qu'une des favorites de Laborosoarchod avait loué devant lui; ce qui irrita tellement ce prince susceptible et jaloux, qu'il commanda de le défigurer. Les familles de ces jeunes seigneurs étant très-puissantes et très-outrées, se réunirent aux Mèdes et aux Perses, et concoururent au renversement de l'empire babylonien déjà fort ébranlé.

Ce fut sous le règne de Nabodœdius, ou Balthazar selon l'Ecriture, que s'effec-

tua la dissolution de cet empire si fameux sous Nabuchodonosor-le-Grand. Balthazar avait pour mère Nitocris, à qui l'on accorde le même courage, la même dextérité, et enfin le goût des grandes entreprises qui distingua Sémiramis; mais cette princesse vint dans un temps moins favorable, et elle ne put employer ses grandes qualités qu'en tâchant de retarder la destruction de l'empire. Elle fit pour cela tous ses efforts, et s'attacha sur-tout à fortifier Babylone. Les murailles qu'elle fit bâtir étaient si élevées et si épaisses, que son fils, qui soutenait le siège contre les Mèdes et les Perses, étant bien pourvu de vivres, se flatta de lasser les assiégeans. Rempli de confiance, il se livrait dans son palais aux mêmes plaisirs qu'en pleine paix. Par un rafinement de débauche, un jour qu'il était à table avec ses compagnons ordinaires, il imagina de faire apporter les vases enlevés par Nabuchodonosor dans le temple de Jérusalem, et de faire boire ses convives dans les vases sacrés. Soudain paraît une main qui trace sur la muraille des caractères inconnus. La frayeur s'empare des assistans; on fait venir le prophète Daniel. Il lit et prononce cette terrible sentence :

Les jours de ton règne sont comptés ; tu as été pesé dans la balance , et trouvé trop léger ; ton royaume a été divisé et donné aux Perses et aux Mèdes. La même nuit les ennemis entrèrent dans la ville, par le lit de l'Euprate qu'ils étaient parvenus à détourner. Ils passèrent le roi, la garnison et tous les habitans au fil de l'épée. Les Babyloniens se perdirent, leur empire s'anéantit, ils furent confondus et répartis chez leurs vainqueurs, qui étaient alors sous une même puissance.

Pour terminer de suite l'histoire des rois de Babylone, nous avons laissé de côté ceux des Mèdes, sur lesquels il nous reste peu de chose à dire.

Nous avons vu Ciaxare porter glorieusement la couronne. Après un règne de quarante ans, il laissa son royaume à Astiages, qui le trouva dans l'état le plus florissant.

Selon la plupart des auteurs, Astiages fut le dernier roi des Mèdes ; il fut détrôné par son petit-fils Cyrus, qui réunit la Médie à l'empire des Perses.

Selon d'autres, Cyrus régna au contraire quelques années avec son oncle Ciaxare II, qu'on fait succéder à Astiages, et vivre en bonne intelligence avec Cyrus.

En parlant de ce conquérant, nous nous étendrons davantage sur les diverses opinions et sur les événemens que sa naissance occasiona; elle fut d'une très-grande influence sur la vie de son grand-père.

LETTRE VIII.

Continuation de l'histoire des Egyptiens, depuis Nécho-Pharaon, fils de Psammétique, jusqu'à la réduction de l'Egypte en province persane. — Esquisse rapide sur les petits peuples voisins de l'Egypte, Moabites, Ammonites, Madianites.

AVANT de passer à l'histoire du grand empire de Perses, je pense, ma chère Aline, devoir terminer celle des rois d'Egypte que nous verrons subir le joug des Persans.

Nous sommes restés au règne de Nécho-Pharaon, fils de Psammétique. Sous ce prince, les Egyptiens essayèrent de prendre l'empire de la mer. Guidés par les Phéniciens, ils sortirent de la mer Rouge par le détroit de Babel-Mandel, et dirigèrent leurs course vers les bords orientaux de l'Afrique. Après trois ans d'absence, ils revinrent en Egypte par la mer Méditerranée.

C'est à cette même époque où les flottes

de Nécho couvraient la mer Méditerranée, que ses armées de terre combattaient les Mèdes et les Babyloniens. Je vous ai parlé de la victoire qu'il remporta sur ces derniers qu'il vainquit sur les bords de l'Euphrate, sur la fin du règne de Nabopolassar. Nécho triompha aussi des juifs sous leur roi Achaz, mais il fut à son tour vaincu par Nabuchodonosor.

Psammis, fils de Nécho, ne paraît pas avoir continué cette guerre; mais les historiens disent qu'il jouissait d'une si grande réputation de sagesse, qu'il fut consulté par les Grecs sur la police des jeux olympiques.

Apriès, qui lui succéda, fut le Pharaon-Hophea de l'Ecriture. C'était un prince belliqueux, qui continua ou reprit la guerre contre les Babyloniens, et déploya de grandes forces, tant de terre que de mer, contre les Tyriens, les Sydonniens et les Cypriots. Il eût illustré son règne et beaucoup étendu ses états, si Nabuchodonosor ne l'eût forcé de se renfermer dans ses anciennes limites, en lui enlevant les conquêtes qu'il avait faites dans la Syrie et la Palestine. La politique astucieuse d'Apriès trompa les Juifs; ce fut lui qui les enga-

gea dans cette guerre qui amena leur captivité, et il les abandonna lâchement à la fureur de leur vainqueur; mais il en fut puni; lui-même éprouva bientôt des trahisons. Apriès ayant mécontenté son armée, qui l'accusa de l'avoir exposée témérairement, après une défaite, il se vit abandonné de ses troupes, qui se rassemblèrent sous les drapeaux d'Amasis, un de ses officiers; et celui-ci se joignant aux Babyloniens, défit entièrement Apriès, qui rassembla en vain une armée d'étrangers; malgré leur bravoure et tous ses efforts, il tomba entre les mains des vainqueurs, et fut étranglé. Amasis voulait lui sauver la vie, mais le peuple animé contre lui, l'obligea de s'en défaire.

Nabuchodonosor, se trouvant maître de l'Egypte, remit le gouvernement et le sceptre à Amasis. Cet usurpateur, dont la naissance était obscure, et dont l'éducation avait été négligée, conserva sur le trône les goûts et les inclinations d'un soldat. Elevé dans la licence des camps, il ne sut jamais se gêner, ni corriger la grossièreté de ses propos, et celle de ses plaisirs; ce qui nuisit quelquefois au respect qu'on lui portait. Cependant, il fit connaître qu'il n'était pas indifférent au manque d'é-

gards qu'il croyait lui être attirés par sa naissance. D'une cuvette d'or qui servait à lui laver les pieds, il fit faire une idole qu'il plaça dans le lieu le plus fréquenté de la ville, où elle fut révérée de tout le monde. Alors il assembla sa cour, et lui dit: « Le dieu que vous adorez à présent « a été fait d'un vase destiné aux plus vils « usages. Il doit en être de même à mon « égard ; autrefois homme du peuple, « je suis maintenant votre roi ; n'ou- « bliez jamais le respect que vous me « devez ».

Amasis marqua son amour de l'ordre et de la justice, en punissant ceux qui avaient autrefois favorisé ses désordres; et il donna des preuves de considération et d'estime à ceux qui ne l'avaient pas ménagé lorsqu'il était soldat.

L'Égypte fut très-florissante pendant la plus grande partie de son règne ; soit goût naturel, soit habileté à discerner les bons ouvriers, il encouragea leur industrie, et orna son royaume d'édifices magnifiques. On a de lui une loi fort sage, qui prescrivait à chaque Egyptien d'informer, une fois par an, le magistrat du genre de travail qui lui procurait sa subsistance.

Sa vie eût été constamment heureuse;

il aurait terminé glorieusement sa carrière, sans la haine mortelle que lui jura Cambyse, roi de Perse. On prétend que cette haine fut occasionée par le refus que fit Amasis de lui donner une de ses filles. L'orgueil du Persan fut tellement mortifié, qu'il arma puissamment, et débaucha même l'un des meilleurs généraux du roi d'Egypte.

A ces moyens puissans, Cambyse joignit encore l'adresse de profiter d'une brouille survenue entre Amasis et Polycrate, tyran de Samos, pour se procurer une flotte qui lui manquait, et se transporter en Egypte avec toute son armée.

Amasis ne fut pas témoin lui-même des avantages de Cambyse; le fléau tomba sur Psamméticus son fils et son successeur : une seule bataille mit ce prince dans les fers des Persans, et une foule d'horreurs furent la suite de sa défaite.

Elles commencèrent, à la vérité, de la part de ses soldats. Le général qui avait abandonné les drapeaux d'Amasis, se nommait *Phanès;* il était grec d'origine; et ses enfans, ayant été retenus en Egypte, les anciens soldats de ce général imaginèrent de donner à Psamméticus une preuve de leur attachement

et de l'horreur qu'ils avaient de la trahison, en immolant les malheureux enfans de Phanès. Ils les conduisirent à la vue de l'armée; et, devant ce père infortuné, traître à leur patrie, qu'ils apercevaient au milieu des rangs ennemis, ils égorgèrent ces innocentes victimes, et, recevant leur sang dans un vase, ils s'en abreuvèrent. Après un tel excès, la mêlée fut terrible; la rage, le désespoir animaient les deux partis. Les Egyptiens, forcés de plier, prennent la fuite, et regagnent Memphis. Cambyse les poursuit; il leur envoie un héraut pour les engager à se rendre : ces forcenés mettent le héraut en pièces, et traînent ses membres par la ville. Les Persans, furieux, redoublent d'efforts, se rendent bientôt maîtres de Memphis, et, par une cruelle représaille, ils se vengent sur les grands, des excès d'une populace effrénée.

Dix jours après la prise de la ville, le roi d'Egypte est traîné honteusement dans le faubourg; il y trouve tous les grands rassemblés; et bientôt il voit paraître sa fille, suivie de celles des premières maisons d'Egypte, revêtues, comme la princesse, d'habits d'esclaves, et portant les attributs de la basse servi-

lité. Une cruche sur la tête, une cruche à puiser de l'eau, est la couronne de la princesse et celle de toutes les filles de qualité. A cette vue les pères fondent en larmes; ils jettent les hauts cris; et leur douleur est plus vive encore, en apercevant à la suite des filles de Memphis, le fils du roi et deux mille jeunes seigneurs portant des mors dans la bouche et des licous autour du cou. On s'apprête à les immoler aux mânes du héraut persan; des cris d'horreur s'élèvent de toutes parts : le roi seul paraît presqu'insensible; il reste pétrifié et immobile, jusqu'à l'instant où il aperçoit dans la foule un de ses plus intimes amis, dont l'extérieur annonçait la plus affreuse misère. Psamméticus, qui avait vu d'un œil sec sa propre infortune, pleura amèrement en voyant celle de son ami; et donnant l'essor au désespoir qu'il concentrait, il se frappa comme un furieux.

Cambyse lui demande l'explication de cette conduite, qui lui paraissait extraordinaire; et, touché de sa réponse, il le crut assez puni. Il ordonna qu'on fît grâce à son fils; mais l'ordre vint trop tard, il venait d'expirer. Psamméticus, ayant dans la suite manifesté le désir de se venger, fut aussi condamné à mort;

et finit sa vie après six mois de règne.

Cambyse promena sa fureur sur toute l'Egypte, qu'il ravagea et pilla inhumainement. Il fit tirer de son tombeau le corps d'Amasis, qu'il fit mettre en pièces, et qu'on brûla ensuite en dispersant ses cendres. Mais ce qui toucha le plus les Egyptiens, fut la mort du bœuf Apis, leur dieu, que Cambyse tua lui-même. Cette injure leur fut si sensible, que toute la nation conserva depuis une haine implacable contre les Perses, et ne put jamais rester paisible sous sa domination.

Réduite en provinces de l'empire persan, l'Egypte devint un foyer perpétuel de sédition. Les Egyptiens mordaient avec rage le frein qui les retenait; et quiconque se présentait pour les en délivrer, était accepté. A cette condition, ils offrirent la couronne à Inarus, roi de Lydie. Ce prince se soutint contre les Perses pendant quelque temps; mais vaincu à la fin, et fait prisonnier, il fut crucifié par les vainqueurs.

Ce terrible exemple n'empêcha pas les Egyptiens de trouver d'autres chefs contre les Perses, tant une couronne a d'appas! Elle fut successivement portée par Amyrtacus et par Sept, autres princes;

mais toujours elle fut chancelante, et tomba souvent sous les efforts des Perses, malgré ceux des Grecs pour soutenir l'indépendance des Egyptiens.

On crut quelque temps que Tachos, d'une race égyptienne, soutiendrait le trône où il était placé : mais il ne sut pas profiter des conseils d'Agésilas, roi de Sparte; il confia ses principales forces à un chef qui se laissa vaincre; et les Egyptiens, mécontens, chassèrent Tachos. Agésilas contribua, dit-on, au succès de leur révolte, par vengeance contre le roi, qui avait méprisé ses conseils.

Le chef des révoltés, Nectabenès, aussi d'un sang égyptien, prit le sceptre et la couronne qu'il avait enlevée à Tachos. Le peuple, accoutumé aux factions, travailla bientôt à renverser son ouvrage : assiégé par ses propres sujets, le nouveau roi fut secouru par Agésilas; et il fut assez habile pour former une ligue contre les Perses, qui agitaient toujours son royaume. Ceux-ci firent un dernier effort, et soumirent de nouveau l'Egypte : Nectabenès n'eut que le temps de rassembler ses trésors et de fuir en Ethiopie, d'où il ne revint pas.

Ainsi s'accomplit la prophétie d'Ezé-

chiel : *Il n'y aura plus de princes du pays d'Egypte.*

Ce beau pays n'a cessé depuis d'être la proie des étrangers; et il n'est plus visité que comme un amas de ruines, où l'on trouve tous les débris de la grandeur.

Grand sujet de réflexion, ma chère Aline, que ces vicissitudes des grands empires ! on les voit successivement s'éclipser et s'engloutir les uns les autres.

Mais les petits peuples ne sont pas indignes de votre attention; et je veux, par opposition, vous parler aujourd'hui de quelques-uns de ceux qui avoisinaient les Egyptiens.

Nous sommes convenus de laisser de côté l'histoire des Israélites; il semble que, par suite, nous ne devrions point nous occuper des Moabites, des Ammonites, des Iduméens, des Chananéens et des autres petits peuples dont l'histoire est liée à celle du peuple de Dieu; mais je veux cependant vous en dire un mot, afin de vous donner une idée des grandes et petites nations qui ont paru sur la terre, et de ce qu'elles sont devenues.

* Les premiers sont les Moabites, des-

* Moabites situés entre le lac Asphaltide, le Jourdain, les Ammonites, le pays de Madian et d'Edom.

cendant de Moab, fils de la fille aînée de Loth, neveu d'Abraham.

Le pays des Moabites est montagneux et propre au pâturage. Leur capitale se nommait *Ar.* Ils étaient gouvernés par des rois, et pratiquaient la circoncision. Moïse leur trouva l'idée d'un seul Dieu, qui leur fut sans doute transmise par Loth, mais obscurcie par des notions fausses et idolâtres.

Les enfans de Moab, en se multipliant et s'étendant, chassèrent les premiers habitans du pays, qui étaient une race gigantesque et terrible, qui descendait de Cham; mais ils la trouvèrent fort affaiblie par les victoires de Coder la Homer, roi d'Edom.

L'histoire de leurs rois est peu connue, excepté celle de Balack, qui régnait lorsque les Israélites furent introduits par Josué dans la terre promise. N'étant pas le plus fort, Balack employa contre eux les armes des faiblse, la superstition et la séduction. C'est lui qui fit venir le prophète Balaam, pour maudire les Israélites. Le trait de l'âne de Balaam vous est connu? Le prophète, convaincu qu'il ferait de vains efforts pour maudire le peuple de Dieu, conseilla à Balack d'envoyer de belles filles dans le camp des Israélites,

afin de leur faire oublier leur religion et mériter ainsi la colère de leur Dieu.

Ce moyen réussit; les Israélites se laissèrent séduire, et tombèrent dans l'idolâtrie. Dieu les en punit par une plaie qui emporta plusieurs milliers d'hommes, et les Moabites furent délivrés. Un roi de cette nation tint pendant dix-huit ans les Israélites sous sa domination et leur imposa tribut.

Ces peuples passèrent ensuite sous le joug du peuple de Dieu, où ils restèrent tout le temps du règne de David. En général, ils partagèrent les succès et les disgrâces de leurs vainqueurs; traînés comme eux en captivité, révoltés et soumis alternativement, jusqu'à ce qu'ils se confondirent dans les grandes nations. Leurs descendans existent encore, dit-on, sous la dénomination générale *des Arabes*.

* Ammon, père des Ammonites, descendait de Loth par sa fille cadette. Ses enfans trouvèrent, comme ceux de Moab, des géans, qui insensiblement disparurent. Ce pays, assez uni, était fertile en blé. La capitale se nommait

* Ammonites situés entre les montagnes de Galaad, le Jourdain, la rivière d'Ammon, les Moabites et les déserts de l'Arabie.

Rabbah; ils avaient des rois, et pratiquaient la circoncision : c'est à peu près tout ce qu'on sait de leurs usages. On n'a guère de lumières sur leur religion, qui fut pure dans son principe, mais qu'ils souillèrent ensuite par le culte de Moloch, dieu du feu, auquel ils offraient leurs enfans. Quelques auteurs disent qu'ils ne les y présentaient que pour les purifier; mais on en brûlait inhumainement quelques-uns.

Ils ont été souvent en guerre avec les Israélites, et les combattirent avec des succès variés. On raconte une cruauté atroce de Moshash, un de leurs rois. Ayant réduit à l'extrémité la ville de Jabès qu'il assiégeait, les habitans offrirent de se rendre, et de le reconnaître pour leur souverain. « Je le veux, répon-
« dit-il, mais à condition que, pour pré-
« liminaire de l'alliance, on vous crevera
« à chacun l'œil droit ». En réponse à cette terrible proposition, les habitans demandent sept jours de délai. Pendant cet intervalle, il leur arriva des secours, et le barbare Moshash en fut pour son affreux projet.

L'imprudence d'un jeune roi, nommé Hanon, attira une guerre cruelle de la part de David. Ce jeune souverain, mal

conseillé, fit une insulte grave aux ambassadeurs que le roi de Juda lui avait envoyés pour le féliciter de son avénement au trône : il en fut cruellement puni. Après une guerre de plusieurs années, Hanon, réduit à sa capitale, périt dans l'assaut. David, dit-on, ôta lui-même la couronne de dessus la tête du mort; couronne ornée de pierreries d'un grand prix! Les habitans expirèrent dans les supplices; ceux des autres villes ne furent pas mieux traités. Ce carnage effaça pour long-temps le nom des Ammonites de la liste des nations belliqueuses. On les voit cependant reparaître sous les Macchabées, leur tenir tête, puis disparaître, engloutis par les grandes nations, et ne plus subsister qu'en petit nombre, comme leurs frères les Moabites, sous le nom d'*Arabes*.

* Il en est à peu près de même des Madianites, qui descendaient d'Abraham par Madian, fils de ce patriarche et de Cétura son esclave. Leur position les rendit pasteurs et marchands. Les premiers vivaient sous des tentes, promenaient leurs troupeaux dans ces plaines,

* Madianites dans l'Arabie Pétrée, entre le lac Asphaltide, le pays de Moab, la mer Rouge et l'Idumée.

partie verdoyantes, et partie sablonneuses; ils s'arrêtaient où ils trouvaient des sources et des pâturages; et quand ils étaient consommés, ils allaient en chercher dans d'autres cantons.

Entre les bestiaux qui composaient leurs troupeaux, il se trouvait beaucoup de chameaux et de dromadaires, qu'ils vendaient avantageusement à ceux de leurs compatriotes qui s'adonnaient au commerce. Ces marchands le faisaient, comme ils le font encore aujourd'hui, à travers les déserts; ils apportaient aux pasteurs les parfums de l'Arabie. Le voisinage de la mer Rouge contribua aussi à les rendre marins; par cette voie, ils tiraient les étoffes précieuses de l'Inde; de sorte que, sous des tentes grossières, se trouvait déjà le luxe asiatique.

Vous voyez, ma chère Aline, que les Madianites, dont le nom ne vous est guère connu que par l'Ancien Testament, ne sont point un petit peuple à dédaigner, puisqu'on lui doit la découverte des parfums de l'Arabie, et qu'ils propagèrent, les premiers, cette branche de commerce.

Il y avait peu de villes chez les Madianites; errans et voyageurs, ils étaient rarement fixes, et habitaient plus sous

des tentes, que dans les villes. Cependant ils eurent une capitale nommée *Madian*. Ils adoraient, en grande partie, de faux dieux, mais rendaient hommage au véritable. Jéthro, surnommé *le prêtre de Madian*, fut lié d'amitié avec Moïse, et laissa au milieu des Madianites ses frères, une postérité qui ne se souilla jamais par les rites de l'idolâtrie.

Ils furent tantôt gouvernés par des rois, tantôt par plusieurs chefs, et eurent des guerres cruelles avec les Israélites; et, après avoir subi les mêmes vicissitudes, ils se perdirent dans les nations les plus célèbres de l'Arabie.

LETTRE IX.

Suite des petits peuples; Edomites ou Iduméens, Amalécites, Chananéens, Philistins, Israélites et Juifs.

Puisque vous m'assurez, ma chère Aline, que les petits peuples dont je vous ai parlé dans ma dernière, ne vous paraissent point indignes de votre attention, et qu'un léger aperçu de leur histoire vous paraît de quelque intérêt, je vais continuer de vous donner celle de quelques-uns de leurs voisins.

* Je vous parlerai d'abord des Edomites ou Iduméens; ils descendaient d'Abraham qui, comme vous le savez, fut le grand père d'Esaü; il prit le nom d'Edom, après avoir vendu à Jacob son droit d'aînesse.

Enfans d'Isaac par Esaü, comme les Israélites l'étaient par Jacob, ces deux

* Edomites ou Iduméens, situés entre Madian, le Jourdain et la Méditerranée.

peuples-frères furent des ennemis très-acharnés. La division, qui avait régné entre les deux frères, se perpétua entre leurs descendans. Esaü qui, de dépit d'avoir cédé ses droits, s'était éloigné de son pays natal, trouva, dans celui où il se transporta avec sa famille, une race d'anciens habitans, qui insensiblement s'éteignit. Les Iduméens se trouvèrent maîtres du pays; ils s'y fortifièrent, et jouissaient tranquillement de leurs possessions. Déjà ils formaient un peuple nombreux, qui avait eu plusieurs rois, lorsque la nation entière des Israélites se présenta pour passer au milieu d'eux. Le roi d'Edom s'opposa d'abord à son passage, et finit par traiter avec eux.

Mais leur intelligence ne fut pas de longue durée, comme je viens de le dire; l'antipathie qui avait régné entre Jacob et Esaü, parut s'être communiquée à leurs descendans; ils ne se firent pas la guerre comme les autres peuples; ils se battaient avec une fureur, une rage qui les portaient à ne point se contenter de vaincre, mais encore à vouloir se détruire.

Après une bataille importante qu'ils se livrèrent, et dans laquelle les Idu-

méens perdirent dix-huit mille hommes; Joad, général de David, fit massacrer tous ceux qu'on peut rencontrer.

Les restes de ce peuple infortuné se réfugièrent en partie chez les Moabites, et l'autre partie en Egypte, avec Nabad leur roi, qui tenta de rentrer dans son royaume, et ne put y réussir.

Avant cet échec les Iduméens avaient eu un moment brillant. Dans leur état de prospérité, ils faisaient un grand commerce sur la mer Rouge et sur la mer Méditerranée; ils commerçaient principalement avec Tyr et Sidon. Ils mettaient sur pied des troupes nombreuses et des chariots armés en guerre, ce qui décidait alors les succès des combats. Leurs villes étaient bien bâties et bien fortifiées; ils cultivaient même les sciences et les arts. Ils eurent enfin un moment de célébrité, et l'alliance des rois d'Édom était recherchée.

Mais après l'exécution dont je viens de vous parler, l'Idumée resta assujétie à la maison de David, et fut gouvernée par des vice-rois. Supportant à regret le joug des Juifs, les Iduméens voulurent rompre leurs fers; ils ne firent que les appesantir; ils les secouèrent de nouveau, et une défaite qu'ils éprouvèrent

entraîna la perte de leur capitale. Elle était située sur des rochers, d'où le général ennemi fit précipiter dix mille captifs. Ainsi traité, il n'est pas étonnant que ce malheureux peuple ait conservé une haine violente contre les Juifs; aussi était-il toujours prêt à se liguer contre eux, et contribua plus d'une fois à animer leurs ennemis.

Réduits, comme les Juifs, en esclavage, par les Babyloniens, il semblait que leur propre malheur était soulagé par celui de leurs anciens ennemis : on les vit faire tous leurs efforts pour engager leur vainqueur commun à raser Jérusalem.

Ce caractère vindicatif et opiniâtre se remarquait au surplus dans leurs rapports entr'eux ; ils étaient incapables de se rien céder; ils se minaient par des guerres intestines, en même temps qu'ils soutenaient celles du dehors.

C'est ainsi qu'une nation puissante fut réduite à se réfugier sur un coin de cette même terre qu'elle avait occupée en entier, et se fondit dans la masse des Juifs qu'elle abhorrait, en devenant esclave des peuples dont elle avait précédemment soumis l'alliance à ses intérêts, et quelquefois même à ses caprices; étrange

vicissitude, qu'ils durent cruellement sentir!

* Les Amalécites avaient la même origine que les Iduméens; comme eux, ils descendaient d'Esaü par Eliphaz, son premier né; mais Eliphaz était fils d'une esclave, au lieu que les Iduméens descendaient d'une femme légitime. Fiers de cette différence, ceux-ci regardaient les autres avec mépris; et il exista toujours une grande rivalité entre ces deux peuples.

Leur religion se ressemblait beaucoup; même mélange de bien et de mal, d'idolâtrie et de notions de la divinité. Ils eurent quelque goût des arts par le commerce que leur position facilitait; ils eurent sur-tout beaucoup de rapports avec l'Egypte; et l'on soupçonne même les Amalécites d'être ce peuple pasteur qui subjugua l'Egypte, et y régna pendant deux cents ans.

Mais leurs guerres perpétuelles contre leurs voisins, et sur-tout contre les Juifs, les ruinèrent insensiblement. Saül en fit une destruction effrayante. David, par l'ordre d'un prophète, extermina ce qui

* Amalécites situés entre Chanaan, Edom, l'Egypte et les déserts du côté de la mer.

avait échappé au premier massacre ; et il n'eut pas permission de sauver leur roi Agag, qui fut coupé par morceaux. Après cette terrible exécution, on ne voit plus paraître leur nom que dans l'histoire d'Esther, lorsqu'Aman, amalécite, voulant se venger de Mardochée, et faire périr tous les Juifs répandus dans les états d'Assuérus, succomba lui-même. La chute d'Aman entraîna celle de sa famille et du reste de sa nation, que les Juifs eurent permission de poursuivre. Le grand carnage qu'ils en firent, éteignit tout-à-fait les Amalécites.

* Les Chananéens, descendant de Cham, fils de Noé, portèrent tout le poids des malédictions prononcées, par le patriarche, contre leur auteur ; ils furent véritablement les esclaves des descendans de Sem et de Japhet.

Malheureuse nation, dont la cruelle destinée fut d'être successivement chassée, assujétie et enfin exterminée !

On sait peu de chose sur les Chananéens avant l'irruption des Israélites ; mais il paraît qu'ils étaient divisés en sept ou neuf tribus, et qu'ils occupaient une grande étendue de pays.

* Chanaan, entre le mont Liban, les Moabites et les Philistins.

Chaque tribu était gouvernée par un roi ; ils se réunirent souvent contre Israel, l'ennemi commun. La résistance qu'ils opposèrent fait croire qu'ils étaient bons soldats ; ils ne manquaient pas de villes, et même de forteresses, où ils soutinrent de longs siéges. Mais l'arrêt prononcé contre eux ne s'en accomplit pas moins ; chassés, dépouillés de leurs possessions, ils durent non-seulement les abandonner aux Israélites, mais encore succomber sous leurs efforts.

Un des premiers traits qui donna lieu aux hostilités contre les Chananéens, fut l'aventure de Dina, que le roi de Sichem outragea. Ses frères la vengèrent cruellement, quoique le roi de Sichem eût offert de réparer ses torts en épousant la jeune Israélite, et qu'il eût même consenti à se faire circoncire avec toute sa famille et une partie de son peuple. Vous avez vu dans l'Ancien Testament quelle fut en cette occasion la cruelle perfidie des enfans de Jacob? Ainsi, il suffit de vous rappeler le massacre qu'ils firent des Chananéens, lorsqu'ils étaient hors de se défendre.

Leur histoire ne fut plus ensuite qu'une longue suite de guerres avec les Israélites, guerres dans lesquelles les Chana-

néens avaient presque toujours le dessous. Leurs défaites furent souvent accompagnées de circonstances merveilleuses, qui prouvaient la protection que Dieu accordait à son peuple, dont les triomphes étaient funestes à tous ceux qui entreprenaient de leur résister. Ainsi, Josué, après avoir pris Jéricho par un miracle, fait passer tous les habitans au fil de l'épée, et ne laisse de vivant que la femme qui reçut et sauva ses envoyés. Déjà deux rois qui, les premiers, avaient voulu résister aux efforts du peuple de Dieu, avaient été détruits avec toute leur armée. Le roi d'Aï subit le même sort ; et il périt encore d'une manière plus terrible, puisqu'il fut étranglé à la vue de son armée et de sa ville livrée aux flammes. Les Gabaonites n'évitent le sort commun, qu'en surprenant une alliance, comme s'ils venaient de loin. Ils parvinrent ainsi à tromper la bonne foi de Josué; mais il ne leur laissa la vie qu'en les condamnant aux travaux des esclaves. Cinq rois se joignent en vain, ils sont défaits; sept autres princes réunis n'en succombent pas moins, et périssent avec leurs peuples sous les successeurs de Josué.

Tout contribua, tout concourut aux

triomphes du peuple choisi ; et les malheureux Chananéens s'anéantirent sous l'anathême de la proscription, malgré tous les efforts de leur valeur. Les uns furent ensevelis sous les ruines de leurs cités ; les autres, réduits au désespoir, n'échappèrent aux massacres qu'en prenant la fuite, et furent fonder des colonies en Afrique. Plusieurs s'établirent sur la côte, et devinrent célèbres sous le nom de *Phéniciens*. Un petit nombre enfin resta dans le pays, pour languir dans l'esclavage, dans le lieu même où ils avaient dominé.

* A la différence des peuples dont nous venons de parler, les Philistins parurent être comme une verge, dont Dieu faisait usage quand il voulait châtier son peuple Leur pays est celui qui prit depuis le nom de *Palestine*, qu'on présume dériver de *Philistine*, que lui avaient donné les Philistins. Il prit celui de *Palestine*, lorsqu'il fut habité par les Juifs; et ce dernier nom lui est resté.

Les principales villes étaient Gaza, Ascalon et Asoth. Des vallées fertiles environnaient ces trois villes, qui vous

* Philistins : la Palestine, le long de la mer Méditerranée, entre Amalec, Edom, la tribu de Dam, Siméon et Juda.

rappellent les hauts faits de Samson, ce prodige de force si célèbre dans l'Ecriture.

Il suffit de le nommer pour vous rendre le souvenir de tout le mal qu'il fit aux Philistins, et celui de sa fin funeste, après sa fatale confiance pour la perfide Dalila.

Une légère indication doit suffire pour remettre dans votre mémoire ces faits si connus que je vous ai appris dans votre enfance. Ainsi, je ne vous en entretiendrai pas, non plus des victoires que les Philistins remportèrent sur Saül, que David vengea, en tuant d'abord le fameux géant Goliath, puis en exterminant un si grand nombre de Philistins, que sa valeur le rendit l'objet de la jalousie du roi.

Je me contenterai de vous dire un mot sur le gouvernement des Philistins, qui paraît avoir été une sorte de république démocratique. Ils furent longtemps gouvernés par des chefs, qui n'avaient qu'une puissance très-bornée ; et lorsqu'ils eurent des rois, leur autorité fut restreinte, et soumise, à ce qu'il paraît, à un conseil.

Les Philistins connurent le vrai dieu Abimelech; un de leurs rois suivait son

culte; mais cette lumière se perdit, et tout le pays s'abandonna aux ténèbres de la plus entière idolâtrie. Leur religion était celle Dagon, d'Astarté ou Vénus et de Belzébuth, dieu des mouches. Les Philistins étaient extrêmement superstitieux; mais cependant ils n'immolaient point de victimes humaines.

Alternativement vaincus ou vainqueurs des Israélites, ils finirent par être assujétis par eux; plusieurs rois d'Israel les tinrent sous le joug: mais ils essayèrent souvent de le secouer. Après s'être épuisés réciproquement, ces deux peuples passèrent ensemble sous la domination des Assyriens, où les Philistins se sont perdus et n'ont plus été connus comme corps de nation.

Toutes celles dont je viens de vous donner un aperçu, nous ramènent nécessairement, ma chère Aline, à dire quelque chose des Juifs, qui furent si souvent leurs vainqueurs.

Nous ne suivrons point toute leur histoire; mais il est indispensable d'y jeter un coup d'œil pour suivre la filiation des peuples. Vous n'ignorez point, d'ailleurs, que c'est chez les Juifs que nous puisons les preuves de notre religion par l'accomplissement des prophéties? Étrange

aveuglement! C'est chez eux, c'est pour eux que le Messie a été prédit; et, après avoir vu, avoir reconnu la vérité de tout ce qui leur avait été annoncé par leurs prophètes, ils ont refusé de croire à son avénement, et l'attendent toujours, parce qu'ils se figurent que son règne doit être glorieux sur la terre.

On remarque que l'histoire des Juifs est la seule des annales anciennes qui instruise exactement de la formation, des progrès et des vicissitudes que peut éprouver une grande nation dans une longue suite de siècles.

Vous savez qu'ils reconnaissent pour leur chef Abraham, fils de Tharé, issu de Sem, fils de Noé, dont Moïse nous a donné la filiation? Les descendans de Sem s'étendirent de l'Arménie, où l'on croit que l'Arche s'arrêta, en Mésopotamie, et de là en Chaldée, où Abraham naquit. Comme il devait être la tige d'un grand peuple, Dieu le sépara des autres descendans de Sem, en inspirant à Tharé le dessein de quitter la Chaldée avec son fils. Tharé se transporta dans le pays d'Haram, où il mourut. Abraham croyait s'y fixer; mais il lui fut ordonné de se rendre dans la terre de Chanaan, qui devait être l'héritage de ses enfans.

Ici commence la longue série des faits qui composent l'histoire des Israélites, et sont une suite d'événemens que les auteurs sacrés nous présentent comme toujours dirigés par la main de Dieu.

Nous ne suivrons pas cette série; nous n'accompagnerons pas Abraham dans ses voyages, non plus que dans sa vie privée. Je vous rappellerai seulement que la naissance d'Isaac, cet enfant promis, et si long-temps attendu! fut précédée de celle d'Ismaël, fils d'Agar. Vous savez que l'un et l'autre furent renvoyés, pour une querelle survenue avec Sara, après la naissance d'Isaac, et que l'enfant et la mère errèrent dans le désert. Mais peut-être avez-vous oublié qu'Ismaël fut le père des Arabes; nation qui, selon la promesse faite à Abraham, ne fut jamais assujétie.

Après la mort de Sara, Abraham épousa Kettura, dont il eut six enfans. Ils furent partagés de manière à n'avoir rien de commun avec Isaac; ils tournèrent leurs pas vers l'Arabie, où ils se mêlèrent aux enfans d'Ismaël.

Je ne vous parlerai ni du sacrifice d'Isaac, ni de son mariage, ni même de ses descendans; ils vous sont connus, puisque nous venons de parler des Idu-

méens, fils d'Esaü, et que les enfans de Jacob vous le sont encore plus, sous le nom d'*Israélites.*

Ainsi, nous ne les suivrons ni dans l'histoire de Joseph, ni dans leur captivité en Egypte, ni même dans leur fuite miraculeuse et tous les faits qui s'ensuivirent.

Je vous dirai seulement qu'ils reçurent le nom de *Juifs* des peuples qu'ils avaient soumis, qui, voyant la tribu de Juda beaucoup plus considérable que les autres, s'accoutumèrent à les désigner sous le nom général de *Juifs.* Ce nom fut celui qui leur resta; il devint commun à toute la nation.

Vous savez que Moïse, conducteur du peuple de Dieu, n'obtint pas la faveur d'entrer avec lui dans la terre promise? Après avoir erré quarante ans dans le désert, il mourut sur la montagne de Nébo, d'où il aperçut le beau pays de Chanaan.

Josué, qui eut la gloire de le soumettre, réunit le commandement des armes au gouvernement civil. Lorsque ses six cent mille combattans, soutenus et protégés par la puissance divine, eurent, à l'aide des événemens miraculeux, fait, en six années, l'entière conquête

du pays de Chanaan, il reçut le nom de *Judée.*

Dans leur premier état de prospérité, à l'époque qui suivit la conquête, les Juifs, encore tout étonnés des merveilles opérées en leur faveur, ne s'écartaient qu'avec scrupule des lois qui leur avaient été données; et, ramenés par les châtimens, ils y revenaient avec zèle et confiance.

Mais l'on vit bientôt ce zèle se ralentir, et leur nouveau législateur n'eut pas moins de peine à les contenir, que n'en avait eu l'ancien. Tout était prévu dans la loi de Moïse, ou plutôt dans celle de Dieu, puisque Dieu lui même avait publié son code sur le mont Sinaï. Moïse et, après lui, Josué, ne fit que mettre en exécution les instructions qu'il avait reçues.

On accuse Josué d'avoir eu un zèle destructeur; mais il connaissait le goût effréné de son peuple pour l'idolâtrie, et il essaya tous les moyens de le détruire; il punit sévèrement ceux qui s'y laissaient aller; il extermina ceux qui l'inspiraient, et, malgré les plus terribles exemples, il ne put extirper ce penchant.

Soit par compassion, soit par intérêt et

pour avoir des esclaves, les Juifs épargnèrent beaucoup de Chananéens. Ceux-ci, au défaut de leurs temples, qu'on renversait, établirent leurs fêtes dans les bocages. La curiosité y attira les Juifs; la beauté des Chananéennes, leur gaieté séduisante, firent bientôt impression sur leurs vainqueurs; ils se laissèrent prendre à leurs charmes; et en contractant des mariages avec les filles chananéennes, les Juifs changèrent bientôt leur austère religion. Par complaisance pour leurs épouses, ils se mêlèrent d'abord aux fêtes dont elles étaient le principal ornement; insensiblement ils y prirent goût et tombèrent dans l'idolâtrie. Ils abandonnèrent Dieu, revinrent à lui, vécurent entre la vraie et les fausses religions, dans une variation perpétuelle, qui fut la cause des alternatives de victoires et de défaites, qu'ils ont éprouvées sous les juges successeurs de Josué.

Sous le gouvernement des juges, qu'on regarde comme une espèce de théocratie, les Juifs n'entreprenaient rien que par l'inspiration divine, qui leur était manifestée par les prophètes. Tant qu'ils y furent soumis, qu'ils suivirent fidèlement la loi et les ordres du Sei-

gneur, on les vit prospérer ; mais leurs infractions furent presque toujours punies par des revers.

Ce fut sous Athoniel, second successeur de Josué, qu'on vit le premier exemple de schisme : un jeune Lévite le causa. Gagné, dit-on, par les prières d'une vieille femme, il érigea, dans une maison particulière, un petit autel, contre la défense expresse de sacrifier ailleurs que devant l'Arche. Les habitans de Dan appelèrent ce Lévite dans leur ville ; il y transporta son autel et ses habits sacerdotaux ; et dès-lors cette ville eut un culte séparé.

Sous ce même Athoniel arriva le crime des Benjamites, qui entraîna la ruine d'une partie de leur tribu. Abandonnés de Dieu alors, les Juifs subirent beaucoup de calamités, et les Madianites les asservirent. L'épée de Gédéon les délivra : Dieu eut pitié de son peuple ; il suscita Gédéon pour le tirer d'esclavage.

L'histoire des Juifs offre une foule d'exemples de ce genre, que je ne vous citerai pas, puisque nous sommes convenus de ne faire que la parcourir. Jephté et Samson sont célèbres, l'un par son vœu téméraire, l'autre par sa force prodigieuse. Il fut, comme Gédéon, un

vengeur accordé au peuple que le Seigneur châtiait, mais ne voulait point accabler.

On en vit encore la preuve sous Héli, l'avant dernier juge, qui fut, par l'ordre de Dieu, repris de sa faiblesse pour ses enfans, par le jeune Samuel. Il remplit sa mission avec tant de ménagemens, qu'Héli ne se fâcha point de l'avertissement et promit d'en profiter; mais il n'en eut pas la force; ses enfans abusèrent de nouveau de sa bonté, et les Israélites succombèrent sous les efforts des Philistins; ils furent battus; l'Arche leur fut enlevée, et ce malheur causa la mort d'Héli.

Samuel, qui lui succéda, fut le dernier des juges. Leur gouvernement dura trois cent quarante-huit ans. Samuel avait signalé le sien par une grande victoire sur les Philistins; il avait ramené la paix dans Israel; mais pour se soulager dans les fonctions pénibles de juge, qui devenaient fatigantes pour sa vieillesse, il s'était associé ses fils. Leur conduite ne répondit pas aux espérances du prophète; le peuple se souleva et demanda un roi.

En vain Samuel essaya de représenter que c'était changer le gouvernement de

Dieu, contre celui d'un homme, le peuple persista dans sa demande.

Un roi lui fut accordé, et l'on élut Saül, choisi parmi les bergers. Vous pouvez vous rappeler qu'il se rendit bientôt indigne de la protection du Seigneur, et que David fut sacré par Samuel.

Je ne vous retracerai point leur histoire, leurs démêlés, non plus que les prédictions faites à ce sujet ; je ne peindrai même pas le règne brillant de David, qui eut ses ombres, puisqu'après avoir commencé par les prospérités, on le vit sur la fin éprouver une suite d'infortunes. Son royaume fut ravagé, et aux guerres malheureuses qu'il essuya, se joignirent encore la peste et la famine. A ces cruels fléaux succédèrent des révoltes. Celle d'Absalon fut accompagnée de circonstances humiliantes, et qui durent être bien cruelles à David, sur-tout venant du fils qu'il avait tendrement aimé. Vous savez que les chagrins qui troublèrent la vieillesse de ce roi prophète, nous sont présentés dans l'Ecriture, comme une suite de la punition qu'il avait acceptée en reconnaissant ses fautes ? Ainsi, David pénitent, n'est pas moins admirable que David triomphant.

C'est sous le règne de Salomon son fils, qu'on vit la grande splendeur d'Israel ; et le temple de Jérusalem, qui fut fini dans les premières années du règne de Salomon, a laissé une grande idée de sa magnificence. Sa sagesse ne fut pas moins célèbre; sa réputation lui attira la visite de la reine de Saba. Cette reine fameuse de l'Orient, qu'il fit passer d'étonnement en étonnement, en lui faisant voir son palais enrichi d'ornemens précieux, richesses de l'Asie et de l'Afrique, et ses jardins où se trouvaient toutes les productions de la nature, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hysope, disent les auteurs sacrés.

Il paraît constant aussi que la police du royaume, l'administration de la justice, les établissemens civils et religieux, enfin tout ce qui peut concourir à la gloire et à la prospérité de l'état, ne fut jamais, pendant toute la durée de la monarchie, à un si grand point de perfection que sous le règne de Salomon.

Mais, comme son père, il eut des faiblesses, il en eut de très-condamnables à la fin de sa vie, puisque non-seulement il mérita de perdre le surnom de sage, en s'abandonnant aux voluptés, mais encore qu'il tomba dans l'idolâtrie.

Il en fut puni par la division de son royaume. Jéroboam, jeune seigneur, qui s'était déjà révolté sur la fin du règne de Salomon, et avait obtenu son pardon, profita des murmures qu'élevait la sévérité de Roboam, son successeur, pour lui enlever dix tribus. Le fils de Salomon ne conserva que celles de Juda et de Benjamin, les dix autres proclamèrent Jéroboam, roi d'Israel, et un mur éternel de séparation fut élevé entre les deux parties du même peuple.

Jéroboam autorisa partout l'idolâtrie, et s'attacha à détruire tous ceux qui voulaient rester fidèles à la loi de Dieu. Il s'efforça sur-tout d'anéantir ce lien d'unité qui les portait à n'offrir leurs vœux et leurs offrandes que dans le temple de Jérusalem. L'obligation d'y aller tous les ans, se réunir aux fêtes prescrites, faisait des hébreux un peuple de frères. Jéroboam, redoutant les suites de ce voyage, le fit défendre, et on éleva par son ordre, aux deux extrémités de son royaume, des autels où les Israélites devaient borner leurs pélerinages. Les prêtres, les lévites qui tâchaient de retenir les peuples dans l'ancienne religion, furent tourmentés, persécutés, et il ne leur fut pas permis

de fuir, d'aller chercher un asile dans le royaume de Juda. Mais les précautions de Jéroboam ne purent empêcher la fuite d'un grand nombre d'Israélites, et le royaume de Juda, quoique réduit à deux tribus, balança toujours les forces de son rival, et dura plus long-temps.

C'est à l'époque de la division qu'on vit paraître un grand nombre de prophètes, dont les plus célèbres furent Abdias, Elie, Elisée, Isaïe, Zacharie, Jérémie, et une foule d'autres. Ce fut le temps le plus fécond en prophètes : on en vit des colléges, des associations nombreuses.

Ils étaient nécessaires, sans doute, puisque ce temps fut celui où l'irréligion et l'idolâtrie firent de grands progrès, et leur zèle, leurs exhortations pathétiques, retinrent une partie du peuple sur le bord de l'abîme.

Roboam, pour son propre intérêt, par la même politique qui conseillait le schisme à son rival, aurait dû soutenir le culte à Jérusalem. Il ne le fit pas, ou le fit mollement, et laissa l'idolâtrie s'établir dans son royaume. Dieu le punit par une invasion des Egyptiens. Sésac, leur roi, pilla Jérusalem, enleva les vases sacrés du temple, les boucliers

d'or, et autres ornemens du palais du roi.

Vous voyez, ma chère Aline, que dans l'histoire des Juifs, tous les événemens funestes sont toujours la punition des erreurs où ils se laissent entraîner; c'est en quoi ils diffèrent de toutes les autres nations, qui moins protégées du ciel, ne furent pas aussi spécialement conduites par des leçons que l'expérience aurait dû rendre utiles.

Sous Abias, successeur de Roboam, on vit le royaume de Juda éclipser tout-à-fait celui d'Israel, où Jéroboam régnait encore. Aza, prince pieux, qui succéda à Abias, eut encore une gloire plus éclatante; il vainquit Zara, roi d'Ethiopie, qui l'avait attaqué avec une armée d'un million d'hommes. Après cette victoire, Aza pour en remporter une plus entière, crut devoir se fortifier du secours de Benadad, roi de Syrie. Cette défiance de la Providence, qui le protégeait si visiblement, lui fut reprochée par un prophète, et il en fut puni par une maladie, qui lui fit traîner une vie languissante.

Dans le même temps, la famille de Jéroboam périssait victime des conspirations; elle s'éteignait insensiblement,

Achab fut l'un des plus méchans rois d'Israel, et Jésabel, son épouse, plus méchante encore, passe pour l'avoir entraîné à la plupart des crimes qu'il commit. Cette femme cruelle eut le terrible sort qui lui avait été annoncé par un prophète. Achab fut tué dans une bataille; le sang qui inondait son char fut léché par les chiens; et la cruelle Jésabel précipitée par une fenêtre, par l'ordre de l'usurpateur Jéhu fut, comme il avait été prédit, dévorée par les mêmes animaux.

Alors régnait à Jérusalem, le saint roi Josaphat, qui fit le bonheur de ses sujets.

Le royaume de Juda jouissait de la paix, pendant que celui d'Israel était en proie aux désolations de tous genres. La guerre, la famine l'assiégèrent, et le cruel Jéhu, détruisant la famille infortunée d'Achab, fit tuer soixante-dix de ses fils, et quarante-deux princes de la maison de Juda, qui étaient venus visiter les premiers. Cet affreux massacre n'assouvit pas encore la haine d'Athalie, digne fille de Jésabel, qui aurait voulu exterminer jusqu'au dernier rejeton de la famille de David, afin de rendre vaines les promesses faites à son chef.

Joas, sauvé par le grand-prêtre Zacharie, son oncle, n'eut pas pour lui la reconnaissance qu'il lui devait. Après avoir été pieux quelque temps, Joas tomba dans l'idolâtrie, et ennuyé des remontrances de Zacharie, il le fit mettre à mort, le fit lapider dans le temple. Cette horrible ingratitude envers celui à qui il devait la vie et la couronne, fut presque aussitôt punie par l'invasion d'Hazaël, roi de Syrie. Joas n'évita l'esclavage, qu'en livrant, en forme de rançon, ses trésors au conquérant. Il dépouilla le temple même, pour se racheter, et survécut peu à cette lâcheté. Ses propres serviteurs l'assassinèrent dans son lit. Le mépris du peuple poursuivit tellement Joas, qu'il fut privé de l'honneur d'être enterré dans la sépulture des rois.

Amasias punit les assassins de son père, mais ne fut pas plus heureux que lui, parce qu'il ne fut pas plus religieux. Il perdit une fameuse bataille contre le roi d'Israel, qui devint maître de ses trésors, et même de sa liberté. Mais Joas fut assez généreux pour ne pas abuser de ses avantages; ce roi d'Israel rendit au roi de Juda, sa liberté et son royaume.

Après ces deux rois, ceux d'Israel ne furent plus guère connus que par leurs défaites et leurs malheurs. Ceux de Juda se relevèrent un peu; Osias guérit par sa sagesse et sa douceur les plaies faites à son royaume sous les derniers règnes. Joathan eut aussi des vertus qui firent le bonheur de son peuple, pendant que celui d'Israel gémissait sous la tyrannie de Phacée. On croit que ce fut le peu d'affection que les Israélites portaient à leur roi, qui les fit mal se défendre contre Theglath-Phalasar, roi d'Assyrie, et il emmena captive toute la tribu de Nepthali.

Malgré une si grande perte, les Israélites furent encore assez forts pour faire trembler une dernière fois tout le royaume de Juda. Sous le règne d'Achaz, ils passèrent au fil de l'épée cent vingt mille juifs, et se disposaient à en emmener prisonniers deux cent mille de tout âge et de tout sexe, lorsque le prophète Oreb leur fit une exhortation si pathétique, qu'ils relâchèrent leurs frères infortunés.

A cette époque, les Juifs étaient véritablement malheureux, et attaqués de tous les côtés, ils venaient d'être pillés par un roi de Syrie, qui était venu

jusqu'aux portes de Jérusalem. Les peuples voisins, leurs anciens ennemis, les Iduméens et les Philistins, assaillaient les frontières. Tout le règne d'Achaz n'offrit que deuil et désolation.

Sous celui d'Ezéchias son fils, un calme inespéré se rétablit dans la Judée. Les sages mesures que prit ce prince en montant sur le trône, contribuèrent à ramener le calme dans ce royaume désolé. Ezéchias rétablit la religion, purgea ses états de l'idolâtrie qui l'infectait, fit abattre les bosquets où se célébraient des cultes infâmes, et rendit au temple du vrai Dieu ses ornemens et ses sacrifices. Il fit célébrer la fête de Pâques avec une magnificence inconnue depuis Salomon. Il y invita ses sujets par des lettres circulaires; ils y vinrent en foule, et les Israélites y accoururent avec le même empressement.

C'était pour ceux-ci, la dernière fois qu'ils devaient apercevoir une lueur de l'éclat dont brillait autrefois leur patrie, qu'ils devaient bientôt regretter. Ce fut peu après cette solennité que Salmanasar se précipita comme un foudre sur le royaume d'Israel, prit Samarie la capitale, dont il fit un monceau de cendres, et emmena, comme

nous l'avons vu, dans l'histoire d'Assyrie, le roi Ozed en captivité avec ceux de ses sujets qui avaient échappé au fer des vainqueurs, à la rage cruelle avec laquelle ils les immolaient d'abord, rage qui fut, dit-on, jusqu'à fendre le ventre des femmes enceintes, et écraser les enfans contre terre.

La vue d'un tel désastre effraya tellement Ezéchias, qu'il envoya de grands présens à Salmanasar pour s'en faire un ami, et détourner de ses états le fléau qui avait si cruellement pesé sur Israel. Mais s'il fléchit et adoucit Salmanasar, il ne pût de même arrêter Sennacherib son successeur. Plus avide et plus barbare encore que le premier, Sennacherib ne voyant plus rien à piller en Israel, se jeta sur le royaume de Juda. Ezéchiel essaya les moyens qui lui avaient réussi avec son prédécesseur même, il se soumit de plus à un tribut. Sennacherib croyant que de nouvelles menaces attireraient de plus grands dons, signifia par lettres les prétentions les plus insolentes, et les soutint en venant à la tête d'une nombreuse armée, jusque sous les murs de Jérusalem.

Vous avez vu dans son histoire quel fut le mauvais succès de ce siége, qu'il fut obligé de lever honteusement. Le prophète Isaïe, qui avait annoncé à Ezéchias la nouvelle invasion des Assyriens, comme le châtiment que Dieu lui envoyait pour s'être trop élevé, de les avoir repoussés, ou plutôt éloignés une première fois par sa prudence. Le prophète Isaïe, après avoir vu Ezéchias s'humilier et reconnaître sa faute, de s'être attribué tout l'honneur du succès, lui avait prédit que les efforts de Sennacherib seraient impuissans contre lui. On dit qu'Ezéchias demanda un miracle en cautionnement de cette promesse, et que le prophète fit celui si fameux du *cadran*. Isaïe commanda, et l'ombre du stilet qui marquait les heures sur le cadran du palais, retourna en arrière de dix degrés.

Cette rétrogression fut peu de chose, en comparaison du miracle plus grand, qui garantit Ezéchias de la fureur des Assyriens. L'ange exterminateur dont je vous ai parlé dans mon avant dernière lettre, dut paraître encore bien plus étonnant au roi de Juda qui fut délivré si miraculeusement de ses ennemis.

Manassès et Amnon successeurs d'Ezéchias, ne l'imitèrent nullement, et la mesure de leurs iniquités furent celles de leurs malheurs. Le premier, idolâtre et sacrilége, fut abandonné à la vengeance des Assyriens, qui ravagèrent son royaume, et le traînèrent ignominieusement chargé de chaînes. Son repentir, ses prières touchèrent ses vainqueurs, qui se laissèrent fléchir et le rétablirent sur son trône. La leçon du malheur lui fut utile ; il fit oublier ses crimes, par les vertus qu'il montra sur la fin de son règne. Amnon, son fils, ne suivit que les mauvais exemples que son père lui avait donnés, et périt malheureusement assassiné par ses sujets.

Avant la dernière catastrophe qui ébranla le royaume de Juda, jusque dans ses fondemens, on vit encore un roi favorisé de Dieu, un roi digne de sa clémence. Ce fut Josias qui, montant sur le trône presqu'enfant, annonça de grandes vertus et ne les démentit pas pendant une longue vie. Il détruisit les idoles, élevées sous le règne d'Amnon, et s'attacha à faire revivre toutes les lois civiles et religieuses. Ne se fiant point au rapport des commissaires qu'il en-

voyait rétablir l'ordre dans les provinces, il les parcourut lui-même, et donna de grandes preuves de zèle et de lumières : on ajoute encore à ses grandes qualités, qu'il para le temple, et fit célébrer la fête de Pâques, avec la même pompe qui avait distingué celle d'Ezéchias. Ce fût la dernière. Josias fut tué dans une bataille qu'il livra aux Egyptiens; le bonheur et la gloire de la nation expirèrent avec lui.

Son fils Joachas fut amené captif en Egypte. Joachim, son frère, que les Egyptiens placèrent sur le trône, ne se distingua que par ses crimes et ses rapines. On dit que pour avoir occasion de condamner et de dépouiller ses sujets, il supposait des crimes aux plus innocens. Ce fût sous son règne un malheur d'être riche. Ce fut Joachim qui lutta avec désavantage contre Nabuchodonosor-le-Grand, dont il devint le captif et ensuite le tributaire.

Vous avez vu le peu de succès de sa révolte qui entraîna sa mort; et son fils Jéchonias qui l'imita, amena la ruine et la captivité de la Judée, qui ne fut cependant complète, que par les fautes de Sédécias.

Avant de placer sur le trône un simu-

lacre de roi, Nabuchodonosor avait pillé une seconde fois le palais, le trésor et le temple ; il avait amené en captivité les juifs les plus distingués par leurs vertus, leurs talens et leurs richesses; de sorte qu'il n'était resté en Judée que les hommes de la lie du peuple, et seulement ce qu'il fallait d'hommes pour ne pas laisser les terres en friche.

Ce fut sur ce reste infortuné que Sédécias fut destiné à régner; et malgré les exemples qu'il avait eus sous les yeux, il eut l'imprudence de refuser le tribut à son bienfaiteur. C'est alors que ce vainqueur outragé, revint mettre tout à feu et à sang. Après avoir assiégé et pris Jérusalem, il y entra le flambeau à la main, fit passer tous les habitans au fil de l'épée, renversa les édifices, ruina le temple de fond en comble. Alors enfin, arrivèrent tous les maux prédits par les prophètes, et cette longue captivité qu'avaient préparé les dissentions intestines des Juifs et des Israélites. En s'affaiblissant, en se détruisant, ces deux peuples, qui eussent dû n'en former qu'un, préparèrent les chaînes qui devaient successivement les asservir : ils facilitèrent les conquêtes des Assy-

riens, et par suite celles de leurs derniers vainqueurs les Babyloniens.

C'est la réflexion que je vous présente, ma chère Aline, en terminant cette lettre, qui est d'une longueur extrême.

LETTRE X.

Histoire des Syriens et des Phéniciens. — Premières notions sur les Perses; description du pays; mœurs et usages de ses habitans; tableau de leur magnificence.

J'ai déjà fait mention si souvent des Syriens et des Phéniciens, que je pense, ma chère Aline, que vous devez être empressée de connaître quelque chose de leur histoire. Je vais donc vous en parler, avant de commencer celle des Perses, qui nous arrêtera plus longtemps.

Les Syriens descendent d'Aram, le plus jeune des fils de Sem. Il s'est joint à ses descendans plusieurs familles Cananéenes, échappées au fer d'Israel; de sorte que cette nation était composée, des descendans de Cham et de Sem.

* La Syrie a été partagée en plusieurs

* La Syrie, entre le mont Taurus, l'Euphrate, l'Arabie déserte, la Palestine, la Méditerranée et la Cilicie.

provinces, dont les bornes ont beaucoup varié. On y trouve de grandes montagnes, des rivières considérables et des déserts.

Le mont Liban est dans la Syrie; et l'on compte parmi les raretés naturelles du pays, les cédres du Liban, qui furent l'objet de l'admiration des anciens, qui leur rendaient une sorte de culte. Deux vallées de sel, et les eaux minérales de Palmyre, méritèrent encore d'être mises au nombre des merveilles de la Syrie, qui en dut de bien grandes à la main des hommes.

C'est dans les villes de Palmyre et de Balbeck, c'est dans leurs ruines mêmes qu'on a encore occasion de le reconnaître. La première de ces superbes villes dut, dit-on, le commencement de sa splendeur au grand Salomon, mais elle ne brilla dans tout son éclat que sous le règne de la fameuse Zénobie, dont la mémoire sera éternelle, ainsi que celle de son ministre Longin.

Balbeck, non moins célèbre que Palmyre, était située dans une plaine délicieuse, et sa situation avantageuse doit faire paraître moins étonnant les chefs-d'œuvres qui l'embellirent. Elle fut la demeure de plusieurs rois puissans, qui

l'ornèrent de palais et d'édifices dont les débris sont encore très-imposans ; mais ceux de Palmyre doivent le paraître bien davantage ! Bâtie au milieu des déserts, entourée de sables et encore assez éloignée de l'Euphrate, que d'art et de patience il fallut pour transporter les masses énormes et immenses dont les temples, les palais, les cirques, les amphithéâtres furent ornés, et même les tombeaux dont on admire encore les vestiges! Ce sont des merveilles qui étonnent toujours les voyageurs qui ont le courage de franchir les déserts, pour aller contempler ces superbes amas de ruines, tristes restes de sa grandeur!

* Dans les temps anciens, la Syrie fut divisée en petits royaumes, dont le principal était celui de Damas, qui pendant un long espace de temps, envahit tous les autres. Les Syriens ont toujours passé et passent encore pour être lâches et efféminés.

Leur religion contribua peut-être encore plus que le climat, aux défauts qu'on leur reproche et aux désordres de cette nation. De tous les cultes de l'antiquité, il n'en est pas dont les rites et

* Syriens.

les emblêmes fussent plus propres à gâter l'imagination et à corrompre les mœurs. Aussi, les ministres eux-mêmes, étaient-ils excessivement corrompus : ils donnaient l'exemple des plus grands désordres.

Je ne puis me dispenser de vous parler du fameux temple d'Héliopolis, où l'on trouvait la réunion de toutes les divinités grecques. Jupiter, Apollon, Mercure, Junon, Vénus, Minerve, tous les dieux et déesses des Grecs avaient leurs statues dans ce temple. On y voyait même celle de Sémiramis; celles d'Hélène, d'Hécube, d'Andromaque, de Pâris et d'Hector; de tous les héros de Troie enfin. Mais les principales divinités qu'on y adorait étaient le soleil et la lune, à qui l'on rendait un culte mystérieux accompagné de sacrifices cruels. Le culte du soleil, comme moteur de l'Univers, se célébrait avec un faste imposant; et au lieu de placer sa statue dans le temple, on lui avait ménagé le moyen d'y apparaître dans tout son éclat, et d'illuminer tout le temple des reflets de sa lumière.

La mollesse qu'on reprochait aux Syriens, ne les empêcha point de se rendre habiles dans les sciences et les arts. Leur heureuse situation, presqu'au centre de

l'ancien monde, les a rendus dépositaires des connaissances des autres peuples ; elles se sont conservées dans leur langue, qui n'est plus guère connue que des savans. Pour les amateurs des langues anciennes, les manuscrits syriaques sont encore d'un grand prix, et ne sont pas moins estimés que ceux des Hébreux ; et peut-être même sont-ils encore plus précieux, parce qu'ils sont devenus plus rares. Les Syriens ont fait un grand commerce, sur-tout par l'Euphrate, qui leur procurait les marchandises de la Perse et de l'Inde, qu'ils faisaient circuler dans toute l'Asie. Leur pays était, de plus, le passage le plus fréquenté, la côte la plus commerçante de la mer Rouge à la mer Méditerranée, et ils eurent sur la première un port qui les rendit maîtres du commerce d'Egypte.

Je vous ai déjà dit que plusieurs cantons de Syrie eurent leurs rois particuliers, mais la plûpart sont peu connus. Le plus fameux de ceux de Zobah, fut Hadéréser qui soutint contre David une guerre malheureuse. Avant d'avoir succombé sous ses armes, Hadéréser aspirait à la souveraineté de toute la Syrie, mais quand il vit ses troupes défaites et celles de ses alliés, il s'estima heu-

reux de conserver son petit royaume. Celui de Damas s'éleva sur ses ruines. Trois de ses possesseurs eurent des guerres avec les Israélites, dont les détails sont restés ignorés. Les efforts de Bendabah Ier sont beaucoup plus connus. Ce fut lui qui vint sous le règne du roi Achab, camper devant Samarie, et fier d'être à la tête d'une armée formidable, il osa notifier à Achab les prétentions les plus insolentes. Il ne lui ordonnait pas moins que de laisser fouiller son palais et celui de ses grands, pour lui donner la facilité de choisir et d'emporter les richesses qui lui conviendraient. Cette bravade fut punie comme elle le méritait. Bendabah fut vaincu et pillé dans son camp par un petit corps d'Israélites qui vint assaillir ses soldats, lorsqu'ils étaient à table. Les Syriens, surpris, furent saisis d'une terreur panique; ils prirent la fuite dès la première attaque, et abandonèrent leur camp aux vainqueurs. Une seconde tentative de Bendabah ne fut pas plus heureuse; il perdit cent mille hommes en voulant de nouveau faire la guerre à Achab. Ce revers fut suivi d'un autre; ce qui le détermina à faire la paix avec le roi de Juda. Ses propositions pacifiques furent bien reçues par Achab;

on vit les deux monarques dans un parfait accord, se promener ensemble dans le même char : mais leur union ne fut pas de très-longue durée ; ils eurent de nouveaux démélés, et il y eut entre eux une bataille sanglante, qui fut funeste aux deux partis ; tous deux perdirent beaucoup de monde.

Ce fut dans l'une des dernières expéditions de Bendabah que Naaman, l'un de ses généraux, étant affligé de la lèpre, eut recours au prophète Elizée, qui non-seulement le guérit, mais encore le décida à embrasser la loi du vrai dieu.

Hazaël, un autre des généraux de Bendabah, lui enleva la couronne et la vie. Cet Hazaël fut très-conquérant ; il eut contre les juifs la même animosité que son prédécesseur ; mais il eut plus de succès dans ses entreprises. Il prit et saccagea Jérusalem, assujétit les royaumes d'Israel et de Juda. Il se fit aussi, par la prise d'Elath, un grand établissement sur la mer Rouge. Sous son règne, la Syrie fut au plus haut dégré de sa puissance.

Bendahah II, son fils, perdit toutes les conquêtes qu'avait fait Hazaël, et il devint tributaire des Juifs. Rézon, son

successeur, effaça cet opprobre et l'imprima à son tour sur le front d'Israel, qui fut vengé par Téglath-Phalassar, qui assujétit le roi de Syrie. Sennachérib, son successeur qui, comme nous l'avons vu dans l'histoire d'Assyrie, completta la ruine d'Israel, acheva aussi celle de la Syrie qu'il soumit entièrement au joug assyrien. Les malheureux habitans passèrent avec les Juifs sous celui des Babyloniens, où se trouvèrent réunis tous ces peuples ennemis.

Je vous ai déjà dit quelque chose des Phéniciens qui se rendirent si fameux par leur commerce, que leur histoire est moins connue que celle de leurs villes.

Tyr et Sidon, célèbres dès leur origine, furent les premières villes fortifiées; il est facile d'en deviner la raison. Ces peuples peu nombreux, originaires des plaines de Chanaan, et de quelques familles Syriennes et Egyptiennes; ces peuples, plus puissans par leur commerce que redoutables par leurs forces, durent prendre de bonne heure des précautions pour se mettre à l'abri des invasions. Vous vous rappellez, ma chère Aline, que je vous ai donné un léger apperçu des avantages que les peuples

de la Phénicie tirèrent bientôt de leur situation*, du voisinage du Liban, et de la commodité de leurs ports ; étendant au loin leurs relations et leur commerce, ils eurent bientôt des richesses inconnues aux autres nations. Ce fut donc une suite nécessaire de redoubler de précautions pour les conserver. En tirant de la nature de leur terrain tous les avantages possibles, en s'adonnant au commerce et aux arts d'industrie, ils ne négligèrent pas le métier des armes, et soutinrent plusieurs guerres avec succès.

Cependant, leur nation fut bien plus florissante par son industrie et la réputation de ses ouvriers en tout genre, que par la gloire de ses armes. Dès avant Salomon, la réputation des artistes de Tyr et de Sidon était si bien établie, que les plus grands monarques recouraient aux rois de ces petits états lorsqu'ils voulaient ériger des monumens somptueux. Salomon, lui-même, s'adressa à Hiram, roi de Tyr, pour avoir des directeurs d'ouvrages et des ouvriers expérimentés, lorsqu'il entreprit de bâtir et d'orner le temple de Jérusalem.

* La Phénicie est située entre la Syrie, le royaume de Juda et la Méditerranée.

* L'histoire fabuleuse nomme les premiers rois des Phéniciens, Agénor et Phénix de qui la Phénicie prit son nom. On suppose que Cadmus, fils du premier, parcourut la Grèce pour retrouver sa sœur Europe, qu'on avait enlevée. Les villes qu'il bâtit dans ses voyages, les arts qu'il répandit dans tous les lieux où il passa, le rendirent presqu'aussi célèbre qu'Osiris. Mais c'est assez d'en dire un mot.

Selon d'autres auteurs, le premier roi de Sidon fut un fils de Chanaan, qui donna son nom à la ville qu'il bâtit.

Le premier roi de Tyr un peu certain, est Abibal, prédécesseur d'Hiram, connu par ses relations avec Salomon. Il fournit à ce prince non-seulement des ouvriers, mais des bois du Liban pour la construction du temple de Jérusalem et pour celle de ses flottes.

On ne sait guère que les noms des sept rois suivans jusqu'à Pygmalion, qui fût renommé pour son avarice. Il fit tuer son beau-frère Sichée pour s'emparer de ses trésors, dont il ne jouit pas. Didon, veuve de Sichée, les sauva d'a-

* Phéniciens.

bord de la rapacité de Pygmalion, et trompant ce frère cruel, elle s'échappa avec ses trésors qu'elle fit adroitement transporter sur ses vaisseaux. Elle erra quelque temps sur mer, et finit par se fixer sur la côte d'Afrique, où elle fut bien reçue par les habitans d'Utique qui descendaient d'une colonie tyrienne. Ce fut à peu de distance d'Utique, que Didon fonda Carthage, qui devint depuis si fameuse.

Tyr et Sidon étaient également renommées par leurs manufactures et l'élégance des ouvrages en bois, en fer, en or, argent; airain et autres métaux; de même que par la blancheur et la finesse de leurs tissus de lin.

On croit que c'est à l'industrie des habitans de Tyr qu'on doit l'invention du verre. La pourpre de Tyr, si fameuse, était due à un petit coquillage qu'on trouvait sur cette côte, et qu'on y cherche maintenant en vain.

Cette ville eut quelques beaux monumens; elle fut bâtie successivement sur la terre ferme, et ensuite dans une île. Dans sa dernière situation, elle se trouvait si rapprochée de Sidon et d'une autre ville nommée *Aratus*, que de ce rapprochement les trois villes prirent

le nom de *Tripoli*, qui resta à celle qui fut bâtie sur leurs ruines.

Vous pouvez penser, ma chère Aline, que les villes de la Phénicie ne se bornaient pas aux trois que je viens de nommer, mais elles étaient les principales, celles dont les rois sont cités.

Il est presqu'impossible de suivre leur histoire. Après le premier roi de Sidon, dont je vous ai parlé, on trouve un très-long intervalle jusqu'à Tétramnestus, qui fournit trois cents galères à Xercès, roi de Perse, pour faire la guerre aux Grecs.

Vous voyez que presque tous les rapports des Phéniciens sont relatifs aux objets de la navigation et de commerce, c'est pourquoi nous ne nous y arrêterons pas. Je me contenterai de vous dire que sous Ténès, successeur de Tétramnestus, les Sidoniens devinrent sujets des Perses; et que s'étant révoltés, Darius-Ochus marcha contre eux, et les attaqua avec toutes ses forces, dans l'intention de les soumettre entièrement ou de les détruire. Après une longue et vigoureuse défense, les Sidoniens parlèrent de se rendre, et envoyèrent des députés pour traiter des conditions. On dit que leurs envoyés

furent inhumainement massacrés, et la ville ayant ensuite été livrée par trahison, les malheureux habitans redoutant tout de la cruauté des Perses, aimèrent mieux se brûler dans leurs maisons que de tomber vifs entre les mains de leurs vainqueurs. Les Sidoniens s'ensevelirent donc sous les ruines de leur ville, il ne resta à Darius que des cendres; mais il y trouva de grandes richesses, tant en métaux fondus, qu'en effets précieux qui échappèrent aux flammes. Le roi de Sidon qui avait eu la faiblesse d'abandonner son peuple, et de livrer sa capitale à la fureur du vainqueur, fut puni de sa lâcheté par Darius lui-même, qui, le méprisant trop pour le laisser vivre, le fit mourir.

Après le départ de Darius, quelques familles sidoniennes qui s'étaient soustraites à sa barbarie, en fuyant sur leurs vaisseaux, revinrent dans leur patrie désolée, et rebâtirent Sidon sur ses ruines encore fumantes; mais elles ne purent lui rendre la splendeur dont elle avait joui. Au temps d'Alexandre même, où nous verrons ce grand conquérant donner un nouveau roi à Sidon, on voyait encore les traces des désastres de Darius.

Les Tyriens paraissent avoir moins souffert que les Sidoniens de ce monarque persan ; mais par jalousie des rois voisins, Tyr essuya deux siéges très-longs, l'un fut de cinq ans, l'autre de treize. Cette ville en essuya un troisième sous Nabuchodonosor; Baal était alors roi de Tyr. Après une opiniâtre résistance, les Tyriens se sauvèrent sur leurs vaisseaux, ils abandonnèrent leur ville et leurs maisons qu'ils avaient entièrement vidées. Le vainqueur se vengea en les détruisant : tous les édifices furent renversés de fond en comble.

C'est alors que Tyr fut rebâtie dans l'île, au lieu d'être retablie dans sa première situation sur le rivage. Dans sa dernière position, elle fut tellement fortifiée, qu'on la regardait comme imprenable. Les Tyriens essayèrent de magistrats pour les gouverner; ils en élirent sous le nom de *suffètes* ou *juges souverains ;* mais ils revinrent à la royauté. Quatre rois de la nouvelle Tyr régnèrent obscurément. Sous le dernier, ou pendant un interrègne, les esclaves qui étaient en grand nombre dans cette ville, se révoltèrent, tuèrent leurs maîtres, s'emparèrent de toutes leurs richesses, et épousèrent leurs

veuves et leurs filles. Ils résolurent ensuite de se donner un roi, et ne pouvant tomber d'accord, ils convinrent que celui d'entr'eux qui, le lendemain, verrait le premeir le soleil, serait proclamé, comme le plus favorisé des dieux. Un esclave qui avait sauvé la vie à Straton son maître, en reconnaissance de ce qu'il l'avait toujours traité humainement, obtint, par le sage conseil de Straton, l'avantage de voir le premier l'astre de la lumière. Mais le moyen qui lui réussit ayant été reconnu par les autres esclaves passer les bornes de leur capacité, ils exigèrent que celui-ci leur déclarât de qui il tenait son expédient. Il avoua que c'était de Straton son maître, qu'il avait sauvé avec son fils. D'un commun accord, les esclaves regardant Straton comme un homme protégé du ciel et conservé par la Providence, le proclamèrent roi.

Il gouverna sagement, de même que son fils qui lui succéda, et transmit la couronne à ses descendans. Ce fut sous le règne du dernier nommé *Alzémic*, qu'Alexandre vint assiéger Tyr, dans l'intention, disait-il, de venger l'affront fait par les esclaves à leurs maîtres, plus de deux cents ans avant.

Nous verrons dans l'histoire de ce conquérant combien il mit d'importance à vaincre les Tyriens, qui pour se défendre plus vaillamment, envoyèrent leurs femmes et leurs enfans à Carthage, afin de n'être point ébranlés par la pitié. Alexandre mit en usage tous les moyens possibles, loin d'être découragé par les mauvais succès qu'il éprouva d'abord devant cette place, qui non-seulement était défendue par la mer, dont elle était environnée, mais encore par de très-fortes murailles, hérissées de machines offensives et défensives, protégées par une flotte. Alexandre comprit qu'il ne vaincrait qu'en joignant l'île à la terre ferme. Il travailla à une digue qui devait traverser la mer. C'est alors que le courage et l'industrie des assiégés se développèrent. Leurs plongeons écartaient les pierres, et, à l'aide de leurs chaloupes, ils tiraient et arrachaient les arbres qu'on enfonçait pour retenir les blocs. Ils mirent enfin toute leur adresse à rompre les travaux des assiégeans; mais en dépit des efforts des Tyriens, l'ouvrage avança, et bientôt l'on put combattre de près. Alors les assiégés employèrent les traits enflammés pour éloigner leurs ennemis,

et les longs crochets pour les attirer et les précipiter entre la digue et la ville. Du haut de leurs murailles ils versaient sur eux de l'huile bouillante et du sable ardent, qui les brûlaient vifs; rien enfin ne fut épargné pour la défense, et ce siége fut très-meurtrier. Après sept mois, Alexandre emporta Tyr l'épée à la main. Il y entra en vainqueur irrité, fit passer deux mille hommes au fil de l'épée, autant furent mis en croix autour des murailles, sous prétexte qu'étant une race d'esclaves, ils méritaient le supplice des esclaves. Il épargna les descendans de Straton. Après avoir fait abattre ce qui restait de Tyr, sur ses décombres aplanies il fit élever une nouvelle ville dont il se déclara le fondateur.

Alexandre soumit toute la Phénicie, qui tomba ensuite dans le partage de ses généraux.

Mais puisque pour ne point revenir sur les Phéniciens, j'ai suivi leur histoire jusqu'à une époque si avancée, je dois, avant de terminer, vous dire un mot de leur religion.

A celle du vrai Dieu qu'ils tenaient des patriarches leurs pères, ils substituèrent bientôt celle des Syriens leurs

voisins. Ils adoraient le soleil sous le nom de *Baal*, la lune sous celui d'*Astarté*, et rendaient à Molock, dieu du feu, un culte assidu; ils lui livraient des victimes humaines.

Un rit qui leur était particulier était celui d'Adonis, dont ils célébraient les amours avec Vénus; et la douleur de cette déesse, lorsque le bel Adonis fut déchiré, était l'objet d'une fête célébrée en grande pompe. On prétend que les femmes, en mémoire de cette perte, étaient obligées de se couper les cheveux, et de les consacrer en ce jour sur l'autel du temple de la déesse.

Il paraît de plus que les Phéniciens connaissaient les dieux adorés en Grèce, et qu'ils en révéraient quelques-uns.

En général, ma chère Aline, tous les peuples adonnés à l'idolâtrie admettaient facilement de nouveaux dieux, ce qui prouve qu'ils supposaient les leurs très-pacifiques, et fort peu jaloux d'obtenir seuls leurs hommages. C'est en quoi la vraie religion différa toujours des fausses.

Pour vous offrir dans cette lettre un peu de diversité, je vais entamer aujourd'hui l'histoire des Perses, ou vous donner au moins quelques notions pré-

liminaires sur ce beau pays, qui est peut-être le plus agréable de l'Asie.

* Oui, le climat de la Perse est le plus favorable possible; il y croît en abondance tout ce que la nature ne produit qu'avec épargne dans les autres pays.

On y trouve non-seulement toutes productions communes aux autres parties de l'Asie, mais plusieurs autres qui lui sont particulières. Au riz, aux excellens fruits, se joignent les vins exquis, et le froment qui est chose rare en Asie. A ces choses utiles se réunissent les agréables. La terre est presque partout émaillée des plus belles fleurs; les jasmins, les tulipes, anénemones, renoncules, jonquilles, tubéreuses y croissent d'elles-mêmes; les champs et les prairies sont parfumés de toutes les fleurs que nous cultivons avec tant de soins.

On mange en Perse les meilleures dattes; on y recueille le meilleur opium; les parfums, les plantes médicinales n'y sont pas rares. Plusieurs provinces fournissent les métaux qu'on y travaille ha-

* La Perse, entre la Scythie, l'Inde, la mer des Indes, la mer Rouge, la Méditerranée et la mer Caspienne.

bilement; le Kirvan, de l'argent; l'Hyrcanie du fer et de l'acier; le Mazéredan, du cuivre; les montagnes et les plaines, de l'alun, du soufre, du sel, du naphte, des marbres, des turquoises; et enfin le golfe Persique, les plus belles perles de la mer.

Pour ajouter encore aux merveilles de ce pays, on assure qu'il n'y croît qu'une seule plante vénimeuse, encore n'est-elle malfaisante que dans les grandes chaleurs. L'air est généralement salubre, il est rafraîchi par les rivières qui sont en grand nombre; les eaux des sources, suspendues sur les côteaux, sont habilement ménagées pour l'arrosement; elles coulent par des rigoles, dans les plaines qu'elles fertilisent. De plus, les grands orages sont rares, les tonnerres et les éclairs peu fréquens; tout est pour le mieux comme vous voyez, tout se réunit pour l'avantage de ce beau climat, dont le seul inconvénient est de n'être pas à l'abri des tremblemens de terre.

Malgré ce fâcheux correctif, j'entends mon Aline se récrier en lisant cet article : O le beau pays! qu'il doit être agréable de l'habiter? Elle changera un peu d'idée quand elle saura

combien les Persans sont cruels; et les Persanes mêmes, encore plus cruelles que les hommes, nous offriront des traits affreux, dont il est douloureux de voir l'histoire souillée.

C'est sans doute en raison de la cruauté naturelle à cette nation, qu'elle eut des supplices si horribles. Je ne vous citerai que celui des auges, qui offrait un rafinement de barbarie digne des enfers : il consistait à coucher le malheureux dans un arbre creusé, recouvert par un autre; on ne laissait sortir que la tête, les pieds et les mains qu'on frottait de miel, pour attirer les mouches et les autres insectes qui dévoraient l'infortuné, pendant que les vers lui rongeaient les entrailles. L'idée seule de ce supplice fait frémir la nature, et cependant il n'était pas très-rare. Le criminel était exposé au grand soleil, et l'on prolongeait sa pénible vie, en le forçant d'avaler de la nourriture. On vit des malheureux vivre dix-sept jours dans cet affreux supplice. Les empoisonneurs étaient écrasés entre deux pierres, et les criminels de lèze-majesté, seulement décapités.

Sans nous arrêter à la différence de la douceur du dernier, en le comparant

aux deux autres, revenons encore sur les productions de la Perse.

Je ne vous ai point parlé de ses animaux, et je ne finirai pas si je voulais les détailler. Je me contenterai de vous dire que les chevaux persans sont très-estimés ; et ne le cèdent pas aux arabes.

Toutes sortes d'oiseaux voltigent dans les campagnes, mais le pélican est celui particulier à la Perse ; cet oiseau pêcheur, qui porte ses petits dans une grande poche pratiquée sous son bec, ne doit pas vous être entièrement inconnu ; je suis bien aise de vous indiquer son pays.

Avant d'entrer dans les détails historiques, je veux encore vous dire quelque chose de la fameuse Persépolis, afin de ne point couper la suite des faits par la description de cette ville, digne capitale d'un si beau royaume.

Dans la plus belle plaine de l'orient traversée par l'Araxe, et arrosée d'une multitude de petits ruisseaux, s'élançant des montagnes qui la couronnent, dans cette plaine peuplée de plus de quinze cents villages, séparés par des bosquets touffus, et des jardins odorans, s'élevait la majestueuse Persépolis : c'est l'épithète qu'on joint au nom de cette ville, dont les ruines excitent encore l'admi-

ration et les regrets. La ville, ainsi que le palais, étaient situés au pied d'une montagne, dont les sinuosités et l'escarpement ont été habilement employés par l'architecte à la commodité et à la décoration. Dans le granit même étaient taillées des figures que le temps et la fureur des conquérans, n'ont point encore entièrement détruites. Quelques-unes sont emblématiques ou historiques; d'autres représentent des chasses, des combats, des cérémonies profanes et religieuses; elles s'élèvent dans les péristyles, s'entremêlent aux colonnes, tapissent les murailles et les tombeaux; les statues, enfin, sont tellement multipliées, qu'on en voit partout, non-seulement autour du principal palais, mais fort loin au delà, et presque dans le centre des montagnes qui forment cette plaine. Ces figures font connaître que les hommes étaient en Perse, ce qu'ils sont encore aujourd'hui, d'une haute stature, d'un port noble, d'une belle physionomie. Les femmes, d'une taille majestueuse, ont plus de dignité que des grâces. On leur reproche d'avoir l'air dédaigneux et hautain, qui répond assez à l'idée de l'empire qu'elles exerçaient sur leurs maris et sur leurs enfans.

Les Perses descendent de Sem par Elam, son fils; ses descendans peuplèrent la Susiane, d'où l'Ecriture les appelle Elamites.

Leur gouvernement a toujours été monarchique, et la couronne héréditaire pendant une longue suite de rois, tous absolus. Le trône s'est consolidé et environné d'une majesté qui faisait regarder aux Persans leurs monarques comme des dieux; leur volonté était une loi suprême; rien ne coûtait, aucun sacrifice n'était pénible pour leur prouver leur dévouement : on en vit des exemples étonnans.

Possesseurs d'un vaste empire, les monarques persans changeaient de demeure selon le degré de température qu'il leur plaisait de choisir. Ils avaient des palais dans le nord et dans le midi. Celui qu'ils habitaient était respecté comme un temple; le lit, le trône était d'or massif, émaillé de pierres précieuses; les murailles, incrustées d'or, d'argent, d'ambre, d'ivoire, et le reste de l'ameublement était en proportion. Il y avait toujours au chevet du lit du roi, une cassette remplie d'une grosse somme; on l'appellait l'oreiller du roi.

A la magnificence de la description

que je viens de vous faire, transcrite littéralement d'un auteur estimé, vous croyez peut-être retrouver celles des contes orientaux, des mille et une nuits ; il est certain que telles exagérées que puissent paraître les somptueuses et magiques peintures qui font le charme de ces ouvrages fabuleux, leurs auteurs n'en ont puisé l'idée que dans l'éclat fastueux des monarques de l'Orient ; c'est pourquoi, je crois devoir vous donner quelques détails sur le luxe qui les environnait en toute occasion.

A la guerre même ils ne s'en séparaient pas ; ils étalaient un faste embarrassant dans leurs marches. C'était dans leurs équipages guerriers qu'ils montraient leur plus grand luxe. Une armée persane présentait un spectacle magnifique. Le monarque, toujours placé au centre, était environné de l'élite de ses troupes, plus ou moins richement parées, à proportion de l'éloignement où elles étaient de sa personne, les armures étaient couvertes de manteaux de pourpre, ou de couleur plus gaies ; mais si ces manteaux donnaient aux soldats l'air efféminé, ils ne leur ôtaient rien de leur courage. Celui des Perses était renommé ; ils étaient sur-tout d'une

adresse étonnante à tirer leurs flèches, même en fuyant. L'étendard royal qui était un aigle d'or, et le char du soleil, tiré par quatre chevaux blancs, précédaient le roi; d'autres, richement ornés, portaient les femmes et les enfans; il était suivi de toute sa famille, et les plus grands seigneurs de la cour avaient également leurs femmes et leur famille à la suite, ou plutôt au centre de l'armée.

Ce cortége embarrassant avait son utilité; les guerriers devaient vaincre ou mourir, pour conserver ce qu'ils avaient de plus cher. La perte d'une bataille entraînait nécessairement les plus affreuses suites; et l'idée de perdre toutes les richesses, et de voir sa famille réduite à l'esclavage, devait terriblement animer.

A cet attirail si brillant, les Perses joignaient encore les chariots armés, dont on croit qu'ils sont les inventeurs. J'ai déjà fait mention de ces chariots dans l'histoire des Mèdes et des Assyriens; ils étaient d'un usage excellent dans les plaines, et par la confusion qu'ils mettaient dans les rangs ennemis où ils étaient lancés, ils facilitaient les victoires.

Les lois des Perses étaient, dit-on, très-

bonnes; elles avaient pour but de prévenir le crime plutôt que de le punir ; elles étaient faites pour inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice ; dès l'enfance on inculquait ces principes dans les écoles; les maîtres étaient d'une naissance honnête et d'une probité éprouvée ; on ne permettait pas indifféremment de devenir instituteur. La discipline était sévère, la nourriture d'une extrême frugalité, du pain, du cresson et de l'eau pour boisson ; encore fallait-il l'acheter par des exercices violens. Ceux qui n'avaient point passé par ces écoles, ne pouvaient être admis aux charges et aux emplois.

C'était en sortant des mains des femmes, dès l'âge de cinq ans, que les enfans passaient entre les mains des mages, qui leur enseignaient par leurs discours, et plus encore par leurs exemples, à pratiquer la vertu et à fuir tous les vices, entre lesquels étaient comptés le mensonge et l'imprudence de faire des dettes.

Les soins apportés à l'éducation des sujets, peuvent faire juger à quel point celle du prince était soignée ; cependant on en vit fort peu prouver qu'ils en recueillaient le fruit. Le plaisir était en

général le souverain bien des monarque persans, on vit l'un d'eux le proclamer par un édit, promettre des récompenses à ceux qui inventeraient de nouveaux plaisirs.

C'est assez de vous avoir indiqué aujourd'hui quelques usages et quelques coutumes des Perses, je vous parlerai, dans ma première lettre, de leur religion qui fait partie de leur histoire.

LETTRE XI.

Histoire des Perses dans les temps qui ont précédé Cyrus, tirée des auteurs orientaux. — Temps héroïques des Persans; religion de ces peuples avant Zoroastre; changemens opérés par ce réformateur; progrès de ses établissemens.

Après vous avoir parlé de l'origine des Perses, qui remonte jusqu'au fils de Sem, vous vous attendez sans doute, ma chère Aline, à voir de suite une longue filiation de princes puissans, au moins aussi anciens que ceux de l'Egypte; mais point du tout : l'enfance de l'empire persan est environnée de ténèbres, et les auteurs grecs ne commencent son histoire qu'à Cyrus.

C'est assurément la reculer beaucoup, car il s'était écoulé plusieurs siècles depuis le déluge jusqu'à la réunion de l'empire des Mèdes à celui des Perses; et une monarchie aussi vaste que cette dernière, mérite bien qu'on s'occupe de ses commencemens : les auteurs contemporains ne fournissant rien, il faut

nécessairement recourir aux orientaux ; ce serait une injustice que de rejeter les annales qu'ils nous ont transmises, parce qu'ils y ont placé quelques figures qui leur étaient familières. En supposant même qu'ils aient mêlé à leurs annales des circonstances très-fabuleuses, puisqu'on en trouve dans l'origine de toutes les nations, les fables des Persans méritent tout autant de croyance que celles des Grecs.

* Je vais donc vous rapporter ce que l'on sait des temps appelés héroïques, d'après les auteurs nationaux. Cajumarath fut le premier roi de Perse. Ce prince, qui s'était fait un grand renom par son équité, vit les peuples se ranger volontairement sous son autorité. On dit même qu'il fut porté au trône malgré lui. Il avait pour principe, et répétait souvent, que pour faire le bonheur de son peuple, un roi est obligé de renoncer au sien ; son fils se pénétra tellement de cette vérité, que n'ayant point l'ambition de succéder à son père, il se retira de sa cour, et alla vivre dans la retraite, dans un espèce d'hermitage où il se livra tout entier à l'étude. Il mourut jeune et

* Temps héroïques des Persans.

laissa un fils que son grand-père plaça sur le trône.

Ce fils, qui se nommait Husgang, inventa les instrumens d'agriculture, apprit aux Perses à fouiller les mers, à conduire les eaux, et à s'habiller de fourrures. On dit qu'il composa un livre rempli de sages maximes : il était intitulé *la sagesse de tous les temps*. Husgang périt à la fleur de l'âge, il fut tué dans une bataille.

En attendant que le fils qu'il laissait fut en état de porter la couronne, Cajumarath la reprit pour soutenir les belles institutions dont il était l'auteur, et auxquelles son empire devait sa félicité et sa gloire.

Au bienfait d'avoir réuni et civilisé les peuples de la Perse, de leur avoir appris l'art de bâtir, celui de tisser et de filer, Cajumarath joignit encore le mérite d'avoir établi des cours de justice, et d'avoir donné quelques lois sages. On croit que ce fut lui qui enseigna le rit religieux qui avait le soleil pour objet. Voisin des patriarches, il n'est pas à présumer qu'il ait voulu altérer l'idée de l'unité de Dieu ; il est plus vraisemblable que s'apercevant des notions erronnées que ses peuples se faisaient déjà de la divinité, il

tâcha de fixer leur imagination sur l'astre de la lumière, comme sur la plus noble image d'un être supérieur.

Il serait téméraire de conclure des respects que les Perses rendaient, et qu'ils rendent encore au feu et au soleil, qu'ils ont réellement adoré, ou qu'ils adorent cet élément et cet astre.

Cette idolâtrie a pu tout au plus être le partage du peuple ignorant, qui s'attache purement aux images, au lieu de s'élever vers celui qu'elles représentent. Les gens éclairés, en obéissant aux préceptes de leur grand docteur, Zoroastre, se tournent, comme il le recommande, vers le feu, ou vers le soleil, lorsqu'ils prient, mais c'est au souverain être qu'ils adressent leurs prières, et non aux symboles qui n'en sont que le simulacre.

Le fils de Husgang, qui se nommait Thamurabs fut conquérant, mais l'on assure qu'il fut sage autant que courageux; que ce fut par la douceur de son gouvernement, plus encore que par sa valeur, qu'il soumit les peuples à son empire. Il forma une hiérarchie de magistrature, et fut le premier roi qui eut un visir ou premier ministre.

On remarque que la plupart des

princes de la race de Cajumarath, se sont distingués par leurs vertus et par un caractère bienfaisant. Les deux que je viens de citer purent être formés par le sage vieillard, et avoir hérité de ses principes; mais Gjemschid, qui régna après Thamurabs, ne put recevoir les leçons du fondateur de cette monarchie, et ne dut qu'à lui-même les grandes qualités qu'on lui attribue.

Le nom de Gjemschid, qui signifie soleil, lui fut donné à cause de sa grande beauté Celle de son ame répondait, dit-on, à celle de sa personne; il fut, si l'on en croit les auteurs orientaux, un modèle de toutes les perfections humaines. Il appela près de lui tout ce qu'il put trouver de gens habiles dans les sciences et les arts; il profita de leurs conseils pour régler la police de ses états, qu'il mit dans un si bon ordre, qu'elle subsista très-long-temps comme il l'avait établie. Il partagea ses sujets en trois classes: soldats, laboureurs, artisans. La musique instrumentale et vocale se perfectionna sous son règne. Il cultiva l'astronomie, réforma le calendrier, fixa invariablement les cérémonies civiles et religieuses. Sous lui, le nouvel an fut célébré solennellement; il s'annonçait par une fête

qui durait six jours : six jours de bienfaits et de réjouissances.

Chaque ordre comparaissait à son tour devant le trône, pour recevoir des grâces. Le premier jour, le commun du peuple ; le second, les savans et les artistes ; le troisième, les prêtres et les officiers civils ; le quatrième, la noblesse et les parens du roi ; le cinquième, ses enfans ; le sixième était le vrai jour de fête.

Dès le matin, on introduisait dans la chambre du roi un beau jeune homme, qui le saluait, en lui disant qu'il était le distributeur des bénédictions, et venait de la part de Dieu lui apporter la nouvelle année. Aussitôt, les portes s'ouvraient, et les principaux nobles entraient, portant chacun un vase d'argent, rempli des diverses productions de la terre, c'est-à-dire, des graines les plus utiles ; au-dessus étaient placés deux pains de sucre, et deux pièces d'or nouvellement frappées. Le visir, le trésorier et les autres officiers suivaient les grands ; tous portaient également des vases. A la fin de cette cérémonie, on mettait devant le prince un pain fait de différentes graines ; il en mangeait et engageait les autres à l'imiter. Après quelques mots analogues à la circons-

tance, le roi, revêtu de la robe royale, se montrait à son peuple, lui souhaitait toutes sortes d'avantages, et tous à haute voix faisaient des vœux pour la prospérité commune. Le monarque recevait, de plus, de riches présens, et probablement il en faisait lui-même à ses sujets. Cette cérémonie se répétait, plus ou moins solennellement, chez les grands, les chefs du gouvernement et dans les familles.

Cet usage se conserva long-temps en Perse, et n'est pas encore entièrement oublié; les Persans modernes célèbrent encore l'année commençante; ils la saluent, pour ainsi dire, par des concerts de musique; et comme en France, on s'offre des vœux et des présens.

Mais s'il est vrai que l'on doit aux Perses cette coutume, établie comme elle le fut chez eux par Gjemschid, elle avait des avantages particuliers, puisqu'elle facilitait l'approche du monarque, et l'occasion d'obtenir des grâces.

Ce prince si sage dans sa jeunesse, ce Salomon des Persans, finit comme celui des Hébreux, par s'adonner, dans sa vieillesse, aux excès de la volupté. Ils lui firent perdre l'estime de ses sujets.

Du mépris, ils passèrent à la révolte; l'infortuné monarque fut pris dans une bataille qu'il livra aux rebelles, leur chef le fit scier en deux.

Ce vainqueur inhumain, ce barbare s'empara du trône, comme vous pensez bien. Cet usurpateur se nommait Déhoc. Il gouverna avec un sceptre de fer. On dit cependant qu'il fut un prince éclairé, et l'on en donne pour preuve qu'il possédait les noirs secrets de la magie.

Sa férocité naturelle était excitée par les douleurs cruelles de deux ulcères qu'il portait sur les épaules. On a fait un conte sur ces ulcères, qu'on prétendait lui avoir été faites par son diable familier, qu'il fatiguait en l'évoquant trop souvent. Les affreuses douleurs qu'il ressentait, ne pouvaient, dit-on, être appaisées, qu'en lavant la plaie avec du sang humain, et comme Déhoc en faisait répandre beaucoup, qu'il sacrifiait à ses cruautés un grand nombre de victimes, on prétendit qu'il les faisait immoler pour nourrir ses ulcères, et qu'on y appliquait même une cervelle d'homme. Cet horrible remède, vrai ou supposé, irrita ses sujets, et les porta à la révolte. Un forgeron, dont le fils avait été sacrifié aux besoins du tyran,

leva l'étendard du soulèvement. Cet étendard fut son tablier de cuir qu'il promena par la ville, en criant : Guerre et vengeance ! Il l'obtint. Déhoc fut vaincu et fait prisonnier par ses sujets. Il fut renfermé dans une profonde caverne, destinée au supplice des sorciers. Il y languit dans une longue captivité, et finit par y mourir.

Le forgeron qui l'avait renversé du trône et s'était emparé de l'autorité, la remit, quelques années après, à un légitime héritier, à un descendant de Cajumarath. Il plaça sur le trône Phridun, fils de Gjemschid. La mère de ce prince l'avait sauvé du poignard de Déhoc, qui croyait avoir massacré toute cette race. Le règne de Phridun fut heureux et brillant. Il étendit ses états, et ne le fit, dit-on, que pour procurer à un plus grand nombre d'hommes la félicité dont jouissaient ses sujets. Il donna en mourant de sages conseils à son fils, pour son bonheur et pour celui de ses peuples.

Manugjard, docile aux leçons de son père, gouverna comme lui avec sagesse et intelligence. Il fixa les limites de chaque province, établit dans chacune un gouverneur général, et dans toutes les

villes un peu considérables, un président ou chef dont l'autorité était indépendante de celle du gouverneur. Ainsi les pouvoirs se balançaient, et ils étaient un frein l'un pour l'autre. L'attention de Manugjar se portait à tout ce qui pouvait être utile à son peuple. S'étant aperçu que la stérilité d'une partie de la Perse n'était causée que par la disette d'eau, il fit rassembler les filets d'eau qui sortaient du haut des montagnes; il fit faciliter leur écoulement et creuser des réservoirs où elles étaient gardées pour l'arrosement. Ce prince étudiait et pratiquait lui-même les procédés de l'agriculture, pour pouvoir mieux les enseigner à ses sujets. Par ses soins la Perse devint très-fertile. Il s'appliqua aussi à découvrir les propriétés des herbes, des plantes, des fleurs, et même des arbres les plus utiles. Ainsi, on lui doit encore des notions botaniques et médicinales.

Sous son règne, on trouve l'origine de l'anthipathie qui exista toujours entre les Persans et les Turcs. Phridun avait épousé un fille de l'affreux Déhoc; il en eut un fils nommé Turc, qui, digne descendant de ce monstre, fit la guerre à son père. Il fut battu et repoussé avec ses partisans dans une province limitro-

phe des frontières, où ils se multiplièrent. Les Persans les avaient en horreur, et ne se permettaient aucune alliance avec eux.

Il en résulta une aventure dont il faut vous dire un mot. Le Sigistan, province voisine des Turcs, était gouvernée par Séhan, visir très-estimé du monarque persan. Séhan eut un fils qu'il nomma Zal-Zer, ce qui veut dire cheveux dorés; ce jeune homme, doué de toutes les grâces de la nature, y joignait les qualités que donne une éducation distinguée. Etant allé un jour à la chasse, avec son père, vers le pays des Turcs, un gouverneur de cette nation alla à leur rencontre pour honorer Séhan, dont on connaissait l'influence à la cour de Perse. Le gouverneur fut si charmé de l'entretien qu'il eut avec Zal-Zer, qu'en rentrant chez lui il en fit l'éloge avec des expresions très-animées. Roudabah, sa fille, écoutant les louanges que son père donnait au jeune Persan, éprouva un vif désir de le connaître.

Par l'entremise d'une de ses femmes, elle parvint à satisfaire sa curiosité, à voir Zal-Zer, et une conversation qu'elle eut avec lui l'enflamma tellement, qu'elle se promit de n'avoir jamais

d'autre époux. De son côté, Zal-Zer, à qui la suivante de Roudabah avait beaucoup vanté sa jeune maîtresse, ayant conçu le même désir de juger de son esprit et de sa beauté, ne fut pas moins satisfait d'elle qu'elle ne l'était de lui. Ces jeunes gens ne se séparèrent point sans s'être fait les promesses les plus solennelles de s'unir aussitôt qu'ils auraient obtenu le consentement de leurs parens. L'éloignement des Persans pour la nation de Rhoudabah, mit de longs obstacles à leur mariage, mais la constance de Zal-Zer parvint à les vaincre, et il naquit de leur union un fils nommé Rustan, qui fut un des grands héros des légendes persanes.

Nudar, successeur de Manugjard, vit son royaume envahi par les Turcs. Il se défendit long-temps avec succès par le secours de Zal-Zer qu'il mit à la tête de ses troupes; mais ce général ne put empêcher que le roi ne fut vaincu, pris et massacré. Après sa mort, Zal-Zer continua la guerre avec moins de désavantage, aussi eut-il le bonheur de faire la paix avantageusement, et de mettre sur le trône le fils du roi, dont il eût pu s'approprier le royaume.

Ce jeune prince se nommait Zab; on

le loue de son économie, et de l'usage qu'il faisait de son trésor. Quand il avait payé ses troupes, et fait les dépenses nécessaires, il rendait à ses sujets le superflu de chaque année. Malgré cette générosité, il fut pendant tout son règne tourmenté par des mécontens ambitieux et factieux ; et finit par perdre la couronne. En lui finit la première race des rois de Perse, vers les temps de Josué.

Keydobah, qu'on croit neveu de Nudar, fut placé sur le trône par Zal-Zer, et soutenu par Rustan son fils, ainsi que par un descendant du forgeron qui avait ôté la couronne à l'affreux Déhoc. Keydobah était pieux et juste. Il fit faire de grands chemins, et les partagea par des bornes qui marquaient les distances.

Son fils, Keykaus, eut aussi de grandes obligations à Rustan; il les reconnut en le mariant à sa propre sœur, nommée Géhernaz. Une ruse valut au roi la conquête d'une ville ; une autre ruse lui fit perdre sa liberté. Celle qu'il mit en usage pour se rendre maître d'une place qu'il assiégeait, fut de feindre de manquer de vivres, et d'offrir d'en acheter des habitans qui en étaient très-bien pourvus ; le prix exorbitant tenta leur

cupidité; ils livrèrent leurs vivres, et en éprouvant bientôt le manque, ils finirent par être obligés de se rendre par famine. Un prince ennemi avec qui Keykaus était en guerre, sut lui faire désirer la main de sa fille, nommée Laudabah. L'ayant obtenue en mariage, Keykaus crut n'avoir rien à craindre de son beau-père, au moins pendant les fêtes de la noce. Il se livra à la joie sans défiance, fut surpris et fait prisonnier. Cette épouse était destinée à faire son malheur; elle devint amoureuse d'un fils de son mari. Elle voulut séduire ce jeune prince qu'on nommait Siavek. N'ayant pu y parvenir, elle se vengea en l'accusant d'avoir voulu lui faire violence. Le crédule Keykaus, était prêt à faire périr son fils, lorsque la perfidie fut découverte; alors, la fureur du roi se tourna contre sa femme. Cette nouvelle Phèdre eût reçu le prix de son indigne conduite, si le généreux Siavek n'eût été assez bon pour lui sauver la vie. Keykaus dut ensuite à son fils et à Rustan la conservation de sa couronne. Le prince royal ne jouit pas de ses succès contre les ennemis de l'état; il mourut avant son père.

Ce fut Kei-Chosran fils de Siavek qui

succéda à son grand-père. Sous ce prince la guerre contre les Turcs se continua vivement, et finit par affaiblir beaucoup les deux partis. Lokman, fameux fabuliste persan, qui a les plus grands rapports avec Esope, vivait au temps de Kei-Chosran.

Lhorasp, successeur de ce prince, n'est guère célèbre que par son fils Gushtap, dont la vie présente des événemens romanesques. S'étant révolté contre son père, il fut battu et obligé de se dérober à son ressentiment. Il se retira dans un royaume voisin, où il vivait obscur et ignoré, lorsqu'une circonstance majeure vint le tirer de son obscurité et lui rendre l'éclat de son rang. La coutume de ce royaume était que, lorsque le roi voulait marier une de ses filles, il rassemblât dans une même salle tous les prétendans à sa main, et qu'entrant avec elle dans cette salle, il se promenât dans les rangs tenant la princesse par la main. Elle examinait les concurrens, et présentait une pomme d'or à celui qu'elle préférait. Soit que Gushtap fut déjà connu de la princesse, ou qu'elle fut frappée de sa beauté et de la noblesse de son maintien, s'étant glissé parmi les prétendans, il reçut la

pomme. Le roi en parut d'abord fâché; mais la valeur de son gendre lui étant connue, il obtint ses bonnes grâces, et lui rendit de grands services. Son père même, instruit de son mérite, lui pardonna sa révolte, et lui résigna la couronne avant de mourir.

C'est sous le règne de Gushtap qu'on place Zoroastre, ce fameux instituteur ou réformateur du magisme. Tout porte à croire qu'il trouva le culte du feu établi et qu'il ne fit qu'en régler les cérémonies et donner des lois aux ministres. Avant lui, on adorait le feu et le soleil, mais il établit des *pyrées,* des temples, où l'on conservait le feu sacré. Comme la plupart des fondateurs de religion, il disparut du milieu des hommes, pour méditer et sans doute pour faire croire que la religion qu'il présentait venait de Dieu même.

Celle de ce prétendu prophète eut trop de célébrité, pour que je ne vous dise pas quelque chose de ses dogmes, tout obscurs qu'ils sont. La morale de Zoroastre est très-pure et se rapproche assez de celle de l'Évangile. Elle est fondée sur l'amour du prochain, l'unité de Dieu, sa toute puissance, sa bonté pour les hommes, un grand respect pour le feu,

considéré comme type visible de la divinité invisible, que par cette raison on doit craindre de souiller en y jetant des matières impures. A un premier principe bon et juste, que les Persans nomment *Oromasdès*, ils en associent un mauvais qu'ils nomment *Ariman*. De ces deux principes qui se combattent sans cesse, naissent le bien et le mal. Zoroastre enseignait que le mal serait puni dans l'autre monde, sous l'inspection de deux anges coupables qui ont pour supplice de proportionner les souffrances des damnés aux fautes qu'ils ont commises. Mais au lieu de supposer les peines de l'enfer éternelles, il annonçait qu'elles ne seraient que de la durée de douze mille ans, depuis le commencement du monde; qu'à cette époque, au jour du jugement général, tous en seraient délivrés. Il supposait encore que Dieu avait employé douze saisons à la création du monde, et il institua cinq jours de fête, au commencement de chacune de ces saisons pour les honorer.

Zoroastre recommandait un grand éloignement pour Ariman, instigateur des mauvaises pensées, et par conséquent très-semblable à l'ange tentateur

des chrétiens. La morale renfermée dans ses livres, porte à toutes les vertus, aussi les Parsis, ses disciples fidèles, sont-ils les plus doux des hommes. Ils s'assujétissent avec la plus grande exactitude aux cérémonies de son rit, qui sont très-minutieuses. Les prêtres parsis sont pieux, exemplaires, fidèles jusqu'au scrupule, à tous leurs rits, comme l'a recommandé le législateur. Dans l'état de gène où ils vivent maintenant, ils conservent même encore, autant qu'ils le peuvent, la hiérarchie primitive.

Pour établir sa religion, pour la faire adopter aux Perses, il paraît que Zoroastre fut d'intelligence avec Gushtap. Le roi demanda au prophète des miracles, pour preuve que sa religion est divine. Zoroastre s'engage à faire les prodiges que le prince exigera pour être convaincu. Le premier qu'il fit, fut de rendre le mouvement au cheval favori du roi, dont les quatre jambes étaient immobiles et retirées sous son ventre. Zoroastre dit au roi, *Croyez que ma religion est divine.* Il croit, une jambe de l'animal s'étend. *Faites croire votre femme;* aussitôt que la reine dit qu'elle *croit,* une autre jambe s'étend. Le mouvement de la troisième ré-

compense la foi des enfans de Gushtap. Enfin, la soumission des grands et du peuple met le cheval sur ses quatre jambes.

Gushtap demanda d'autres miracles, dont la vérification pouvait se passer entre le prophète et lui, ou quelques personnes dont il était sûr. Ainsi, par l'effet d'un breuvage, le roi plongé dans un sommeil qui dura trois jours, dit en se réveillant avoir vu, comme il l'avait demandé, les joies du paradis. Zoroastre donne une rose à sentir à Gyamasp, le favori du roi ; ce jeune homme après l'avoir flairée, dévoile l'avenir ; il dit tout ce qui se doit faire dans des temps très-reculés, sans que personne puisse le contredire. Un autre favori boit une coupe de lait, et le voilà immortel ! Un troisième mange un pépin de grenade, et Zoroastre garantit qu'il sera invulnérable.

Au surplus, quels que soient les moyens dont ce législateur se servît, son but était noble, puisqu'il se proposait de contribuer au bonheur des peuples. Mais malgré le zèle de Gushtap à faire embrasser à ses peuples les instituts de Zoroastre, il n'y parvint pas facilement. La persévérance du monarque occa-

siona une guerre civile très-opiniâtre. C'est la première guerre de religion connue. Zoroastre en fut victime; des hommes qui le regardaient comme l'auteur des maux de leur patrie, le découvrirent, et le tuèrent dans l'asile où il s'était caché.

Gushtap, craignant que ses enfans imitassent l'exemple qu'il leur avait donné en se révoltant contre son père, les occupa dans la guerre qu'il soutint contre ses sujets. Il promettait la couronne à celui qui se distinguerait le plus, et trouvait toujours des prétextes pour différer de se démettre. Ses enfans moururent dans l'attente; et parvenu à une extrême vieillesse, Gushtap céda le trône à son petit-fils.

Ce prince nommé Bahaman, passa la plus grande partie de son règne à guérir les plaies que la guerre avait faites à son royaume. Il tint l'équilibre entre les ennemis de la religion de Zoroastre et ses sectateurs. Il penchait cependant pour ses derniers; mais il ménagea les autres, et il eut l'adresse de mettre le peuple de son parti, en paraissant désirer ses conseils. Son fils aîné, à qui la couronne devait appartenir, la dédaigna et se retira dans une solitude. Le même

dégoût prit au père, dans un âge encore peu avancé; il quitta le trône et le laissa à sa femme, qu'on croit avoir été aussi sa sœur, et qui était alors enceinte.

Au moment où Homaï accoucha, les devins consultés prédirent que cet enfant serait le fléau de sa patrie, et opinèrent qu'il fallait s'en défaire. La tendresse maternelle combattait ce sacrifice; cependant Homaï vivement sollicitée, consentit qu'on exposât l'enfant sur la rivière. On mit dans le berceau où on l'enferma des bijoux précieux, dans l'espoir qu'ils pourraient servir à procurer à cet enfant un protecteur. En effet, le berceau s'arrêta dans un endroit où un pauvre teinturier lavait ses laines; frappé de l'éclat des ornemens, il l'attira à lui, et porta l'enfant et les richesses à sa femme. Cet enfant fut élevé par eux et prit le métier des armes; il se distingua à la guerre et finit par être reconnu par sa mère qui, selon les annales, lui céda le trône. On fait d'Homaï une seconde Sémiramis, non pour les conquêtes, mais pour le goût des bâtimens et des grands édifices. On lui en attribue beaucoup de ceux de Persépolis, qui avaient été commencés par Gushtap. Darab Ier ne réalisa pas les craintes don-

nées par les devins; au contraire, son règne fut pacifique et heureux.

A quelques égards ce prince, qui fut exposé dès sa naissance, paraît avoir, sous ce point, un grand rapport avec Cyrus; quoique les circonstances de son exposition soient différentes, il serait possible que ce fut lui qu'ont voulu désigner les auteurs Persans. Mais, comme ils n'indiquent aucune date, il est difficile de savoir précisément quel est celui des monarques dont les Grecs nous ont donné l'histoire, qui fut désigné par les Persans sous le nom de Darab Ier.

Au surplus, les annales persanes ne marquant plus rien d'intéressant, nous ne les suivrons pas plus long-temps, et nous allons voir ce que les Grecs nous ont transmis sur les rois de Perse.

LETTRE XII.

Histoire de Cyrus ; tableau de son règne et de celui de Cambyse.

Pour suivre l'histoire de Cyrus, ma chère Aline, il faut reprendre les choses de plus haut, et revenir sur les derniers temps de l'empire des Mèdes ; vous vous rappelez que nous en sommes restées au règne d'Astiages, qui maria sa fille Mandane avec Cambyse.

Les auteurs ne sont nullement d'accord sur le rang de Cambyse ; quelques-uns prétendent qu'il régnait en Perse ; mais il y a tant d'incertitude sur ce fait, qu'il est à croire qu'il n'est point réel, et que ceux qui l'ont avancé ont fait une erreur de nom ; qu'ils ont confondu le père de Cyrus avec Cambyse, fils de ce dernier, qui règna après lui.

Au total, il règne beaucoup d'obscurité sur la naissance et les commencemens de Cyrus, ses premières années sont enveloppées de fables.

Hérodote et même Xénophon dans sa Cyropédie, nous font voir le mariage de Mandane avec Cambyse, comme la suite d'un songe qui tourmenta Astyages. Il vit d'abord une grande quantité d'eau qui sortait de sa fille Mandane et innondait toute l'Asie. Puis il vit une vigne s'élever sur la tête de cette même princesse, et couvrir de son ombrage cette même partie du monde. Les mages consultés, décidèrent que Mandane donnerait le jour à un fils qui règnerait sur la Médie, et étendrait sa domination sur toute l'Asie. Astyages crut éviter la partie de l'horoscope qui l'inquiétait, en mariant sa fille à un persan, homme doux et pacifique, dont il croyait avoir moins à craindre l'ambition que celle d'un de ses sujets.

Il faut se souvenir qu'à cette époque, les Perses étaient asservis aux Mèdes, qu'ils avaient été soumis et assujétis par Phraorte, grand-père d'Astiages. Quoique la plupart des auteurs fassent de Cambyse un simple particulier, il est probable qu'il était au moins d'une naissance élevée. Astyages croyait assez connaître son caractère pour se flatter qu'il n'éleverait point son fils dans des principes de révolte; cependant, pour

plus de sûreté, il fit venir près de lui sa fille Mandane, lorsqu'elle fut enceinte.

Agité de nouveaux songes, de nouvelles transes pendant sa grossesse, il consulta encore les interprètes qui l'assurèrent que l'enfant qu'elle portait le détrônerait. Astiages, sur cette nouvelle assurance, résolut de faire périr l'enfant; il chargea de ce soin Harpages l'un de ses officiers, qui était en même temps chef de ses bergers. Cet officier avait reçu l'ordre le plus exprès de faire mourir l'enfant, de l'exposer aux bêtes fauves, dans l'endroit le plus désert, le plus dangereux des montagnes. Harpages touché de compassion, ne se sentit pas le courage d'exécuter cette cruelle commission; il se contenta de feindre de l'avoir fait, et conservant la vie à Cyrus, il le donna à un berger dont la femme l'éleva en secret.

Devenu grand, exercé aux fatigues dès son enfance, Cyrus fut préparé à soutenir celles de la guerre. Hérodote que j'ai suivi jusqu'alors dans ce que j'ai dit sur ce jeune prince, Hérodote veut qu'il ait donné, dès son adolescence, des preuves de ce qu'il serait un jour.

Il dit, qu'élevé au sein de l'obscurité, il montra qu'il était fait pour en sortir;

que dans les jeux de son enfance, il s'attribua toujours une grande supériorité sur ses petits camarades : que choisi pour roi par les jeunes bergers de la Médie, Cyrus commandait avec hauteur ; qu'il savait tellement se faire respecter, qu'un jour le fils d'un seigneur s'étant mêlé à leurs jeux, et ayant refusé d'obéir à Cyrus, celui-ci le fit punir si rigoureusement, que l'enfant porta ses plaintes à son père. Le trait cité comme étonnant fut rapporté à Astyages, qui voulut voir ce petit roi qui, dès l'âge de dix ans, savait si bien se faire obéir. Sa phisionomie et ses réponses donnent des soupçons au roi des Mèdes ; il prend des informations et découvre que ce jeune homme est son petit-fils. Incertain du parti qu'il doit prendre avec lui, il consulte encore. On lui dit que l'oracle est accompli ; que Cyrus a été roi de Médie, qu'il ne le sera pas deux fois. Sur cette réponse, Astyages reconnaît le jeune prince, et l'envoie en Perse auprès de son père et de sa mère, qui avaient pleuré sa mort, et le revirent avec grande joie.

Cependant le ressentiment d'Astiages contre Harpages, le porta à le punir cruellement de l'avoir trompé. Par la

plus odieuse barbarie, il fait tuer le fils de cet officier, ordonne de préparer un repas des membres de cette victime, qu'il fit présenter à son père, et le força de s'en nourrir. Harpages n'eut connaissance de cet affreux forfait que lorsqu'il eut mangé la chair de son fils. Cet horrible outrage à la nature porte en lui le plus vif désir de vengeance.

Il se ligue avec quelques grands seigneurs mécontens du gouvernement d'Astyages ; profite d'un moment où le peuple murmurait ; l'excite en dessous à s'affranchir de l'oppression ; et ayant ainsi préparé les esprits, il écrit à Cyrus ; lui fait part des dispositions de la Médie ; l'exhorte à être son vengeur et à profiter de l'occasion pour soustraire les Perses aux joug des Mèdes.

La valeur du jeune Cyrus s'enflamme à de tels avis. Hérodote dit qu'il supposa une lettre d'Astyages qui l'établissait chef de ses forces en Perse, et qu'ayant fait lire en plein conseil cet ordre supposé, il rassemble l'armée, impose à ses soldats un très-grand travail et les congédie sans leur faire donner ni boisson ni nourriture. Le lendemain, il rappelle encore toutes les troupes, et au lieu de les fatiguer comme la veille,

il leur fait servir un repas abondant. Alors, jouissant de leur étonnement et de leur satisfaction, il demande aux soldats qu'elle vie leur plaît le plus de celle de ce jour, ou de celle de la veille. Point de doute qu'ils répondent tous, qu'ils préfèrent celle de cette journée : « Hé bien ! dit Cyrus, suivez-moi, et je « vous promets toujours celle d'aujour-« d'hui ; ceux qui resteront ne peuvent « s'attendre qu'à celle d'hier sous le « gouvernement des Mèdes ».

Entrant alors dans le royaume de son grand-père avec cette armée qu'il a su remplir d'enthousiasme, il est bientôt vainqueur ; il triomphe d'autant plus facilement, qu'on suppose Astiages assez maladroit pour avoir confié le commandement de ses troupes à Harpages qui se laisse vaincre deux fois, et se donne le plaisir d'apprendre au roi des Mèdes, lorsqu'il est fait prisonnier, que c'est lui qui a tramé la révolution, par vengeance de l'abominable repas qu'il lui a fait faire.

Hérodote met du merveilleux jusque dans la fin de Cyrus ; il le fait combattre contre Tomyris, reine des Massagètes, dont il tua le fils. Cette princesse prend sa revanche, fait tuer Cyrus, lui

coupe la tête, et la plonge elle-même dans une cuve de sang humain, en s'écriant : « Barbare ! abreuve-toi de « sang, puisque tu en as toujours eu « soif ».

Le caractère de Cyrus tracé par Xénophon, ne ressemble nullement à celui qu'Hérodote lui donne. Le héros de la Cyropédie diffère autant par ses qualités que par ses aventures du Cyrus d'Hérodote.

Selon Xénophon, il fut élevé par son père Cambyse, qui lui donna une très-bonne éducation. Appelé de bonne heure à la cour d'Astiages, Cyrus se fait aimer de son grand-père; l'amuse, dès son jeune âge, par ses saillies; plaît également à son oncle, Cyaxare, qui l'associe à ses victoires, et reconnaît en lui tant de valeur et de prudence, qu'il partage avec lui sa puissance.

D'après cet auteur, Astiages eut donc pour successeur Cyaxare II, qui, à son avénement au trône, soutint une guerre contre le roi d'Arménie; déjà convaincu des talens militaires de son neveu, il lui confie le commandement de ses troupes. Cyrus combat victorieusement et soumet le roi d'Arménie à payer un tribut. Depuis, il continua toujours de vivre en

bonne intelligence avec son oncle, avec qui il triompha souvent.

Vous voyez combien ce récit diffère du premier; il est bon de les connaître l'un et l'autre, et quoique celui de Xénophon soit plus vraisemblable, il n'est peut-être pas plus véridique, et tient un peu du roman. Xénophon est soupçonné d'avoir beaucoup flatté son héros; mais l'on aime à voir le beau caractère qu'il lui donne. L'humanité et la générosité que Cyrus montra au milieu de ses conquêtes paraît d'autant plus admirable, qu'il fut le premier monarque d'Asie qui en donna l'exemple. Après la mort d'Astiages, lorsque selon Xénophon il marcha contre les Assyriens avec son oncle Cyaxare et remporta sur eux cette victoire complète qui coûta la vie à Nériglissar; lorsque la retraite des Babyloniens eut livré les alliés aux Mèdes et aux Perses, Cyrus, devenu maître du camp et d'un butin considérable, apprend qu'il se trouve parmi les prisonniers une princesse d'une beauté rare. Sur la peinture qu'on en fait au prince, lorsqu'on lui dit qu'elle est mariée, il refuse de la voir, dans la crainte de n'être point maître de son cœur. Défiance bien prudente, et qui prouve une

grande sagesse dans un jeune conquérant. Cette princesse se nommait Panthée; elle était femme d'Abradate, roi de la Susiane. Cyrus ordonna qu'on eut pour elle les plus grands égards et il en confia le soin à Araspe, son favori, dont il connaissait la vertu et la prudence. Mais celui-ci en eut moins que son maître : il vit Panthée, se laissa éblouir par ses charmes, et oublia le respect qu'il lui devait. Il osa lui faire une déclaration qui alarma si vivement la princesse, que, redoutant quelque violence, elle fit connaître sa situation à Cyrus, qui s'empressa de la tirer d'inquiétude, en la retirant des mains d'Araspe, et lui faisant rendre tous les témoignages de respect dûs à sa naissance et à ses vertus.

Araspe redoutait beaucoup le courroux de son maître; il avait lieu de le craindre, d'autant plus que, sur les recommandations que Cyrus lui avait faites, en lui confiant la garde de Panthée, il avait osé assurer qu'aucune femme sur la terre n'était capable de séduire et d'égarer sa raison. Il s'attendait à de vifs reproches; Cyrus ne lui en fit pas; il se contenta de lui faire sentir sa faute avec douceur; et, par son dis-

cours sage et modéré, il ranima la vertu dans le cœur flétri d'Araspe, qui s'attacha de plus en plus à son roi, et chercha à lui faire oublier ses torts par les services importans qu'il lui rendit.

La générosité de Cyrus envers Panthée fut aussi récompensée par le dévouement de son époux Abradate, qui ne fut pas plutôt informé de la manière dont Cyrus se conduisait envers elle, qu'il quitta son allié et vint joindre Cyrus avec environ deux mille chevaux; et dès cet instant il lui resta attaché jusqu'à la mort.

Quelque temps après l'arrivée d'Abradate, Cyrus livra une nouvelle bataille aux Assyriens, ou plutôt aux Babyloniens. Il donna le commandement d'un corps d'armée considérable à Abradate, qu'il jugea digne de sa confiance. En effet, ce prince se couvrit de gloire; mais s'abandonnant trop à sa valeur, il se fit tuer dans cette bataille. Panthée, ne pouvant survivre à l'époux qu'elle adorait, se tua d'un coup de poignard sur le corps même d'Abradate. Cyrus fut très-sensible à cet événement, et fit élever aux deux époux un superbe mausolée.

Le jeune conquérant, poursuivant ensuite le successeur de Nériglissar, vint

mettre le siége devant Babylone, dont il désirait fort de se rendre maître. S'avançant jusqu'aux portes de cette ville, on prétend qu'il fit proposer au monarque babylonien de terminer leur querelle par un combat singulier. Ce défi n'ayant point été accepté, et Cyrus désespérant de prendre Babylone dans cette même campagne, reprit le chemin de la Médie, où il fit de grands préparatifs pour l'année suivante.

De leur côté, les Babyloniens s'occupaient de rassembler leurs alliés; et quoique leur empire fût sur le penchant de sa ruine, ils se flattaient encore de résister aux efforts de Cyrus. C'est probablement alors que Nitocris fit de nouveau fortifier Babylone, dont elle espérait que les remparts suppléeraient à la faiblesse de son fils.

Crésus, roi de Lydie, était l'un des alliés de Babylone, et peut-être son plus grand soutien. Fils et successeur d'Alyates, qui avait fait la guerre avec succès aux Mèdes et aux Scythes, et qui lui avait laissé un royaume, que Crésus étendit, en ajoutant à ses états la Pamphylie, la Mysie et plusieurs autres provinces, ce prince, riche et puissant, qui partageait son règne entre les plaisirs, la

guerre et les arts, attirait à sa cour les philosophes et les sages ; il se plaisait à les entretenir, et se croyait le plus heureux des hommes. Solon, l'un des sept sages de la Grèce, fit quelque séjour en Lydie. Un jour que Crésus faisait étaler devant lui tous ses trésors, et pensait l'éblouir par sa magnificence, le prince osa demander au philosophe, s'il connaissait un monarque plus grand, plus riche et enfin plus heureux que lui. L'amour propre de Crésus fut mortifié par cette réponse : « N'appelons personne heureux avant sa mort »! Solon parut ainsi prophétiser le sort qui attendait Crésus; il ne jouit pas long-temps de son bonheur et de ses richesses; ce fut peu de temps après qu'il marcha contre Cyrus, avec une armée composée, dit-on, de quatre cent vingt mille hommes, dont soixante mille de cavalerie.

Selon Xénophon, Cyaxare et Cyrus combattaient ensemble à cette fameuse bataille de Timbrée. On fait monter leur armée à cent quatre-vingt-seize mille hommes de cavalerie et d'infanterie; trois cents chariots armés de faulx, attelés de quatre chevaux de front, et une quantité considérable de chariots plus grands, chargés chacun d'une tour de

dix-huit pieds de haut, qui contenait vingt archers, tirés par seize bœufs de front, et un grand nombre de chameaux, sur chacun desquels il y avait aussi deux archers arabes adossés.

Cette description, que je vous rapporte pour vous faire connaître comment les armées étaient alors composées, explique ce qui causait ces grands carnages dont parlent les historiens. Quand la confusion se mettait dans des attirails aussi embarrassans, il devenait aussi difficile de fuir que de se défendre, et les morts s'entassaient les uns sur les autres.

Crésus fut vaincu, et obligé de se retirer dans Sardes, sa capitale, qui ne tarda pas à tomber au pouvoir de Cyrus. On rapporte que Crésus fut sur le point d'être tué par un soldat du roi de Perse, et que, dans ce moment, le fils de Crésus, qui était muet de naissance, saisi d'un mouvement subit, qui lui donna l'usage de la parole, s'écria : « Soldat! « ne porte point la main sur Crésus »! Il fut alors conduit au vainqueur, qui le condamna à être brûlé vif.

Près de monter sur le bûcher, ce prince, se rappelant son entretien avec Solon, répéta son nom, par trois fois, avec une expression si vive, qu'elle

frappa Cyrus; il voulut en savoir le sens. Crésus lui rapporta la réflexion du philosophe grec, dans le temps de sa prospérité. Cyrus en fut touché; il sentit l'instabilité des choses humaines, et conserva la vie à Crésus. L'honorant même, par la suite, de sa confiance, il lui confia un petit gouvernement; ce qui a fait dire à quelques auteurs qu'il le fit descendre du bûcher pour le replacer sur le trône. Mais s'il lui rendit celui de Lydie, ce ne fut pas sans le réduire beaucoup; et il paraît constant que ce ne fut pas tout de suite après la conquête. On s'accorde à dire que Cyrus resta l'ami de Crésus jusqu'à la fin de sa vie; mais, quoi qu'il en soit, en lui finit le royaume qu'il avait porté au plus haut point de sa puissance. La Lydie n'eut que cinq rois un peu connus : on en compte seize; mais les premiers sont des héros, qui figurent plus dans les métamorphoses que dans l'histoire des peuples.

Crésus, dont le nom est passé en proverbe, fut le plus célèbre des rois de Lydie; c'est ce qui m'a engagée à vous donner de suite le précis de sa vie, afin de n'être point dans le cas d'y revenir.

Reprenons le cours des victoires de Cyrus. Après celle dont nous venons de

parler, il soumit différens peuples de l'Asie mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate ; subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie ; il prit la superbe ville de Babylone, dont, comme nous l'avons vu, il s'empara, pendant que Nabonadius, le Balthazar de l'Ecriture, se reposant sur la force de ses murailles, se livrait aux plaisirs de la table.

Les troupes de Cyrus entrèrent dans Babylone, après avoir détourné le cours de l'Euphrate ; faisant écouler ce fleuve par des tranchées, ils entrèrent par son lit, surprirent le roi dans son palais, le tuèrent, massacrèrent sa suite et une partie des habitans, et détruisirent la ville de fond en comble.

Cette catastrophe, qui mit fin à l'empire babylonien, rendit Cyrus maître de toute l'Asie. Xénophon, qui la lui fait partager avec son oncle Cyaxare, nous dit que, de concert avec son oncle, il partagea sa monarchie en cent vingt provinces ; chacune eut son gouverneur et des surintendans qui devaient toujours résider à la cour.

Après la mort de Cyaxare et de Cambyse son père, à qui Cyrus avait donné une partie de sa puissance, il se vit seul

possesseur de cette vaste monarchie. Vous pouvez juger de son étendue, en vous rappelant que, dans l'empire des Perses, se trouvait alors compris celui des Assyriens, des Mèdes et des Babyloniens.

Cette réunion avait été prédite à Nabuchodonosor par le prophète Daniel; elle fut encore confirmée par les prophéties d'Isaïe, qui annonça en même temps la fin de la captivité des Juifs, qui devait avoir lieu sous Cyrus.

Cette prédiction fut encore accomplie l'année même que finirent les soixante-dix ans de leur asservissement; année qui fut la première où ce prince entra en possession de tout son empire! Devenu l'instrument dont Dieu se servait pour tirer son peuple de l'oppression, Cyrus permit, par un édit solennel, à tous les Juifs captifs dans ses états, de retourner en Judée et de rebâtir le temple. Il accompagna cet édit favorable de riches présens; l'on dit même qu'il rendit les vases sacrés qui avaient été pris par Nabuchodonosor; et il réprima les Samaritains, qui voulaient empêcher les Juifs de se rétablir dans leur patrie.

Il régna sept ans entiers seul maître de l'Asie, qu'il gouverna avec autant

de sagesse qu'il avait montré de valeur pour en faire la conquête. Xénophon, toujours différent d'Hérodote, le fait mourir tranquillement dans son lit, après avoir partagé ses deux fils.

Cambyse, son fils aîné, hérita de l'empire des Perses; et Smerdis, le cadet, reçut pour sa part des gouvernemens considérables.

Le successeur de Cyrus va nous offrir, ma chère Aline, un règne bien différent de celui de son père. Vous avez vu, dans l'histoire d'Egypte, la conquête qu'en fit Cambyse, les dévastations et les cruautés qu'il y commit? elles ne furent que le prélude de celles qui devaient souiller son règne et faire gémir son peuple.

Je ne reviendrai point sur les causes qui décidèrent Cambyse à porter ses armes en Egypte; j'ajouterai seulement que quelques auteurs prétendent que Cyrus avait aussi soumis l'Egypte, apparemment dans le moment où Apriès fut renversé du trône, et qu'Amasis, ayant refusé le tribut imposé, Cambyse jura de s'en venger.

Quelle que soit la véritable cause qui animât le roi de Perse contre celui d'Egypte, Cambyse mit, dit-on, quatre ans entiers à faire ses préparatifs de guerre;

ce qui explique comment le fléau qui menaçait Amasis ne tomba que sur son fils.

Ce fut le malheureux Psamméticus qui, comme vous l'avez vu, porta si cruellement le poids de la haine du grand roi, qui lui fit perdre la couronne et la vie, après six mois de règne.

Je ne reviendrai point sur les horreurs qui se passèrent à Memphis et dans le reste de l'Egypte; je n'ajouterai au récit que je vous en ai fait qu'une seule circonstance : c'est que Péluse, place très-forte. que l'on considérait comme la clé de l'Egypte, eût pu arrêter Cambyse quelque temps, s'il n'eût recouru à un stratagème qui l'aida beaucoup à s'en rendre maître. Ce fut de faire placer au premier rang, dans l'assaut qu'il donna à cette ville, des chats, des chiens, des brebis, et d'autres animaux que les Egyptiens révéraient; les assiégés, n'osant tirer sur leurs dieux, n'opposèrent qu'une faible résistance, et finirent même par prendre la fuite. Maître de cette place, Cambyse le fut bientôt de toute l'Egypte.

Ses succès dans ce pays lui donnèrent le désir de subjuguer l'Ethiopie. Mais cette entreprise ne fut pas heureuse; il perdit une grande partie de l'armée à la

tête de laquelle il s'était mis, pour s'être imprudemment engagé dans les déserts, sans provisions suffisantes pour ses troupes nombreuses, qui périrent faute de vivres.

Une autre armée de cinquante mille hommes, qu'il envoya pour ravager le pays et piller le fameux temple de Jupiter-Ammon, s'enfonça dans les sables, et y périt également.

Ces revers aigrirent le caractère farouche de Cambyse, et le portèrent aux plus affreuses cruautés; il en commit même qu'on peut regarder comme des preuves de démence. C'est au retour de son expédition d'Ethiopie, qu'il fit piller et brûler les temples de Thèbes; en passant à Memphis, il fit fustiger les prêtres du dieu Apis, et tua lui-même, d'un coup de poignard, le bœuf sacré; il ordonna, de plus, qu'on tuât tous ceux qui célébraient la fête de ce dieu; motifs qui fondèrent la haine que les Egyptiens conservèrent depuis aux Perses. De retour en Perse, Cambyse fit assassiner son frère Smerdis, parce qu'il l'avait vu en songe sur le trône. Les vertus de ce jeune prince le faisaient aimer du peuple; ce fut assez pour le rendre l'objet de la jalousie et des soupçons du tyran,

qui y mit fin par un crime. Il en commit un plus atroce encore en la personne de Méroé sa femme, qui était en même temps sa sœur et celle de Smerdis, cette jeune princesse qu'il avait épousée malgré les coutumes du pays, celle d'épouser sa sœur n'étant point encore établie en Perse. Cambyse, devenu amoureux de Méroé, fit venir les mages, et demanda leur avis. Redoutant tout de sa colère s'ils s'opposaient à ses désirs, et craignant en même temps de perdre l'estime publique, ils firent cette réponse adroite : « Il n'y a point de loi, dirent-ils, » qui autorise à épouser sa sœur; mais il » y en a une qui permet au roi de faire » ce qu'il veut ». Sur cette réponse, Méroé fut traînée à l'autel. Cette infortunée était douce et humaine; elle ne put refuser ses larmes à la mort de son frère Smerdis. Ayant laissé paraître devant Cambyse les marques de sa sensibilité, il en fut si furieux qu'il lui donna un violent coup de pied dans le ventre : elle était enceinte et périt des suites de cette brutalité. Le règne de Cambyse ne présente plus qu'extravagances et fureurs; les sujets qu'il paraissait aimer tremblaient de l'approcher et d'être immolés à ses caprices, qui étaient sur-tout cruels

lorsqu'il sortit de table. Un jour, pour prouver à Prexaspe son favori, son grand échanson et son principal confident (c'était lui qui avait exécuté les ordres de Cambyse sur Smerdis), pour prouver que le vin ne troublait point sa raison, et ne l'empêchait pas d'avoir la main sûre, il bande son arc contre le fils de son favori, et tire sur lui. Le jeune homme tombe. Cambyse lui fait ouvrir le côté, et fait voir au malheureux père que la flèche a percé le milieu du cœur où il avait annoncé qu'il visait. « Avouez, « dit froidement ce tyran, qu'on ne me « rend pas justice, en prétendant que « les excès du vin m'empêchent d'avoir « la main ferme ». On assure que Prexaspe fut assez maître de sa douleur pour répondre par une flatterie indigne: « Apol- « lon ne tirait pas plus juste »!

Le lendemain Cambyse fit mourir douze seigneurs de sa cour; on prétend qu'il en fit enterrer de tout vivans, et sur de simples soupçons. Bientôt il ne se passa presque plus de jours qu'il n'immolât quelques victimes.

Tant de cruautés soulevèrent à la fin ses sujets : ils étaient prêts à se révolter contre lui. Palisithe, chef des mages, à qui Cambyse avait confié le gouverne-

ment de la Perse, profita de la disposition des esprits pour placer sur le trône un de ses frères qui ressemblait beaucoup à Smerdis. Palisithe répandit que le prince avait été sauvé des fureurs de son frère; et levant l'étendard de la révolte, sous le nom de Smerdis, il montra au peuple celui à qui il en fit prendre le nom, et vit bientôt la multitude se réunir sous ses drapeaux, pour se soustraire au joug d'un monarque détesté.

Cambyse, qui était alors absent, revint sur ses pas pour combattre lui-même les rebelles. En passant à Ecbatane, petite ville de Syrie, il se blessa de sa propre épée en montant à cheval. Il mourut de cette blessure, qui n'était rien en elle-même; mais un oracle lui avait prédit qu'il mourrait à Ecbatane. Ne connaissant que celle de Médie, il avait toujours évité cette ville; mais forcé de s'arrêter pour faire panser sa blessure, il apprit le nom de la petite ville de Syrie où il passait; et il eut l'esprit si frappé de cette circonstance, que son saisissement amena l'accomplissement de l'oracle. C'est ainsi qu'un accident termina le cours des affreuses barbaries qui marquèrent les sept années de son règne.

Avant de mourir Cambyse fit assembler les principaux seigneurs; et, en présence de Prexaspe, il leur certifia que Smerdis n'était plus; il leur recommanda de ne point se soumettre à un imposteur; les engagea à choisir plutôt quelqu'un d'entre eux pour lui succéder. Cette déclaration parut une suite de la haine que Cambyse portait à son frère. On n'y ajouta pas foi; et le faux Smerdis fut reconnu.

Ma lettre suivante vous apprendra si son usurpation fut de longue durée; c'est assez de vous offrir dans celle-ci le parallèle du règne de Cyrus et de celui de son fils. Quelque flatté que puisse être le premier par Xénophon, il est certain qu'il fut l'un des plus grands monarques de l'antiquité; et je pense que ma chère Aline ne sera pas fâchée que je me sois un peu étendue sur son règne; il méritait une attention particulière, puisqu'il est présenté comme un modèle de sagesse. Il est doux de pouvoir se reposer sur quelques actions qui honorent l'humanité! On aime particulièrement à les rencontrer dans la vie des conquérans qui ont rempli l'univers du bruit de leurs victoires.

Celles de Cyrus, qui lui méritèrent le

surnom de *Grand*, paraissent encore plus surprenantes, si on le suppose le fondateur de l'empire des Perses, le premier qui leur fit un nom dans les armes. Mais en puisant dans les annales de cette nation ce que je vous ai rapporté de ses premiers rois, sans pouvoir précisément accorder le moment où le fils de Cambyse s'empara de la puissance, on conçoit facilement qu'un guerrier valeureux a pu saisir un instant favorable pour prendre les rênes du gouvernement; et que les guerres de religion ayant affaibli l'amour des peuples pour les successeurs de Gusthap, ils ont pu se soumettre volontiers au joug du héros qui releva la gloire de leur nation, en ranimant leur ancienne valeur.

LETTRE XIII.

Suite de l'histoire des Perses, depuis la mort de Cambyse jusqu'à Darius Codoman et l'invasion d'Alexandre.

Nous avons vu le faux Smerdis être reconnu pour roi; mais l'excès de ses précautions fit bientôt soupçonner qu'il avait quelque raison de craindre d'être vu de trop près.

Cet usurpateur, qui n'avait qu'une fausse ressemblance avec le frère de Cambyse, craignait de se montrer en public; il évitait ceux qui avaient eu quelque liaison avec le prince, et s'entourait d'eunuques et de mages qui avaient intérêt de soutenir son usurpation. De plus, il se rendit suspect et méprisable, en comblant de grâces et de préférences des gens qui jusqu'alors n'avaient joui d'aucun crédit et paraissaient indignes de l'attachement du roi.

Plusieurs seigneurs commencèrent à concevoir de grands doutes; ils furent confirmés et tout-à-fait changés en cer-

titude par Otanes, l'un des plus grands seigneurs de la cour, dont la fille, nommée *Phédénie*, avait épousé le faux Smerdis qui, par excès de prudence, avait cru devoir, en montant sur le trône, épouser toutes les veuves de Cambyse. Parmi elles se trouvait Atossa, sœur du dernier roi; elle devait connaître son frère, et pouvait éclaircir si c'était Smerdis qui régnait. Otanes chargea sa fille d'interroger la princesse; mais il apprit de Phédénie que les femmes du nouveau roi ne communiquaient point entr'elles, et que la princesse sur-tout n'avait aucune relation avec les autres. Ceci donnant une plus grande force aux soupçons, Otanes fit part à sa fille d'une certaine circonstance qui pouvait l'aider à reconnaître le frère de Palisithe. Phédénie en acquit la conviction, et révéla à son père que son nouvel époux avait les oreilles coupées. C'était une mutilation que le mage avait subie pour punition de quelques crimes, et l'on dit même par ordre de Cyrus; ce qui fait connaître que c'était justement.

Otanes, indigné, fit confidence du fait à quelques amis; six seigneurs puissans se joignirent à lui; et faisant connaître au peuple l'indigne tromperie des

mages, ils le portèrent à massacrer l'usurpateur, qui perdit le trône et la vie après sept mois de règne.

Palisithe périt avec lui, et un grand nombre de mages furent immolés en punition de leur imposture, dont tous passèrent pour complices.

Les conjurés se disputèrent bientôt le gouvernement de l'état. Après plusieurs discussions, ne pouvant s'accorder pour le choix d'un roi, ils convinrent que le sort en déciderait. Il fut convenu qu'ils se rendraient tous le lendemain matin dans un lieu indiqué, au lever du soleil, et que celui dont le cheval hennirait le premier serait reconnu pour roi. C'était encore une espèce d'hommage que les seigneurs persans rendaient en cette occasion à l'astre de la lumière; ils se flattaient qu'il leur ferait connaître celui qui méritait le trône. Une ruse de l'écuyer de Darius valut la couronne à son maître. Il employa un moyen assez sûr pour faire hennir son cheval à l'instant où il s'approchait du lieu indiqué. Reconnaisant celui où il avait passé une partie de la nuit avec une cavale, l'animal se mit à hennir, et selon la convention faite entre les sept conjurés, Darius fut salué roi et couronné sur-le-champ.

Otanes, moins ambitieux que les autres, avait annoncé la veille qu'il ne prétendait point au trône, et en cédant ses droits, il avait seulement réclamé de rester indépendant, ainsi que toute sa famille, ce qui lui fut accordé. Darius, en lui confirmant l'assurance qu'il tiendrait l'engagement qu'il avait pris avec tous les autres, y ajouta de grands honneurs, dont Otanes et ses descendans jouirent constamment.

Darius était fils d'Hystaspe, l'un des gouverneurs de la Perse ; il se montra digne de la couronne dont il soutint le poids avec grandeur. Presqu'en montant sur le trône, il donna un grand exemple de sévérité. Isapherne, l'un des sept seigneurs qui s'étaient ligués pour renverser l'usurpateur, croyant apparemment conserver auprès du roi les mêmes droits que lorsqu'il était simple particulier, Isapherne se présente un jour au palais à une heure peu convenable ; les eunuques lui en refusent l'entrée ; il leur coupe le nez et les oreilles. Darius le fait arrêter et le condamne à mort, ainsi que tous les mâles de sa famille qu'il enveloppa dans sa ruine. Avant l'exécution, la femme d'Isapherne assiégeait les portes du palais, et demandait grâce,

à grands cris. Le roi, impatienté, lui fait dire de choisir celui qu'elle veut sauver et n'excepte même pas son mari. Cette femme se montra meilleure sœur que tendre épouse, et même bonne mère; elle demanda son frère, disant : « Qu'un « second mariage pouvait lui donner un « mari et des enfans, mais que son père « et sa mère étant morts, elle ne pou- « vait avoir d'autre frère ». Darius lui accorda de plus son fils aîné, et fit périr tous les autres.

Le règne de ce prince eût été paisible, s'il n'eût mis des impôts sur les provinces qui n'avaient jusqu'alors payé que des dons gratuits. Cette nouvelle mesure occasiona des soulèvemens qui eussent été difficilement appaisés, si le roi n'eût promis un dégrèvement. Les Babyloniens, qui portaient impatiemment le joug, depuis que le siège de l'empire était transféré à Suze, saisirent l'occasion des impôts pour se révolter. Se prétendant plus grevés que les autres provinces, ils ne se laissèrent point calmer par des promesses; et la cinquième année du règne de Darius, ils entreprirent de se soustraire à son autorité. Il marcha contr'eux avec toutes ses forces. Ce fut la première guerre qu'il

fit ; elle fut très-meurtrière. Le siège de Babylone le retint vingt mois. Les habitans resserrés dans les débris de leur ancienne ville, qu'ils avaient remis en état de défense, s'étaient préparés à une longue résistance; et pour la prolonger, lorsqu'ils virent diminuer leurs provisions, ils massacrèrent toutes les bouches inutiles, femmes, vieillards, enfans; tout fut immolé sans pitié.

Cette résolution désespérée qui prouve à quel point la domination des Perses était redoutée des Babyloniens, cette résolution et leur longue résistance eût peut-être fini par lasser la patience de Darius, si un sujet zélé n'eût entrepris de lui livrer cette place, par un moyen qui prouve un attachement et un dévouement sans exemple pour son souverain.

Zopire, c'est le nom de ce sujet fidèle, Zopire, qui était l'un des sept qui avaient conspiré contre le mage Smerdis, Zopire, que sa valeur et son attachement avaient mis en grande considération auprès de Darius, s'apercevant combien ce prince attachait d'importance à la prise de Babylone, dont il commençait à désespérer, s'engagea à lui livrer cette ville. Sans lui confier ses desseins, sans lui

communiquer par quel moyen affreux il comptait amener la réussite de ses projets, il se coupe lui-même le nez et les oreilles; ainsi défiguré, il va se présenter aux Babyloniens, il leur tend ses mains suppliantes, et du haut de leurs murailles il attire leur attention. On l'écoute; il fait voir ses plaies sanglantes, ses membres couverts de blessures, et se plaignant amèrement de ceux qui l'ont mis en cet état, il fait entendre que c'est Darius qui l'a fait ainsi arranger pour avoir parlé en leur faveur. Les Babyloniens ajoutent foi à ses paroles: connaissant sa grande réputation, ils acceptent ses services qu'il leur offre pour se venger, dit-il, d'un si cruel outrage; ils espèrent que son ressentiment les servira bien, et lui offrent le commandement de leurs troupes. Zopire, pour obtenir leur confiance entière, remporte d'abord quelques victoires; il défait dix mille Perses dans une sortie, quatre mille dans un autre; ces succès valent au transfuge la garde des murailles. Alors Zopire fait avertir Darius qui vient donner l'assaut, et la ville lui est livrée. Outré de la résistance qu'il avait éprouvée, et peut-être de ce qu'elle avait causé la mutilation de Zopire, le

roi, dans sa vengeance, fit abattre les murs de Babylone, et trois mille habitans furent empalés; il pardonna aux autres. Il paraît que le nombre en était encore bien grand, puisqu'il fut ordonné aux provinces voisines de fournir aux Babyloniens cinquante mille femmes, pour remplacer celles qu'ils avaient étranglées comme bouches inutiles.

Le dévouement de Zopire fut récompensé par les plus grands honneurs. Darius le garda toujours près de lui, et ne le regardait jamais sans verser des larmes.

Ayant ainsi pacifié les troubles de son empire, Darius le voyant tranquille et soumis, porta ses armes au dehors. Deux autres expéditions signalèrent son règne. La première fut contre les Scythes. Elle eut pour prétexte de venger l'invasion que ces peuples avaient faite en Asie, près de cent vingt ans avant. Darius leva une armée de sept cent mille hommes, et passa le Bosphore de Thrace sur un pont de bateaux. Sa flotte vint le joindre sur le Danube. Il traversa ce fleuve sur un autre pont de bateaux, et entra en Scythie. Là, il dut combattre non-seulement les ennemis, mais

encore tous les désavantages du climat; les Scythes avaient bouché les puits et les fontaines; ils avaient consommé ou enlevé tous les fourrages; ils se retiraient devant les Perses, cherchaient à les harasser, à les attirer dans des endroits où eux seuls pouvaient combattre avec avantage. Darius sentit le piége, et fit replier son armée assez à temps pour qu'elle ne souffrit pas extrêmement de l'imprudence avec laquelle il s'était d'abord engagé dans le pays. Il fut encore assez heureux pour retrouver, en fuyant, les ponts qu'il avait fait construire.

Hérodote parle d'une invasion dans l'Inde, dont il prétend que Darius fit une nouvelle province de son empire. Ce succès, s'il a eu lieu, dut lui rendre plus amères les disgrâces qu'il essuya dans la Grèce.

Il est difficile d'assigner la véritable cause de l'animosité qui exista entre les Perses et les Grecs; mais on pourrait la trouver dans l'orgueil des seigneurs persans qui commandaient sur les provinces limitrophes de la Grèce. Leur richesse dédaignait un peuple pauvre; les sujets du grand roi méprisaient de petits républicains. Qu'étaient, en effet, auprès d'un

général persan, les rois de petites contrées qui n'auraient été qu'un point dans l'empire de son maître ! Ces comparaisons rendaient les commandans hautains et la jeunesse de la cour insolente.

Amintas, roi de Macédoine, en éprouva les effets; mais il fut bien vengé. Mégabyse, lieutenant de Darius, après avoir subjugé la Thrace, envoya à ce prince sept jeunes seigneurs lui demander la terre et l'eau, c'est-à-dire, le service de vassal. Ils arrivent en jeunes conquérans; sont reçus avec honneur, bien traités et fêtés, mais il ne leur suffit pas d'être admis à la table du roi, ils demandent encore qu'on introduise ses concubines, et même ses femmes et ses filles. Cet usage n'était pas celui de la Macédoine. Cependant Amintas y consent; dans la crainte du ressentiment des Perses, il cède à leurs désirs, brave les coutumes de son pays; mais les jeunes seigneurs reconnaissent mal sa complaisance, ils se comportent indécemment. Alexandre, fils du roi, fait aussitôt sortir sa mère et ses sœurs; elles quittent la salle sous un prétexte qu'il imagine, et ce jeune prince s'engage à les ramener bientôt. Mais au lieu d'elles, il fait rentrer des jeunes gens déguisés en femmes,

armés sous leurs habits; et à la première liberté des Perses, ils se jettent sur ces insolens et les massacrent. Mégabyse, malgré sa fierté, voulut ignorer cette aventure et elle s'assoupit. Je vous la rapporte parce qu'elle fait honneur au jeune Alexandre et prouve que s'il eût eu la puissance de celui du même nom qui subjugua les Perses, il eût dès-lors abaissé leur morgue insolente, dans un temps où tout pliait sous eux; il fut hardi à un jeune prince d'oser montrer plus de fermeté que son père, et de faire respecter ses sœurs comme elles devaient l'être.

Je n'entrerai point dans le détail des longues guerres que Darius fit aux Grecs, nous en parlerons dans l'histoire de ces peuples; je me contenterai de vous dire qu'on vit, dans leurs querelles, de grands exemples de ce que peuvent l'horreur de l'esclavage et l'amour de la liberté portées à l'extrême. On vit des rois abdiquer leur couronne entre les mains du peuple, pour mieux l'engager à défendre la liberté contre l'ennemi commun. Aristogote, roi de Naxe, prit ce parti, et non-seulement il déposa le sceptre, mais il courut les îles voisines pour engager leurs rois à l'imiter, à ren-

dre à leurs peuples les droits du gouvernement, afin qu'ils se soutinssent contre les Perses jusqu'à la mort.

Et en effet, les Grecs ne se laissèrent jamais intimider; menacés par des armées de huit ou neuf cent mille hommes, par des flottes de quatre à cinq cents vaisseaux; ils combattaient toujours. Chassés de terre par le grand nombre, ils gagnaient la mer; repoussés par mer, ils reprenaient terre. Ils eurent quelquefois l'audace d'aller brûler des villes jusque dans le centre du pays ennemi. Quelque part que le roi de Perse eut la guerre, il y trouvait des Grecs; dans quelque cour qu'il entamât des négociations, il se trouvait prévenu ou traversé par les Grecs. Darius fatigué de ce qu'il regardait comme une persécution, ordonna que tous les jours, lorsqu'il se mettrait à table, on lui dit : « O roi, souviens-toi des Athé-« niens » !

Il espérait les écraser avec l'élite de ses troupes, qu'il envoya contr'eux dans la plaine de Marathon. Les Athéniens n'étaient que dix mille, contre cent dix mille; mais commandés par Miltiade, ils attendirent fièrement l'ennemi; ils attaquèrent même les premiers : l'action

fut vive et sanglante, et elle sera à jamais célèbre. Les Perses furent entièrement défaits, et les vainqueurs trouvèrent dans leurs bagages des marbres qu'ils avaient apportés pour ériger un monument de leur victoire, et des fers pour en charger les vaincus. Les généraux de Darius, pour adoucir son chagrin et lui faire croire que la défaite avait été partagée, eurent la bassesse d'envoyer dans Suze, sa capitale, des prisonniers faits dans une autre occasion.

Darius les reçut bien et leur donna des habitations agréables dans la Suziane; mais, malgré cette humanité, il conserva un si vif ressentiment contre la nation entière, qu'il travailla trois ans à ramasser des troupes, des vaisseaux et des provisions pour une armée si considérable, que l'Asie n'en avait jamais vomi de pareille. Il voulait la commander lui-même; les grands de sa cour le pressèrent de nommer son successeur avant de partir pour cette dangereuse expédition. Son choix se balança entre Artabase, son fils aîné, qui était né avant qu'il fut roi, et Xercès qui était né sous le diadème, et qui d'ailleurs était fils d'Atossa, son épouse favorite, de la race de Cyrus. Tant de motifs valurent

la préférence au cadet. Xercès fut déclaré le successeur de Darius, qui mourut presqu'aussitôt, après un règne glorieux de plus de trente années. Les anciens ont célèbré la justice, la sagesse et la clémence de ce prince, qui affermit l'empire de Cyrus, que la mauvaise conduite de Cambyse et l'usurpation de Smerdis le mage avaient ébranlé. Il recula les frontières de ses états, en y ajoutant l'Inde, la Thrace, la Macédoine et les îles de la mer Ionienne.

Xercès continua les préparatifs de son père; et y ajouta encore. Il s'essaya d'abord contre les Egyptiens qu'il soumit: indépendamment de ses immenses levées dans ses états, il travailla de tout côtés à susciter des ennemis aux Grecs. Il fit alliance avec les Carthaginois qui, outre les soldats d'Italie et d'Afrique, lui en ramassèrent trois cent mille en Espagne et dans les Gaules.

Toutes ces armées réunies, toutes ces armées qui devaient attaquer de divers côtés, formaient, au rapport des historiens, un total de deux millions six cent quarante mille combattans, et en comptant la suite des eunuques, femmes, valets, vivandiers et autres gens de cette espèce, on les porte à cinq millions;

la flotte à treize cents vaisseaux de combat et trois mille de transport.

Cette énumération est effrayante, et l'on à peine à la croire possible. Quand on réfléchit à l'immensité de vivres qu'il fallait à une telle armée, on n'est pas étonné qu'Artabase ne partageât point la grande confiance de son neveu, et qu'il doutât du succès de cette expédition dont il n'avait jamais goûté le projet. Mais ses observations ne furent point écoutées; le présomptueux Xercès pensait que, dans les grandes entreprises, il ne fallait pas se laisser arrêter par les petites choses.

Afin d'éviter les tempêtes du promontoire formé par le mont Athos, il en fit percer l'isthme; il eût pu faire traîner ses vaisseaux par-dessus à bien moins de frais; mais il lui parut glorieux de laisser ce monument de sa puissance. Par une gloire aussi vaine, au lieu de transporter son armée d'Asie en Europe sur ses vaisseaux, il préféra faire établir un pont sur l'Hellespont. Une tempête le rompit; il fit couper la tête à ceux qui avaient conduit l'ouvrage, et par une démence qui rendit son nom célèbre, il fit fouetter la mer. On y jeta des chaînes par son ordre, comme pour la

mettre aux fers, et on l'apostropha en lui adressant des reproches et des menaces ridicules.

L'armée mit sept jours à passer le détroit, quoiqu'on employât les coups de fouets pour la faire avancer plus vîte.

Xercès envoya la plus grande partie de cette nombreuse armée ravager la Grèce, piller, renverser, brûler ; et il se porta, avec l'élite de ses troupes, contre les Athéniens et les Lacédémoniens réunis. Les autres Grecs subissaient le joug de tous côtés. Il ne lui restait plus, pour pénétrer dans l'Attique, qu'à franchir les Thermopyles, passage de vingt-cinq pieds de large, entre la mer et des montagnes escarpées. Léonidas, roi de Lacédémone, se chargea de garder ce passage avec trois cents de ses sujets. Xercès essaya de le gagner par les offres les plus flatteuses. Léonidas les rejeta avec dédain. Lorsque le roi de Perse lui envoya demander la terre et l'eau, le Lacédémonien répondit fièrement : « Qu'il les « vienne prendre lui-même ». On lui objecta que les Perses étaient en si grand nombre, que si chacun d'eux tirait seulement une flèche, ils obscurciraient le

soleil. « Tant mieux, répartit Léonidas, « nous combattrons à l'ombre ». Ces braves gens se firent tuer jusqu'au dernier : le dévouement du chef fut imité par tous ses soldats. La Grèce fit par la suite élever sur le lieu même un tombeau, avec cette épitaphe : *Passant, vas annoncer à Lacédémone, que nous sommes morts ici pour obéir à ses justes lois.* Tous les ans on faisait l'éloge de ces héros de la patrie, et on célébrait des jeux en leur honneur.

Les Perses achetèrent la victoire qu'ils remportèrent par la perte de leurs meilleures troupes. Ils marchèrent ensuite sur Athènes, où ils éprouvèrent de nouvelles pertes, pour obtenir de très-minces succès. Les Athéniens ne pouvant se flatter que les Thermopyles garantiraient leur pays, avaient pris la précaution de distribuer les femmes, les enfans, les vieillards dans les diverses villes de la Grèce, laissant les maisons d'Athènes vides à la garde de quelques citoyens, qui se dévouèrent à leur défense. Athènes n'avait, pour toute fortification, que des palissades de planches; mais un oracle d'Apollon avait dit : *Que cette ville serait*

sauvée par des remparts de bois. Les habitans se confiaient dans cet oracle, et ceux laissés à la garde d'Athènes se défendirent jusqu'à l'extrémité, et furent tous tués.

Les autres retirés sur leurs vaisseaux, qu'on reconnut être les vrais remparts dont l'oracle avait voulu parler, louvoyèrent si habilement entre les îles, que la flotte persane ne put les entamer; ils la battirent par parties, et la défirent complètement à Salamine. La dispersion fut si générale, la défaite si entière, que Xercès eut peur de ne pas conserver un vaisseau pour sortir de l'Europe. Il se sauva au plus vîte, s'estimant heureux de trouver une barque qui le passa en Asie. De si grands succès ranimèrent les Grecs; ceux qui avaient cédé lâchement, furent honteux d'avoir laissé les Athéniens et les Lacédémoniens repousser seuls les efforts de Xercès; ils se joignirent aux vainqueurs. Les Perses furent harcelés de tous côtés; le reste de leur flotte fut détruite à Micale. L'armée de terre déjà très-diminuée, risqua un dernier combat à Platée en Béotie : il ne fut pas plus heureux que les autres. De trois cent mille hommes, on prétend qu'il en échappa

à peine trois mille, et que les Grecs ne perdirent pas deux cents hommes.

Après de si cruels revers, la puissance des Perses aurait dû être tout-à-fait anéantie en Grèce; mais l'argent et l'intrigue conservèrent encore quelque influence aux débris de l'armée du grand roi, qui continua long-temps d'inquiéter les Grecs.

Pendant qu'il agitait les peuples qu'il n'avait pu soumettre, Xercès éprouvait dans son palais des agitations d'un autre genre. Sa cour était le théâtre des plus sanglantes catastrophes, dont lui-même finit par être victime. Ce monarque qui était fort emporté dans ses passions, devint amoureux de la femme de Masiste son frère, qui n'était plus jeune, puisqu'elle avait une fille en âge d'être mariée. La passion de Xercès fut cependant assez forte pour faire vivement solliciter son frère de lui céder son épouse, échange qu'il paraît que les usages des Perses autorisaient. Masiste s'y refusa. Xercès crut gagner sa femme par l'ambition; il maria la fille de Masiste à Darius son fils aîné, et combla de faveurs la nouvelle épouse. La mère en fut flattée, mais n'en devint pas plus complaisante pour Xercès. Alors il pa-

rut s'attacher à la jeune épouse de son fils, qui s'enorgueillit d'être l'objet de l'attention du roi. Par légèreté, par inconséquence peut-être, elle donna lieu de croire qu'elle était sensible à la passion de son oncle, et tira vanité des présens qu'il lui faisait. Il lui en fit un sur-tout qui, par sa magnificence, attira l'attention et la jalousie d'Amestris, femme de Xercès, femme impérieuse et cruelle, qui s'imagina que la facilité de sa nièce avait l'aveu de sa belle-sœur, et résolut de se venger sur celle-ci de l'infidélité de son époux.

Une coutume respectée chez les Perses, obligeait le roi d'accorder à son épouse ce qu'elle lui demandait le jour de sa naissance. Amestris profitant de ce moment favorable pour sa vengeance, réclama que sa belle-sœur lui fut livrée. Xercès connaissait sa femme; il frémit, dit-on, mais il lui accorda sa demande. La cruelle Amestris n'eut pas plutôt sa victime en son pouvoir, qu'elle lui fit couper, sous ses yeux, le nez, les lèvres, la langue, les oreilles et les mamelles. O horreur! que ma plume se refuse à tracer, cette reine barbare fit jeter aux chiens les membres mutilés de son ennemie; elle les

fit dévorer en sa présence, et renvoya ensuite cette infortunée à son époux. Masiste aimait tendrement sa femme; outré de douleur en la voyant dans un si cruel état, il rassemble toute sa famille et part pour la Bactriane dont il était gouverneur. Le roi, craignant sa vengeance, le fait suivre et assassiner avec tous les compagnons de sa fuite.

Ce crime fait soupçonner que Xercès en commit beaucoup d'autres. Artabane, son capitaine de gardes, voyant qu'il devenait odieux à ses sujets, conçut le projet de le supplanter. Aidé d'un eunuque, il l'assassina dans son lit; courant aussitôt chez Artaxerce, l'un des fils du roi, il lui dit : « Darius, votre « frère aîné, vient d'égorger votre père; « il ne mérite pas la couronne, c'est à « vous de la prendre, si vous savez ven- « ger le meurtre du roi ». Le jeune prince, transporté de colère, n'examine point la vérité; il vole à l'appartement de son frère, et le tue. Ce crime couvrant celui d'Artabane, lui était doublement favorable, puisque profitant du trouble, il éloignait de lui les soupçons, le délivrait du légitime successeur, et lui assurait encore la reconnaissance du prince qu'il élevait sur le

trône. Mais il restait un autre fils de Xercès; Hystaspe, le second de ses enfans, avait des droits avant ceux d'Artaxerce; cependant, comme Hystaspe n'était point alors à la cour, qu'il vivait dans son gouvernement au fond de la Bactriane, Artabane espérait s'en débarrasser facilement, et songeait à se défaire d'abord d'Artaxerce. Sept fils qu'il avait, tous recommandables par leur valeur, et possédant de belles charges, donnaient au capitaine de gardes l'espoir de s'emparer de la souveraineté. Il préparait les moyens pour faire réussir son coupable projet, mais il transpira. Artaxerce en fut instruit, et prévenant Artabane, il le fit massacrer avec toute sa famille. L'eunuque, complice de l'assassinat de Xercès, expira dans le supplice des auges.

Histaspe, du fond de sa province, n'eut pas plutôt connaissance des événemens, qu'il arma pour soutenir ses droits. Il vint faire la guerre à Artaxerce. Le parti qu'avait formé Artabane était puissant; Histaspe parvint à l'attirer à lui, et ce renfort rendit ses forces à peu près égales à celles de son frère. Une première bataille laissa la victoire incertaine, mais une seconde donna le

trône à Artaxerce, et l'on n'entendit plus parler d'Histaspe. Artaxerce reçut le surnom de *Longue Main*. Il eut le talent du gouvernement, récompensait les gens de mérite, savait connaître les gens qu'il mettait en place, et surveillait leur conduite. On ne vit sous son règne qu'une guerre importante, celle de l'Egypte, qui s'était révoltée, et qu'il fit rentrer sous le joug. Il en agit avec les Grecs comme avec un peuple qu'il estimait, et dont il respectait la liberté. Il s'engagea, par un traité solennel, à ne point faire entrer dans leurs mers de vaisseaux de guerre, à tenir ses armées à une distance fixée de leurs frontières, et sur-tout à ne point se mêler de leurs affaires, à les laisser vivre selon leurs lois. Cette dernière clause fut souvent violée par la faute des Grecs eux-mêmes qui, dans leurs dissentions domestiques, appelaient les gouverneurs persans du voisinage pour s'avantager contre leurs rivaux.

Artaxerce était le plus bel homme de son royaume. Il paraît qu'il était juste et humain; il donna le rare exemple d'un roi qui oublie une révolte, et reçoit à sa cour un homme à qui il a été forcé de pardonner. Mégabise avait pris

les armes pour se venger de ce que l'empereur, par faiblesse pour sa mère, avait laissé mettre en croix un général auquel Mégabise avait promis la vie sauve en le faisant prisonnier. Le motif de la rebellion put disposer Artaxerce à l'indulgence, peut-être aussi fut-il engagé à traiter avec le rebelle par ses premiers succès, qui en faisaient craindre de plus grands. Quelle que fut la cause de la modération du roi, elle lui fait honneur, de même que la confiance du sujet, qui vécut tranquille auprès de lui sans paraître le craindre.

Artaxerce régna quarante ans, et mourut avant la vieillesse, laissant dix-sept enfans de ses concubines, et un seul légitime nommé Xercès. Xercès II ne fit que passer sur le trône; il fut assassiné après deux mois de règne par Sogdianus, l'un des dix-sept frères. Un autre vengea Xercès, et fit périr Sogdianus.

Son nom était Ochus, il le changea en montant sur le trône, et il est connu dans l'histoire sous celui de *Darius-Nothus*, ou le bâtard. Il fut gouverné, pendant tout son règne, par Parisatis, sa sœur et sa femme. Parisatis fut encore une de ces reines cruelles dont je trace

l'histoire à regret. Elle porta son époux à beaucoup d'injustices et de cruautés perfides. L'une des premières fut de faire condamner à un affreux supplice Arsite, l'un de ses frères qui, voyant le succès qu'Ochus avait eu contre Sogdianus, essaya aussi de tenter fortune. Dans une bataille qui se donna, Artasyras, son premier général fut fait prisonnier. Darius voulait le faire mourir, Parisatis l'engagea au contraire à le bien traiter, et à faire des propositions à son frère, qui se fiant à cette apparence, vint le trouver avec confiance. Darius était disposé à lui faire grâce, mais la méchante Parisatis obtint de son époux qu'il fut livré, avec Artyphius, au supplice des cendres. Il consistait à précipiter le malheureux dans une tour remplie de cendres brûlantes, qu'une roue agitait, et la mort était lente et cruelle puisqu'on brûlait à petit feu.

Darius, prince faible et indolent, perdit l'Egypte, qui secoua le joug et se donna un roi. Il eut aussi peu d'influence sur la Grèce, par une fausse politique qui lui fit adopter une alliance exclusive avec les Lacédémoniens; au lieu d'agir comme son père, de paraître rester neutre entre toutes ces républiques, et de

leur fournir des secours sur leur réquisition, pour les aider à se détruire l'une par l'autre. C'était le conseil que lui donnait son fils Cyrus, qu'il avait envoyé sur les frontières de Perse, mais avec des ordres limités.

Ce prince, fils de Parisatis, fier de la puissance de sa mère, s'attribuait les prérogatives de la puissance royale. Il fit mourir deux de ses cousins, uniquement parce qu'ils avaient manqué de se couvrir les mains de leurs manches, en paraissant devant lui, selon le cérémonial prescrit à l'égard des rois de Perse. Cette prétention orgueilleuse irrita son père, qui le rappela près de lui. Cyrus craignait d'obéir; cependant comptant sur l'ascendant de sa mère, il se mit en chemin. Parisatis obtint sa grâce, mais elle ne put engager son époux à choisir pour son successeur cet enfant favori. Il tint bon pour Arsace son fils aîné. Ce refus n'eût point dû déplaire à Parisatis, Arsace était aussi son fils; mais, outre qu'elle lui préférait Cyrus, elle détestait l'épouse de son fils aîné. Cette jeune princesse se nommait Statira, elle était fille d'Hidarne, persan de grande distinction.

Voici la cause de la haine que lui por-

tait Parisatis. Statira avait une sœur nommée Roxane, et un frère appelé Tériteuchme. Par suite du mariage de sa sœur avec le prince, Tériteuchme épousa Amestris, sœur d'Arsace et fille de Parisatis. C'était un mariage d'ambition; Tériteuchme n'aimait point la princesse, qui tenait peut-être du caractère de sa mère; pour son malheur, et celui de toute sa famille, il devint amoureux de Roxane, sa sœur cadette, qui était d'une très-grande beauté. Pour parvenir à l'épouser, il se défit d'Amestris; et poursuivi pour ce crime, qui fut reconnu, il se révolta. Udiaste, qui jusqu'alors s'était montré son ami, le tua en trahison. Alors commencèrent les vengeances de Parisatis. Il ne lui suffit pas de les porter sur celui qui avait été le bourreau de sa fille, elle les étendit sur toute sa famille; Roxane, dont la beauté avait fait tout le mal, fut sciée en deux par l'ordre de la reine, et tous ses parens furent massacrés; Statira fut la seule qui échappa; Arsace obtint sa grâce de sa mère, mais ce fut avec peine qu'elle céda à ses prières.

Montée à son tour sur le trône avec Arsace, qui prit alors le nom d'Artaxerce, Statira fit périr dans les sup-

plices Udiaste, l'assassin de Tériteuchme.

Artaxerce, qui fut surnommé *Mnémon*, à cause de sa prodigieuse mémoire, se trouvait souvent embarrassé entre sa mère et sa femme ; celle-ci accusa l'autre de pencher pour Cyrus, son fils bien-aimé, qui venait de se révolter.

Les deux frères se trouvèrent en présence en bataille réglée, et combattirent corps à corps. Ce fut Cyrus qui, apercevant son frère, traversa les rangs précipitamment en s'écriant « Je le vois » ! Il fond sur lui, le désarme et le blesse après l'avoir renversé. Artaxerce se relève, Cyrus le blesse d'un second coup, et au moment où il allait à son tour le percer de sa javeline, le furieux Cyrus est atteint de plusieurs flèches et tombe mort. Il y avait des Grecs dans les deux armées. Ceux qui étaient dans celle de Cyrus étaient au nombre de dix mille, commandés par Xénophon. Ils firent cette belle retraite, qui a toujours passé pour un chef-d'œuvre d'opérations militaires.

Parisatis n'oubliait pas les soupçons que sa belle-fille avait donnés à son époux; elle résolut de se venger de ce qu'elle avait travaillé à lui enlever la confiance de son fils; pour mieux par-

venir à son but, elle feignit de vouloir se réconcilier avec Statira; elle l'invita à dîner chez elle. Sa belle-fille y vint sans défiance, et Parisatis l'empoisonna, en lui faisant manger un oiseau rare, qu'elle partagea avec elle. Statira mourut, et l'on apprit de l'esclave de Parisatis, qu'on mit à la torture, que le couteau avec lequel sa maîtresse avait découpé l'oiseau, dont elle donna la moitié à Statira, était frotté de poison, du côté qui avait touché la part de la jeune reine. Artaxerce exila sa mère ; mais elle parvint à se faire rappeler et à reprendre son crédit auprès de lui.

Vous êtes sans doute disposée à plaindre l'infortunée Statira, qui dut tous ses malheurs à la méchante Parisatis? Mais si l'on en croit les auteurs, ces deux femmes étaient aussi cruelles l'une que l'autre; si l'une faisait scier en deux, l'autre faisait écorcher vif. Elles-mêmes assistaient au supplices, et comptaient peu la mort, si elles ne l'avaient fait précéder par les tortures. On ajoute que les bourreaux étaient eux-mêmes punis de mort, quand ils ne satisfaisaient pas les raffinemens de leur vengeance.

De si affreux portraits soulèveront sans doute l'ame sensible de mon Aline; ils

lui prouveront que ce n'est pas à tort, que je lui ai annoncé que les Persanes étaient cruelles.

Comme ses prédécesseurs, Artaxerce eut guerre avec les Egyptiens; mais elle ne fut ni active, ni heureuse. Pendant tout son règne il batailla avec les Grecs; il y eut quelques actions importantes, mais en général les choses se passèrent en rencontres, surprises, escarmouches, prises et reprises de villes; en traités faits et rompus et en accommodemens où les Perses finirent par avoir l'avantage. Ils profitèrent des discordes de toutes ces petites républiques, qui divisées d'intérêt, ne pouvaient suivre un plan d'opérations fixes; pendant que les généraux Persans concouraient tous au même but. Il est même arrivé que la haine et la jalousie entre les républiques à procuré au grand roi, des avantages inattendus; tel fut le traité d'Antalcide; négociateur des Lacédémoniens, il abandonnait au roi de Perse toutes les villes grecques de l'Asie et les îles de Chypre et de Clazomène. Les Lacédémoniens le ratifièrent par dépit contre Athènes, qui s'était rebâtie et fortifiée contre eux sous la protection des Perses.

Cette guerre de la Grèce, qui ne dis-

continua guère sous Artaxerce, lui fut très-utile, en ce qu'elle lui donna le moyen d'occuper au loin les seigneurs qui eussent pu troubler ses états; il parvint ainsi à vivre, jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans, assez tranquille dans sa cour, quoiqu'entouré de cent dix-huit fils. Trois d'entr'eux, Darius, Ariaspe et Ochus, étaient fils d'Atossa, sa femme légitime; les autres étaient nés de ses concubines.

La fin de la vie d'Artaxerce fut troublée par leurs divisions. Il destinait la couronne à Darius, l'aîné de ses fils; il avait même ceint son front du bandeau royal; mais le refus qu'il lui fit d'une chose qu'il désirait vivement, porta ce prince à conjurer contre son père. Il entraîna dans sa révolte cinquante de ses frères et un seigneur puissant, qui avait à se plaindre du roi. La conjuration fut découverte; Darius fut puni de mort, avec tous ses complices.

Ariaspe et Ochus restaient seuls prétendans légitimes à la couronne; mais la prédilection du vieillard pour un de ses bâtards, nommé *Arsame*, ayant fait craindre aux fils de la reine qu'il ne le leur préférât, Ochus se délivra de sa concurrence en le poignardant.

Tout couvert encore du sang d'Arsame, Ochus court à l'appartement d'Ariaspe, lui présente une coupe empoisonnée, et lui fait de si terribles menaces, que ce prince, faible et timide, avale le poison pour échapper aux tourmens dont son frère ose le menacer. Ariaspe meurt, et Artaxerce, instruit des forfaits d'Ochus, expire de chagrin.

Le barbare se trouve ainsi en possession du trône; mais n'ignorant point qu'il s'était rendu odieux par l'assassinat de ses frères, il crut devoir prendre quelques mesures avant de s'emparer ouvertement des rênes de l'empire. Il fit cacher quelque temps la mort de son père, fit sceller divers décrets au nom d'Artaxerce. Dans un de ses décrets, il se fit proclamer son successeur. Au bout de dix mois, quand il crut avoir pris des précautions suffisantes, il déclara la mort du roi. A cette nouvelle la moitié de l'empire refuse de reconnaître Ochus. Les révoltés fussent parvenus à le chasser du trône, s'ils se fussent bien entendus. Mais aussi habile que scélérat, Ochus vint à bout de les désunir; il les réduisit les uns après les autres. Pour ôter aux provinces l'appui de quelque prince de la maison royale, il les fit tous mourir.

Ce monstre fit enterrer vive sa sœur Ocha, dont il avait épousé la fille. Un de ses oncles fut enfermé avec cent de ses fils dans une cour, et tous furent tués à coups de flèches. Ochus traita avec la même barbarie ceux des seigneurs qui lui donnaient le moindre ombrage; il n'épargna jamais aucune des personnes qu'il soupçonnait d'être mécontentes.

De si cruelles précautions n'empêchèrent pas qu'il n'éprouvât encore des révoltes; mais il les assoupit toutes. Il voulut ensuite donner quelque éclat à son règne par des exploits importans. Il porta ses armes en Egypte pour y renouveler les horreurs de Cambyse. En passant, il prit Sidon, et la ruina de fond en comble. Il en usa de même en Egypte; il fit démanteler toutes les places fortes, pour mettre les Egyptiens hors d'état de se soustraire de nouveau au joug des Perses; il détruisit le gouvernement, enleva les archives, pilla les temples, dispersa et massacra les prêtres, fit tuer le dieu Apis, et réduisit l'Egypte à n'être plus absolument qu'une province de la Perse.

Après de si belles expéditions, Ochus, n'ayant plus rien à conquérir, s'abandonna aux plaisirs, à la mollesse, et

laissa le gouvernement aux soins de ses deux ministres.

Bagoas, l'un d'eux, était Egyptien; il avait vu avec dépit la ruine de sa patrie, et tout ce qu'Ochus avait fait pour détruire la religion de son pays. Il en conçut un profond ressentiment, fit racheter secrètement les archives, et tout ce qu'il put des ornemens des temples et des objets du culte, qu'il fit reporter en Egypte. Il vengea la mort du dieu Apis, en empoisonnant Ochus; et l'on dit même qu'il fit enterrer un autre corps à la place de celui du roi, et qu'il exerça sur son cadavre une affreuse représaille du sort qu'il avait fait subir au dieu Apis, en le faisant manger par des chats et des chiens qui, comme vous le savez, étaient des dieux égyptiens.

Il plaça sur le trône Arsès, le plus jeune fils du roi, et fit tuer tous les autres. Bagoas se réserva tout le pouvoir, et ne laissa à Arsès qu'une ombre d'autorité. Il l'avait choisi, parce qu'il était très-jeune, et qu'il espérait gouverner long-temps sous son nom: lorsqu'il s'aperçut qu'il prenait des mesures pour sortir d'esclavage, il l'empoisonna et extermina toute sa famille, pour qu'il ne lui restât pas un vengeur.

Il existait cependant un rejeton de la race royale de Darius-Nothus, un jeune prince échappé au couteau du barbare Ochus. Il se nommait *Codoman*, et vivait dans un état obscur. Sous le dernier règne, il portait les dépêches aux gouverneurs. Il se distingua dans une guerre contre les Cadusiens. Une action, qui marquait un grand courage, lui valut le gouvernement d'Arménie. Bagoas, connaissant sa douceur et sa modération, se flatta de conserver sous lui toute l'autorité, et le mit sur le trône, où il prit le nom de *Darius*. Le ministre, jaloux, ne le trouvant pas aussi docile qu'il l'espérait, résolut de s'en défaire, comme il l'avait fait d'Arsès. Le roi fut averti; il surprit le vieux scélérat, et le força de boire le poison qu'il lui préparait.

Darius-Codoman régna heureux pendant quinze ans, respecté des grands, aimé des peuples dont il faisait le bonheur, il gouvernait avec douceur et faisait chérir sa puissance. Sa cour, bien différente de celle de ses prédécesseurs, était un modèle de mœurs et de vertus. Sa mère Sysigambis, princesse élevée à l'école des malheurs, puisqu'elle était sœur des cent infortunés que le barbare

Ochus fit percer de flèches; Sysigambis, qui avait donné à son fils les meilleurs principes, soutenait sa cour sur le ton de la plus grande décence. Elle réunissait autour d'elle les filles des plus grands seigneurs, qui se plaisaient à les lui confier. Les soins qu'elle prenait de leur éducation faisaient le charme de sa vie, et elles étaient l'ornement de la cour de Darius. Statira, son épouse, princesse d'une grande beauté, était attachée à son mari, par le double lien de la tendresse conjugale et fraternelle. Un fils, âgé de six ans, s'élevait sous leurs yeux, et promettait d'être digne de son père. Deux charmantes princesses qui, dès leur adolescence, possédaient les grâces et les charmes de leur mère, complétaient le bonheur de Statira et de Darius.

C'est cette intéressante famille que nous verrons devenir le principal ornement des triomphes d'Alexandre-le-Grand, qui mit fin à l'empire des Perses, dans la fameuse bataille d'Issus.

Mais cette lettre étant déjà très-longue, je ne vous rapporterai point aujourd'hui les revers de Darius; il me suffit de les indiquer et d'avoir amené l'histoire de Perse à cette grande épo-

que pour m'y arrêter, et ne vous donner cette suite que quand nous aurons amené l'histoire grecque à cette même époque.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.